LES
IMPOSTURES
DE
L'HISTOIRE.

By the Abbé Lancellotti

Translated from the Italian,
with notes, by the Abbé Oliva.

Revised by the Editor

IMPOSTURES

A Lancellotti (S.)

LES IMPOSTURES DE L'HISTOIRE

ANCIENNE ET PROFANE;

Ouvrage néceſſaire aux jeunes Gens, aux Inſtituteurs, & généralement à toutes les Perſonnes qui veulent lire l'Hiſtoire avec fruit.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES, *& ſe trouve*
A PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais, la premiere porte cochere au-deſſus du Collége.

M. DCC. LXX.

BRITISH MUSEUM

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

L'HISTOIRE eſt le tableau de la vie humaine, l'école de tous les âges, de toutes les conditions; le citoyen y puiſe des inſtructions pour le commerce; l'homme d'Etat des leçons pour l'adminiſtration publique. Il importe à l'un & à l'autre de conſulter la ſource des événemens; il n'eſt pas moins eſſentiel que celle-ci ne leur offre que des faits dignes de croyance & d'imitation: ſi le citoyen y prend pour règle de

ſa conduite des incidents imaginaires, l'application qu'il ſe propoſe d'en faire ne peut que le jetter dans mille erreurs. Il en eſt de même de l'homme public. Si, pour imiter une action conſignée dans l'hiſtoire, mais deſtituée de tout fondement, il a deſſein de s'engager dans le même danger, en faveur de ſa patrie; trompé par le faux éclat du merveilleux, il ne prendra que d'inutiles meſures, il n'emploiera que des moyens inſuffiſans, il échouera dans ſon entrepriſe.

Tel eſt l'effet néceſſaire des faits haſardés. Ils ne ſéduiſent l'eſprit que pour l'égarer. Telle eſt, peut-être, la ſource de toutes les légiſlations ridicules, de tous ces uſages barbares & déſa-

voués par la nature, du deſpotiſme oriental, où un ſeul ne jouit des droits de l'Humanité, que pour en dépouiller pluſieurs Royaumes ; en un mot, de ces gouvernemens où la liberté eſt toujours pour les citoyens un prétexte de s'entr'égorger, & où les chefs ne s'appliquent qu'à ſurcharger, & qu'à vexer le peuple.

Il ſemble que l'hiſtoire, qui devroit être notre guide, ne ſerve le plus ſouvent qu'à nous faire tomber dans l'erreur. Préjugés, tableaux flattés ou imaginés ; notions captieuſes, ni vraiſemblances récits faux ou adroitement déguiſés, faits controuvés & préſentés avec une hardieſſe révoltante ; voilà ce que l'on n'a que trop ſou-

vent droit de reprocher aux Historiens les plus accrédités.

On a dit que la fable des anciens étoit le type de leur hiſtoire, & qu'ils s'étoient plu à l'envelopper de caractères myſtérieux pour la dérober aux yeux du vulgaire, ou pour lui attirer plus de vénération. Ne pourroit-on pas avancer, avec plus de raiſon, que l'hiſtoire ancienne renferme beaucoup de tables, où les premiers peuples ont entaſſé prodiges ſur prodiges, pour relever leur excellence & leur héroïſme aux yeux de la poſtérité ? On s'en convaincra facilement en liſant l'hiſtoire, avec un eſprit mûr & capable de réflexion. Sur ce principe, avec quelle précaution ne doit-on pas conſulter ces

Annales du monde ! avec quelle réſerve ne doit-on pas les confier à la Jeuneſſe ! Moins les enfans ont d'idées, plus ils en ſont avides. Les fibres de leur cerveau, molles & flexibles, vont avec une ſorte d'enthouſiaſme au-devant des premières impreſſions; ils dévorent le merveilleux. Eh ! quelle ſource en eſt plus féconde que l'hiſtoire ? Je ne vois qu'avec un étonnement extrême, ceux qui ſont chargés d'élever, de former ces tendres plantes, s'empreſſer à leur mettre l'hiſtoire entre les mains. Ces maîtres ſe propoſent de diſſiper les ténèbres qui offuſquent leur jugement, d'étendre l'empire de leur raiſon, de porter par degrés leur eſprit aux belles connoiſſances, de

jetter, de faire fructifier dans leurs cœurs la ſemence de toutes les vertus ; & ils n'emploient qu'un moyen tout contraire à leur objet. Ils rempliſſent le jugement de la Jeuneſſe, de vaines notions & d'erreurs, ſa mémoire de faits incroyables, ſon eſprit de combinaiſons impoſſibles, & ſon cœur de vertus chimériques. Qu'en reſulte-t-il ? La Jeuneſſe, en quittant ſes maîtres, tombe de précipice en précipice, & donne dans les écarts de toute eſpèce.

Je ſuis plus ſurpris encore que l'hiſtoire ancienne ait inſpiré un égal reſpect à la plûpart des membres de nos Académies. Ils cherchent, ſans doute, à nous dévoiler les archives de l'antiquité. Mais (oſerai-je le dire avec

tous les égards que des Corps ſi illuſtres méritent ?) leur ſavoir profond, leurs vaſtes lumières ne s'occupent, le plus ſouvent, qu'à interpréter, qu'à juſtifier des faits inadmiſſibles par eux-mêmes, & trop peu vraiſemblables pour attirer leur attention. Il ſemble que l'hiſtoire ancienne ne puiſſe s'éclaircir qu'en l'abrégeant. C'eſt un amas de pierres précieuſes enfoncées dans la terre. Pour juger ſainement de la valeur de ces pierres, la prudence veut qu'on les dégage de cette terre craſſe & vile. Qui prétendroit donner à celle-ci le même mérite qu'aux autres, rendroit ſes connoiſſances, au moins, inutiles.

En rappellant ici le ſyſtême du

pyrrhoniſme de l'hiſtoire, je n'ai point deſſein de le pouſſer à l'extrême. Je viens de convenir que l'hiſtoire renferme des événemens qu'on ne peut, ni trop étudier, ni trop approfondir. Des ſavans ont travaillé avec ſuccès à ſéparer, des fables anciennes, tout ce qu'elles avoient d'hiſtorique pour fondement. Je deſirerois fort qu'on en uſât de même à l'égard de l'hiſtoire; c'eſt-à-dire, qu'on la dépouillât de tout ce qu'elle a de fabuleux. Je ne diſſimulerai point qu'on a déjà fait pluſieurs eſſais heureux ſur ce ſujet. La ſaine critique a détruit pluſieurs idoles que l'antiquité avoit tranſmiſes à notre crédulité & à notre vénération. L'ancienneté d'un fait, le témoignage des Grecs

& des Romains, ne ſont plus des titres qui nous le faſſent croire. La raiſon a fait des progrès qui ſappent la ſuperſtition de l'*antiquité*, juſques dans ſes fondemens. Le monument le plus complet de cette phiſolophie lumineuſe eſt, ſans contredit, l'ouvrage que nous donnons au public. L'abbé Lancellotti, Italien, qui en eſt l'auteur, y a raſſemblé les fables Grecques & Romaines les plus célèbres, & qui, grace à la vénération des modernes pour les anciens, ont paſſé juſqu'à nos jours, pour des vérités conſtantes. Il en prouve, avec force, par la contradiction des écrivains anciens, par le ſilence de pluſieurs des plus accrédités d'entr'eux, ou par des raiſonne-

mens ſolides tirés de la nature même des faits, le peu de vraiſemblance, l'impoſſibilité & l'abſurdité.

On ne doit point regarder ces impoſtures de l'hiſtoire, comme une critique ſéche & ſans agrément. L'auteur y a réuni l'utile & l'agréable. Il a fait un beau choix des événemens, ou des uſages qu'il attaque. Pluſieurs ſont peu connus & très-curieux. Ceux qui ſont plus communs ſont relevés par de plus rares, dont l'analogie ou la différence en rendent la fauſſeté plus évidente, ou le ridicule plus frappant. Quand notre abbé a jugé le raiſonnement peu néceſſaire, il ne s'eſt ſervi que de l'épigramme & de l'ironie. Ses plaiſanteries ſont

piquantes ſans fadeur, ſans enflure. Il fait rire à la fois la raiſon & le bon-goût. Ainſi les ſavans y trouveront des recherches profondes, des vues philoſophiques, de ſûrs préſervatifs contre l'erreur. Mais tous ces objets ſont ménagés avec art ; ceux qui ne liſent que pour s'amuſer, parviendront à leur but ; ils trouveront une imagination riante, une gaiété ſoutenue. Des ſaillies pleines d'eſprit, & ſur-tout point de cette crudité aſſoupiſſante, point de ces traits qui reviennent trop ſouvent, & qui annoncent un raiſonneur qui ne veut qu'inſtruire.

L'abbé Lancellotti jouit d'une réputation diſtinguée parmi les ſavans ultramontains. Il étoit de

plusieurs Académies d'Italie; philosophe, historien, littérateur, critique, il réuniſſoit tous les talens qu'exigeoit un ouvrage tel que celui-ci. Son livre a eu plusieurs éditions en Italie. Nous avons lieu d'être ſurpris que nos ſavans, depuis long-tems familiariſés avec cette langue, n'en aient pas donné plutôt une traduction au public. Il a paru en françois plusieurs ouvrages étrangers moins eſſentiels que les Impoſtures de l'hiſtoire. C'eſt ce qui a déterminé l'abbé Oliva, ſavant connu au commencement de ce ſiécle, par ſes liaiſons avec l'illuſtre préſident de Monteſquieu, à enchérir la littérature françoiſe de cet ouvrage. Il l'a orné de notes, ſoit pour éclaircir

le texte, ſoit pour relever quelques erreurs où l'auteur étoit tombé, ſoit pour fortifier ſes raiſonnemens de nouvelles preuves. Il a donné les plus grands ſoins à cette traduction, comme on peut le voir par les corrections ſans nombre qui ſe remarquent ſur ſon manuſcrit. Cependant, malgré les connoiſſances qu'il avoit de la langue Italienne, malgré ſon érudition & ſes veilles, il ne put la mettre en état d'être imprimée; c'eſt qu'apparemment il ne poſſédoit pas à fond la langue Françoiſe; c'eſt qu'il approuvoit des tours, des idées, des ſaillies qui ſont outrés, ou ridicules au gré de notre délicateſſe; enfin, c'eſt qu'il n'étoit pas aſſez perſuadé qu'il ne ſuffit point d'être

ſavant pour faire un bon ouvrage du genre de celui-ci.

Y avons-nous réuſſi, nous qui oſons le publier? Avant de répondre à cette queſtion, on nous permettra quelques réflexions qui ſe préſentent à notre eſprit au ſujet des traductions. Nous nous plaignons, depuis long-tems, de n'en avoir que d'imparfaites; c'eſt-à-dire, que nous nous plaignons de n'être pas capables de l'impoſſible. Il y a preſque dans chaque pays des productions qui ne peuvent être tranſplantées dans un autre, ou qui y dégénèrent. Voilà l'emblême des différentes langues. Les vignes de la Romanée & d'Aix ne réuſſiſſent pas en Angleterre. La langue Angloiſe ne peut acquérir toutes

ſes perfections dans un ſujet François, ni la Françoiſe dans un ſujet Anglois. Nous bégayons notre langue maternelle, & nous voulons expliquer celle des autres nations! Celles-ci, comme nous, bégayent la leur, & ils ſe promettent de parler la nôtre! Folles prétentions de part & d'autre; bien plus folles à l'égard des langues mortes, puiſque nous ne les entrevoyons qu'à travers un nuage plus épais, qu'à travers une glace plus infidelle encore. Il n'eſt donc pas poſſible de traduire exactement une langue étrangère, ou morte, quelle qu'elle puiſſe être. Pourquoi des gens éclairés ſe ſont-ils conſumés en efforts inutiles pour y parvenir?

Faut-il renoncer aux beautés, aux découvertes que chaque nation peut nous fournir dans sa langue ? Non : heureusement il n'est pas essentiel de connoître l'une à fond, pour saisir les autres. L'intelligence supplée à ce que l'idiôme nous cache ; par-là, nous nous approprierons les richesses des étrangers, comme ils s'empareront des nôtres. Voilà l'unique manière de faire cette espèce de commerce. Toute traduction doit donc être libre. Le traducteur doit donc abandonner la lettre, pour ne rendre que le caractère & l'esprit de l'auteur. C'est la méthode que nous avons suivie, en rédigeant la version de l'abbé Oliva. Nous en avons retranché tout ce qui pouvoit ré-

pugner au goût François, ſans altérer le fond même de l'ouvrage. L'original a donné quelquefois dans des redites, dans des longueurs, dans des plaiſanteries baſſes, que nous avons épargnées au lecteur. Nous l'avons fait marcher rapidement à ſon but. Quand les autorités nous ont paru trop multipliées, nous avons choiſi les plus fortes, & rejetté les autres. Nous avons ajoûté aux raiſonnemens foibles de l'auteur des réflexions, ſelon nous, plus capables de ſatisfaire les perſonnes inſtruites. Souvent l'abbé Lancellotti, par une ſurabondance d'érudition, s'eſt laiſſé entraîner dans des digreſſions trop étrangeres au ſujet. Nous les avons ſupprimées, ainſi que plu-

sieurs passages où il parle de sa fortune, de ses études, de ses lectures, & des recueils immenses qui en ont été le fruit. Ces détails ne sont, ni amusans pour le lecteur, ni placés dans des discussions historiques.

Quant à l'abbé Oliva, notre traducteur, nous avons refondu entièrement son style. Il nous a paru trop littéral, & par-là trop plein d'italicismes, s'il est permis de s'exprimer ainsi : nous ne rapportons de ses notes que ce qu'il y a d'utile & d'intéressant ; non, parce que nous les avons cru superflues ; mais par égard pour le goût du public, qui n'aime pas, en lisant, changer trop souvent d'objet. Les amateurs de l'histoire la verront dépouillée des fables qui la

défigurent, des prodiges qui révoltent la raiſon, des abſurdités qui découragent le lecteur le plus patient, des prejugés qui obſcurciſſent l'eſprit; enfin de ce faux héroïſme, de cette grandeur coloſſale qui éloignent de la vraie vertu, en rendant ſa pratique impoſſible. Nous ne pouvons trop le recommander aux perſonnes qui étudient l'hiſtoire, & aux inſtituteurs de la Jeuneſſe: les unes verront le fond qu'elles peuvent faire ſur un grand nombre de récits des anciens, & ſe tiendront en garde contre des faits qui ont ſurpris la crédulité de tant de ſiécles: les autres, le flambeau à la main, apprendront à leurs élèves à ne point remplir leur eſprit d'idées giganteſques, à ne point accorder

leur admiration à des actions supposées, à ne point se laisser séduire par l'autorité des anciens, à ne croire que le vrai, à ne louer que des exploits pesés dans la balance de la vérité, à ne se proposer pour modèles que des héros, qui ont été des hommes, & non des dieux. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les fruits que le lecteur recueillera de cet ouvrage. Pour peu qu'on fasse attention à son titre seul, on sera convaincu de son utilité, & même de sa nécessité.

LES

LES IMPOSTURES DE L'HISTOIRE.

PREMIERE IMPOSTURE.

ZALEUCUS, prince & législateur des Locriens, publia une loi qui condamnoit à perdre la vue, ceux qui seroient convaincus d'adultère. Son fils fut le premier qui se rendit coupable de ce crime; il voulut qu'il subît toute la rigueur de la loi: mais les grands de la ville, & le peuple même, le pressèrent avec tant d'instances de lui pardonner, qu'il ne put s'en dispenser; néanmoins, par un expédient

très-ingénieux, il ſçut ne point porter atteinte à la loi : il ſe fit crever un œil & un autre à ſon fils.

Ce fait eſt-il croyable ? Il falloit que les Locriens aimaſſent beaucoup le fils de Zaleucus, pour lui-même, ou en faveur de ſon pere, ou qu'ils euſſent bien du loiſir pour ſe mêler d'une affaire qui ne les regardoit pas. Si leurs ſollicitations étoient fondées ſur leur attachement pour leur prince, pourquoi ſouffrirent-ils que ce pere malheureux ſe chargeât de la moitié de la peine que la débauche de ſon fils avoit encourue ? Si le légiſlateur avoit tant à cœur l'exécution de ſa loi, ne pouvoit-il pas faire punir ſon fils ſans en informer les Locriens ? Ceux-ci, pour ſauver le criminel, conſentent que l'innocent, que ſon pere partage ſon ſupplice. Zaleucus, par amour pour la loi, pour la juſtice, étend la punition juſques ſur celui qui n'a point eu de part à la faute.

Liv. 6. c. 5. Valere Maxime qui nous rapporte ce beau morceau d'hiſtoire, n'auroit-

il pas dû nous dire de quel œil Zaleucus se priva, lui & son fils ? Cette circonstance étoit digne d'être consignée dans l'histoire. Il est certain que si, par mépriſe, Zaleucus eût fait crever son œil droit, & le même à son fils, l'esprit de sa loi n'auroit pas été rempli : nous n'avons pas deux yeux droits. D'ailleurs pourquoi cet écrivain ne nous donne-t-il pas le nom de ce fils qui donna occasion à son père de faire une si belle action ?

Héraclide de Pont nous apprend que la loi de Zaleucus ne regardoit que les voleurs. Qu'auroit donc pû voler un prince qu'on suppose ne manquer de rien ? Convenons-en, l'adultere se présume plus facilement que le vol dans un homme de ce rang. Mais cette diversité d'opinions entre ces deux écrivains, vient à l'appui des raisons que nous avons déjà alléguées contre un fait insoutenable. De Politiis.

Non-seulement Atticus doutoit fort que Zaleucus eût donné des loix aux Locriens, mais encore s'il eût jamais Cic. lib. 6. Ep. 1. & lib. 2. de leg.

exiſté. Il ſuivoit en cela le ſentiment de Timée, qui avoit écrit que tout ce récit n'étoit qu'une fable.

IIe. IMPOSTURE.

De ſomnio Scip. CICERON, en parlant de l'harmonie qui naît du mouvement des ſphères céleſtes, dit qu'il ne nous eſt pas permis de l'entendre, parce qu'elle eſt trop continue & trop forte. Il prétend, par la même raiſon, que les peuples qui demeurent près des cataractes du Nil, n'entendent abſolument rien. Selon ce principe, l'oreille étourdie d'un grand bruit, n'entend plus; & c'eſt une abſurdité. Pourquoi ce peuple choiſit-il cet endroit pour l'habiter? Comment pouvoit-il exercer le commerce? comment étoit-il gouverné? Tout ſe faiſoit-il chez lui par ſignes?

Ep. 56. Séneque, logé près des bains publics, dit qu'il étoit étourdi par les voix & les cris de ceux qui ſe bai-

gnoient, mais qu'il ne s'embarraſſoit pas plus de ce bruit, que d'une vague ou d'une chûte d'eau; quoiqu'il eût entendu dire qu'un certain peuple fût obligé de transférer ailleurs ſon habitation, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir *le bruit des cataractes du Nil.*

Cette tranſmigration n'étoit pas encore faite du tems de Cicéron. Cet orateur parle de ce peuple encore fixé au même lieu. Il y avoit donc près de ces cataractes une ville, dont tous les habitans étoient ſourds! Mais avant de bâtir cette ville, le Nil y étoit-il, ou non? Cette chûte d'eau y étoit-elle, ou n'y étoit-elle pas? Pourquoi s'aviſa-t-on de jetter les fondemens d'une ville dans un endroit inhabitable? Ceux qui naiſſoient dans cette ville avoient-ils des oreilles? Non, ſans doute: à quoi auroient-elles ſervi? La nature ne fait rien en vain, quoiqu'elle ſoit ſurprenante dans la variété des phénomènes qu'elle nous offre; elle n'avoit donc point donné d'oreilles au peuple dont il eſt queſ-

tion : mais, par un excès de prodigalité ſinguliere, elle en avoit accordé à une autre nation, d'une largeur & d'une longueur prodigieuſes; elles s'étendoient depuis la tête juſqu'aux pieds: on s'en enveloppoit comme d'un manteau. Pline dit que *chez les Fanéſiens, les hommes & les femmes couvrent leur corps avec leurs oreilles.* Solin, qui copie cet auteur, renchérit encore ſur lui. Il termine ce qu'il dit de ces peuples par une brillante réflexion : c'eſt ainſi, dit-il, *que cette nation couvre ſes membres avec ſa peau.*

[1] Lib. 4. cap. 13.

Lib. 7. cap. 5.

Cap. 30.

Quand on parloit à ce peuple, comment faiſoit-il pour entendre ? Pour que le ſon frappât ſon oreille, il étoit apparemment obligé de lever cette peau ; ſi ſon épaiſſeur étoit proportionnée à ſa longueur, cette opération étoit fatigante. Vous verrez que chacun avoit un eſclave qui le ſuivoit par-tout, & levoit, à l'ordre de ſon maître, cette enveloppe incommode. On pouvoit juſtement appliquer à ces hommes ce proverbe : *dor-*

mer ſur l'une & l'autre oreille.

Strabon, *liv. 15, pag. 711*, parle de ces peuples qui avoient de ſi grandes oreilles; il les appelle *Enotocetes*; mais il ne croit rien de ce qu'on en dit, & n'ajoute aucune foi à Onéſicrite, qui ne conte que des fables.

On ne ſera pas fâché de trouver ici des exemples plus vraiſemblables d'hommes de cette eſpèce, à peu près. Pogge, dans le livre quatrieme de ſon hiſtoire de la variété de la fortune, pag. 130, fait mention de Ceylan, iſle très-vaſte de l'Aſie, où les hommes & les femmes ont de grandes oreilles. Dans l'hiſtoire des Incas du Pérou, traduite de l'Eſpagnol par Bandouin, on lit, tome I, chap. 22, que les Péruviens avoient les oreilles d'une grandeur incroïable, parce qu'ils ſe les faiſoient croître par artifice: ils ſe les perçoient & les accommodoient d'une maniere étrange, pour y attacher des pendans de la largeur du pied d'un bocal. Ces pendans tenoient à des eſpèces de

lacets, longs d'un quart d'aune, & gros d'environ la moitié d'un doigt. Il n'y a rien là d'exagéré. On ſçait que la nature ſe prête à l'habitude & à nos caprices. Revenons au peuple voiſin des cataractes du Nil ; qu'ils furent heureux d'avoir eu des oreilles, & de n'avoir point entendu! Ils jouirent ſans effort du bien que Sénequo ſouhaitoit à tout le monde. *Vous ſerez ſages*, dit-il, *ſi vous fermez les oreilles: mais ce n'eſt pas aſſez de les fermer avec de la cire, il faut quelque choſe de plus ſolide que ce qu'Ulyſſe employa pour boucher celles de ſes compagnons.. Il faut que vous vous rendiez plus ſourds pour ceux que vous aimez le plus.*

Comment tant de ſourds pouvoient-ils converſer enſemble? Que leur ville devoit être un ſéjour agréable, & leur république bien policée! Peut-on adopter de pareilles abſurdités?

IIIe. IMPOSTURE.

LA renommée a tant vanté Démocrite, que preſque tout le monde eſt perſuadé qu'il ſe creva les yeux par un motif de vertu. Aulu-Gelle aſſure qu'il prit cette réſolution, » pour » rendre ſon eſprit plus recueilli, & » plus propre à contempler les myſ- » tères de la nature, que ſes yeux » l'empêchoient de pénétrer. » Il rapporte des vers de Labérius, qui diſent que Démocrite ſe priva de la vue, à force de fixer le ſoleil; mais, ſelon Labérius, ce philoſophe avoit un but différent, & c'étoit pour ne point voir les hommes vicieux. Plutarque, qui avoit rapporté ce fait avant Aulu-Gelle, le regarde comme une véritable impoſture; » il eſt, dit-il, cer- » tainement faux que Démocrite dé- » truiſît lui-même ſa vue, en fixant » ſes yeux ſur un miroir ardent ... ce- » pendant il convient que ceux qui

Lib. 10. cap. 17.

» ſont accoutumés à travailler d'eſ-
» prit, ſont moins d'uſage des ſens ;
» c'eſt pourquoi on avoit ſoin de bâ-
» tir les lieux deſtinés à l'étude, & les
» temples des Muſes dans des endroits
» fort éloignés des villes, & que les
» Grecs appelloient la nuit, *euphrona*,
» c'eſt-à-dire, bon entendement ;
» parce que ce tems, qui n'eſt ſujet
» à aucune diſtraction, eſt le plus
» favorable pour méditer & pour in-
» venter ».

Plutarque eſt perſuadé que, ſans l'uſage de la vue, on réfléchit avec plus de ſuccès & de fruit. C'eſt ſans doute dans cette idée que Pythagore ſe renferma un an dans un lieu ſouterrain. Lactance eſt d'une autre opinion. Il eſt plus vrai & plus évident, dit cet auteur, que c'eſt l'eſprit qui apperçoit, par le moyen des yeux, les objets qui lui ſont préſentés, comme à travers des fenêtres fermées avec un verre luiſant, ou une pierre tranſparente. On connoît ſouvent dans les yeux d'un homme ce qui ſe paſſe dans ſon ame.

De Opif. Dei, cap. 8.

Lucrèce s'eſt ſervi d'une très-mauvaiſe raiſon pour réfuter cette vérité. Si, dit-il, l'eſprit voit par les yeux, il devroit appercevoir plus d'objets quand les yeux ſont arrachés; puiſqu'il entre bien plus de lumiere lorſque les portes en ſont enlevées. En vérité, continue Lactance, il falloit que Lucrèce ou Epicure euſſent eux-mêmes perdu les yeux, pour ne pas voir que, quand ils ſont arrachés, il ne peut plus y avoir de paſſage pour la lumiere.

Qu'il me ſoit donc permis de conclure de tout ceci, que ce que l'on dit de Démocrite n'eſt qu'une fable. Comment penſa-t-il à ſe crever les yeux, tandis que de cet organe une infinité de choſes paſſent à l'entendement? Ne pouvoit-il pas, comme Pythagore, ſe renfermer dans des lieux obſcurs? Le grand dépit qu'il fit aux hommes corrompus de ſe priver de la vue, pour ne les point voir! Tertullien rapporte que Démocrite *s'arracha les yeux, parce qu'il ne pou-* In apologet. pag. 40.

voit pas voir les femmes ſans émotion & ſans trouble. Perſonne n'ignore que l'on blâma Origene, qu'un pareil ſcrupule obligea à ſe faire mutiler. Les aveugles, les eunuques ne ſont-ils pas en état de violer la loi de la continence par la penſée ? Cicéron doute très-fort de ce trait d'hiſtoire. *Cur hæc eadem Democritus, qui, verè falsòne quæremus, dicitur oculis ſe privaſſe.* Il ſuffit que cet orateur, Plutarque, Valere Maxime, & Diogene Laerce qui a écrit la vie de ce philoſophe, accuſent de faux ce qu'on a débité de lui, ou ne faſſent point mention de cette folie, pour que nous ſoyons fondés à en purger l'hiſtoire.

Lib. 5. de finibus.

IVe. IMPOSTURE.

SI l'on en croit les hiſtoriens, il n'y a jamais eu un prince ſi extravagant & ſi cruel que Xercès, roi de Perſe. Un vieillard, nommé Pythius, au

rapport de Séneque, avoit cinq fils ; Xercès vouloit les lui enlever tous, & les emmener à la guerre. Pythius le ſupplia avec larmes de lui en laiſſer un qui fût le ſoutien de ſa vieilleſſe. Le roi lui permit d'en choiſir un entre les cinq : alors il fit couper le corps du malheureux ſur qui le choix de ſon pere étoit tombé, en deux parties, & ordonna de les mettre d'un côté & de l'autre du chemin, pour faire, avec une telle victime, l'expiation de ſon armée. Quelle inhumanité !

De irâ lib. 3. cap. 17.

Plutarque rapporte que Xercès irrité contre la mer, ordonna qu'on la battît de verges, & qu'on lui appliquât des fers chauds, comme ſi elle eût eu quelque ſenſibilité. Il fit encore pis, il écrivit cette lettre au mont Athos : » ô montagne divine, » qui touchez le ciel de votre ſom- » met, je vous prie de ne pas vou- » loir, par la trop grande épaiſſeur & » peſanteur de vos rochers, ſervir » d'obſtacle à mes exploits ; autre- » ment je vous ferai ſauter en l'air,

De irâ cohibendâ, pag. 435.

» & je vous jetterai dans la mer. »

Ce prince devoit, à force de travaux, pratiquer des chemins à travers cette montagne, plutôt que de lui faire une menace si extravagante. Je voudrois demander à Xercès où il avoit pris que le mont Athos fût susceptible de sensation, & capable de lire sa lettre, & de lui faire réponse? Mais laissons ce sujet, & venons à un trait que les historiens, non moins ridicules que ce prince, lui attribuent.

Ils nous assurent que son armée étoit si nombreuse, qu'elle desséchoit, en buvant, les rivières qui se trouvoient sur son passage. On ne doit point regarder ces expressions comme une hardiesse poëtique; Claudien en est servi à la vérité en plusieurs endroits: mais lui & les autres poëtes regardoient comme avérés & certains les faits dont il s'agissoit. Ils les tiroient d'historiens accrédités, & ceux-ci y avoient ajoûté foi avec simplicité. Hérodote qui vécut, suivant le sentiment de Diodore de Sicile, du

tems de Xercès assure, en qualité d'historien, & non en qualité de poëte, que les troupes du roi de Perse dessécherent les plus grandes rivieres. »Qui » n'a pas fourni dans toute l'Asie des » troupes à Xercès ? Quelle eau, ex» cepté celle des grands fleuves, son » armée ne tarit-elle pas en buvant, ou » en l'employant à d'autres besoins? Il nomme les rivieres : ce furent le Scamandre, le Lissus & le Chidore. Il ajoûte que les animaux seuls de cette armée épuiserent toute l'eau d'un lac qui avoit presque une lieue & demie de tour.

Comment est-il possible en buvant de mettre les rivieres à sec ? Leurs sources, d'autres rivieres, les ruisseaux qui se jettent dedans, ne fournissent-ils pas sans cesse de nouvelles eaux ? Les enfans mêmes sont persuadés qu'une eau courante ne peut jamais être épuisée, à moins que sa source ne cesse de fournir. Cicéron a fort bien remarqué cette absurdité & quoi, qu'il appelle Hérodote le pere de

De legibus, lib. 1.

l'hiſtoire, il ne laiſſe pas de convenir que *dans ſes récits, & dans ceux de Théopompe, il y a une quantité de fables.*

Alexander ab Alexandro croit hardiment ce prétendu deſſéchement de rivieres. Il ajoûte même à celles que nous venons de nommer, l'Onochon, le Simoïs & le Ménale; c'eſt ainſi que les erreurs adoptées par l'enthouſiaſme, ſe perpétuent d'âge en âge dans l'eſprit humain.

V^e. IMPOSTURE.

SPURINA, jeune homme de Toſcane, étoit d'une rare beauté: ſes traits étoient tels qu'il paroiſſoit un autre Dieu d'Amour deſcendu du ciel. De quelque côté qu'il tournât les yeux, & en quelque lieu qu'il s'arrêtât, il faiſoit autant de conquêtes qu'il y avoit de femmes. Heureuſement Spurina n'étoit pas moins diſtingué par ſa chaſteté, que par les charmes de ſa perſonne: jamais il ne partagea

partagea la passion qu'il inspiroit ; plusieurs des dames subjuguées par sa beauté, désespérées de n'avoir pu toucher ce cœur insensible, se donnerent la mort. Ce jeune homme craignit que sa figure ne fût fatale à toutes les dames Toscanes, & que ce pays ne devînt désert ; il défigura ce visage, la cause de tant de désordres ; en sorte que ce qu'on ne pouvoit regarder sans admiration, devint un objet d'horreur. On ne voit plus aujourd'hui de pareils jeunes gens. Quelle pudeur ! quelle force d'esprit !

Pour peu qu'on soit capable de réflexion, je ne doute pas qu'on ne prenne cette histoire pour un de ces mensonges dont les écrivains se plaisent souvent à égayer leur narration. Cependant Valere-Maxime, qui rapporte ce trait, ajoûte que Spurina s'attiroit sur-tout les regards & les vœux des dames de distinction. Les femmes du commun, & les bourgeoises n'étoient-elles pas aussi enchantées de ses attraits séduisans ? Lib. 4. c. 3.

Leur pouvoir ſe bornoit-il aux perſonnes de qualité ? Enfin l'auteur que nous venons de citer, veut que nous croyions que ce jeune homme aima mieux conſerver ſa réputation de continence par ſa laideur, que d'exciter des deſirs déréglés par ſa beauté. Ne pouvoit-il pas ſe ſervir d'un autre expédient pour ſe ſauver de l'importunité des dames qui brûloient d'amour pour lui ; ſe montrer, ſe parer moins en public ; aller dans des lieux où il eût trouvé d'auſſi beaux viſages que le ſien ? Sans doute il étoit l'unique beauté de ce temps-là ; il n'aura pas voulu changer de domicile, de peur de porter les dames d'un autre pays à attenter à leur vie, comme il avoit fait mourir d'amour celles de la Toſcane ! Ce qui me confirme dans l'opinion que le récit de Valere-Maxime eſt une fable, c'eſt que Saint Ambroiſe la regarde comme telle.

Exhort. virginis. tom. 2. ap. 12.

VIe. IMPOSTURE.

POUR peu qu'on ait une légere teinture des lettres, on n'ignore pas qu'Amphion, Orphée, Arion, par la douceur & les charmes de leur chant, attiroient les animaux, les arbres, les pierres & les poiſſons. Mais il n'y a perſonne aſſez crédule, aſſez dépourvu de ſens, pour ne pas regarder ces prodiges comme des fictions des poëtes, & pour ne pas comprendre que ceux-ci faiſoient par-là alluſion à la force de l'éloquence, & à ſon pouvoir ſur les cœurs & ſur les eſprits.

Il eſt bien ſurprenant que des hiſtoriens graves, tels que Plutarque, Valere-Maxime, & Paterculus, nous aient dit, aient cru eux-mêmes, & avec eux toute la poſtérité, que Marc-Antoine, orateur romain, arrêta par ſon éloquence la fureur des ſoldats envoyés par Marius pour le maſſacrer; voilà un fait incroyable dans

toutes ſes circonſtances. Ni Marc-Antoine, ni aucun autre ne pouvoit en deux ou trois paroles faire éclater une éloquence ſi victorieuſe. Eſt-il plus vraiſemblable que les ſoldats lui donnerent le tems de prononcer une
Lib. 8. c. 9. longue harangue? Cependant Valere-Maxime dit que le diſcours éloquent de cet orateur arrêta la fureur des ſoldats qui brûloient d'impatience de répandre ſon ſang. Enchantés, interdits par le diſcours de Marc-Antoine, ils remirent leurs épées dans le fourreau. Ces ſoldats, commandés par des hommes cruels, lui permirent-ils de proférer un ſeul mot? Il faut les ſuppoſer tranſportés de l'animoſité de la rage de leurs chefs. La crainte d'en être ſéverement punis, s'ils ne s'étoient pas acquittés ſur le champ d'une commiſſion donnée par des capitaines féroces, leur laiſſoit-elle la tranquillité néceſſaire à entendre une harangue? Marc-Antoine lui-même, à la vue d'épées nues & d'une mort inévitable, ſe poſſéda-t-il aſſez pour

s'occuper à discourir ? Ces soldats, accoutumés au carnage des proscriptions, avoient-ils l'esprit assez poli, assez pénétrant, pour goûter son éloquence ? Pût-elle faire assez d'impression sur eux pour leur persuader qu'il étoit injuste de tuer un vieillard si respectable ? N'importe, ils se retirerent sans exécuter leurs ordres.

Valere-Maxime ajoûte que, ces soldats étant sortis, Publius Autronius qui, resté dans un endroit un peu écarté de la maison, n'avoit pu entendre la voix de l'orateur, exécuta cruellement l'ordre de Marius. Pourquoi cet Autronius étoit-il séparé des autres soldats, tandis qu'Antoine les haranguoit ? Etoient-ils en si grand nombre, qu'Autronius, le dernier d'entre eux, ne pût s'approcher d'assez près ? Antoine avoit-il la voix trop foible, pour qu'elle n'arrivât jusqu'à lui ? Ne lui importoit-il pas que sa harangue frappât également tous ses meurtriers ? Ne dut-il pas répéter à Autronius ce qu'il avoit dit aux autres avec tant

de ſuccès ? Ce meurtrier reſta ſeul ; Antoine n'avoit-il pas autour de ſa perſonne des eſclaves prêts à le défendre contre un ſeul homme ?

In Mario, pag. 91.

Ce que Plutarque raconte de C. Marius, eſt accompagné de circonſtances plus vraiſemblables, ſans être plus dignes de foi. Ce grand homme étoit entre les mains des magiſtrats de Minturne ; ceux-ci réſolurent d'obéir au décret du Sénat, qui leur ordonnoit de le tuer. Aucun citoyen ne voulut tremper ſes mains dans un ſang ſi illuſtre. Un cavalier Gaulois, d'autres diſent Cimbre, s'offre, & entre l'épée à la main dans la chambre du proſcrit ; cet endroit ne recevoit pas beaucoup de lumiere. On dit qu'il parut au cavalier que les yeux de Marius jettoient une flamme très-vive ; & que, du fond de ce lieu obſcur, il ſortit une voix terrible qui lui dit: *oſes-tu bien, malheureux, tuer Caïus Marius?* Le barbare, épouvanté, jette ſon épée, prend la fuite, & crie dans la rue : *je ne puis tuer Marius.*

Voici un trait plus merveilleux encore; c'eſt Plutarque qui le rapporte. » Il aſſure qu'Hézégias, par ſa » grande éloquence, peignoit ſi bien » les maux de la vie, que le tableau » qu'il en faiſoit, non-ſeulement » émouvoit la compaſſion de ſes audi- » teurs, mais qu'il allumoit dans leur » cœur une ſi grande haine de la vie, » qu'ils ſe tuoient eux-mêmes. C'eſt » pourquoi le roi Ptolomée lui défen- » dit de prononcer à l'avenir de pa- » reils diſcours. » Ce trait ſe trouve auſſi dans Valere-Maxime. De amore prol, p. 497.

Ceux qui alloient l'écouter, croyoient-ils s'affranchir des miſeres de la vie, en allant au-devant de la mort, la plus grande de toutes les miſeres? Se tuoient-ils en préſence d'Hézégias, ou alloient-ils chez eux ſe poignarder à leur aiſe? Les amis de ce tems-là rempliſſoient bien mal leur devoir! Pourquoi ne s'empêchoient-ils pas mutuellement de faire une ſottiſe qu'on ne fait qu'une fois? Que pouvoit dire Hézégias ſur cette

matiere, qui ne fût connu, & que preſque tous les hommes n'euſſent éprouvé ? Les orateurs de notre tems, plus modérés qu'Hézégias, nous apprennent à détruire le vice : mais ils n'exhortent pas les vicieux à ſe détruire.

VIIe. IMPOSTURE.

COMBIEN de traits magnifiques les hiſtoriens ne nous ont-ils pas débités de Caton le cenſeur, & de Caton d'Utique! Le morceau d'hiſtoire qui nous tombe entre les mains eſt digne d'être mis au rang des exagérations les plus groſſieres. Plutarque raconte que Caton l'ancien, ou le cenſeur, chaſſa du Sénat Manlius, prêt à être déſigné conſul. Quel crime avoit donc commis ce Sénateur, pour être déshonoré de la ſorte ? ... Un crime ſi grand, ſi énorme que l'on ne peut le déclarer ſans rougir de honte.... Qu'étoit-il donc ? Le dirai-je ? *Manlius donna un baiſer*

In Catone majore, pag. 445.

baiſer à ſa femme en plein jour, en préſence de ſa fille. Quelle horreur! Je ſuis ſurpris que Caton ne lui ait pas fait trancher la tête; une action ſi noire le méritoit bien. N'eſt-il pas plaiſant que Plutarque, d'un ton ſérieux, nous donne de telles minuties? Ce n'eſt pas tout; ce grave hiſtorien, ce profond philoſophe ajoûte que Caton, pour juſtifier ſa colere, ou plutôt ſa ſévérité, produiſit l'exemple de ſa femme & de lui: cette romaine auſtère *ne l'embraſſoit que pendant de furieux coups de tonnerre.* Il ne devoit pas ſouvent, ſur-tout en hiver, jouir de ſes careſſes.

Plutarque, toujours fertile en traits intéreſſans, nous fournit un exemple tout contraire à celui de la femme de Caton. Tant il eſt vrai que les hommes donnent dans tous les extrêmes! Alcibiade ſe fit aimer de la femme d'Agis, roi de Sparte; preuve que les auteurs nous en impoſent, quand ils nous diſent que l'on n'avoit jamais commis d'adultère dans cette ville: Vie d'Alcibiade, p. 203.

Agis fut instruit de la passion de son épouse. Il se ressouvint d'avoir senti dans une nuit un tremblement de terre, d'être sorti de fraveur du lit de la princesse, & d'avoir été, depuis ce sinistre événement, dix mois sans oser y rentrer. Elle est enceinte de quelques mois seulement. Son malheur ne peut être plus certain. Que la nature est capricieuse dans ses effets! Un baiser fait chasser Manilius du Sénat. Les orages raniment la tendresse de la femme de Caton, & un tremblement de terre refroidi le roi Agis pour la sienne, & découvre la foiblesse de la reine pour un étranger.

VIIIe. IMPOSTURE.

De tout tems, lorsqu'un homme de distinction en invite un autre d'un rang supérieur à venir chez lui, il apporte toute l'attention possible a le bien recevoir. Il donne les ordres les

plus précis aux domeſtiques, & ſurtout aux principaux de la maiſon, pour en faire les honneurs. La dame, en l'abſence du mari, entretient le convive juſqu'à ſon retour. Plutarque, toujours avide de faits extraordinaires, rapporte un trait qui déroge à cet uſage ſacré chez toutes les Nations. Philopœmen, célèbre capitaine des Achéens, mais d'une grande laideur, fut invité par un ami à un repas; ſoit qu'il eût faim, ou qu'il ne voulût pas ſe faire attendre, il ſe rendit chez ſon hôte avant l'heure marquée; à peine étoit-il arrivé, que la femme de ſon ami lui commanda de l'aider à faire la cuiſine & à fendre du bois. Il ôte d'abord ſon manteau, & ſe met au travail. Le mari arrive, voit le capitaine ainſi occupé, & lui demande, avec étonnement: »Que »faites-vous-là, Philopœmen?..... »Rien autre choſe, ſinon que je porte »la peine de ma laideur».

In Philopœmen, p. 267.

Je ſçais que dans ce tems-là on vivoit plus ſimplement que de nos

jours. (*a*) Mais le monde a toujours été rempli de riches & de pauvres, de beaux hommes & de laids. Eſt-il poſſible qu'un général d'armée eût un habit ſi ſimple, qu'il reſſemblât à un miſérable ? Avoit-il des manières aſſez groſſières, pour que cette dame en uſât ainſi avec lui ? Celui qui offrit de donner un repas à un chef de la ligue, n'avoit-il point de bois prêts ? Avoit-il attendu pour en faire fendre le tems de ſe mettre à table ? N'avoit-il ni valet, ni ſervante ? Cette

(*a*) On peut voir dans Homère, que les plus grands héros s'occupoient aſſez ſouvent à de pareils ſervices. Dans le vingt-quatriéme livre de l'Odyſſée, vers 220, Laerte, grand-père d'Ulyſſe, travaille à couper des arbres dans ſon jardin. Dans le neuviéme livre de l'Iliade, vers 108, Achille & Patrocle, pour bien traiter les députés de l'armée, font la cuiſine. Achille met les viandes en broche, & Patrocle prépare le bois pour les faire cuire. Dans le quatorziéme, vers 169, Junon parfume elle-même o n corps avec de l'ambroiſie.

dame ne connoiſſoit-elle pas un homme de cette réputation, un ami de ſon mari? Auroit-elle laiſſé entrer chez elle un inconnu, ſans lui demander qui il étoit? Comment ſuppoſer que cette maiſon fût placée au niveau de la rue, en ſorte qu'on fût a portée de voir tous les paſſans; qu'elle n'eût qu'une ſeule chambre; que Philopœmen allât ſans aucune ſuite; que la maitreſſe de la maiſon fît la cuiſine; que le mari n'eût point prévenu ſa femme, ſur la mauvaiſe mine du capitaine? Qui pourroit enfin admettre tant de contrariétés?

IXe. IMPOSTURE.

DIODORE de Sicile dit que, dans l'Iſle de Corſe, » on ne prend aucun »ſoin des femmes après leurs cou»ches; que le mari ſe met à la place »de la femme, & y reſte pluſieurs »jours.» Quel agréable ſpectacle! Une pauvre femme, après avoir porté Liv. 5. pag. 295.

neuf mois ſon enfant dans ſon ſein, foible, demi-morte, après ſes couches, court les rues, & s'occupe des gros travaux, comme ſi elle n'avoit rien ſouffert. Le mari ſe tranquilliſe dans ſon lit, ſe fortifie l'eſtomac par des mets ſucculens, comme ſi c'eût été lui-même qui fût accouché ! Qui donnoit du lait à l'enfant ? Diodore devoit nous l'apprendre. La femme, occupée des affaires du dehors, devoit être le plus ſouvent abſente. Voilà cependant ce qu'on écrit de l'Iſle de Corſe qui eſt ſi près de nous(*a*).

(*a*) Si l'abbé Lancellotti avoit lû Strabon, parlant des Celtibériens, qui avoient à-peu-près la même coutume, il n'auroit pas manqué de ſe moquer auſſi de cet Auteur. Strabon rapporte, liv. 3, pag. 65: »que les femmes Cel-» tibériennes travaillent à la terre; qu'après » leurs couches, elles ordonnent elles-mêmes » à leurs maris de ſe mettre au lit en leur place » & qu'elles en ont ſoin. » Marc Polo, dans les *Navigazioni di Giam Battiſta Namuſio*, tom. II. pag. 36, parle dans les mêmes termes,

Voici un autre conte, ſi je ne me trompe : » Hérodote rapporte qu'en » Egypte, les femmes ſeules s'em- » ploient aux affaires & au com- » merce ; que les hommes reſtent » dans la maiſon à travailler à la » toile ; qu'ils portent les fardeaux » ſur leurs têtes ; & elles ſur leurs » épaules. » Récit bien digne d'un auteur ſi grave ! Il en fait pluſieurs autres, qui ne ſont pas moins ridicules ». Il dit que les femmes Egyp- » tiennes piſſent debout, & les hom-

---

des femmes de la province de Cardandam en Tartarie. » Lorſque les femmes ſont accou- » chées, elles quittent le lit ſur le champ, » lavent & enveloppent l'enfant de langes, le » mettent auprès du mari qui en doit avoir » ſoin pendant quarante jours, ſans pouvoir » jamais le quitter, ni ſortir du lit. Les amis » & les parens viſitent le prétendu malade pour » le conſoler & l'amuſer. Les femmes ſont obli- » gées immédiatement après leurs couches, » de faire le ménage, de porter à manger à » leurs maris, & de donner du lait à l'enfant ».

Les mêmes instances in Civ de Paw Recherches sur les Américains

» mes accroupis. » Belles recherches ! Il n'y a guère d'auteurs qui ne parlent de l'Egypte, & qui ne faſſent une mention honorable de la ſageſſe, de la puiſſance & du ſçavoir des Egyptiens. Le ſeul Hérodote avance, ſans aucune reſtriction, que les hommes de ce pays ne ſont bons qu'à reſter à la maiſon, & qu'à faire de la toile. Peut-on ne point ſe révolter contre des abſurdités ſi outrées ?

X^e. IMPOSTURE.

J'AI ſouvent ſoupçonné la plûpart des anciens auteurs de n'avoir écrit qu'à l'aventure, & ſans avoir réfléchi ſur ce qu'ils avançoient. Méla dit qu'il y a dans l'Ethiopie des peuples muets, qui ne parlent que par ſignes ; d'autres, qui ne peuvent articuler un ſeul mot ; d'autres, qui n'ont point de langue ; d'autres, dont les lèvres ne ſont point ſéparées ; que ceux-ci ont au-deſſus du nez un trou

De ſitu orbis lib. 3. cap. 10

par lequel ils boivent avec un chalumeau ; & que, quand ils veulent prendre de la nourriture ſolide, ils ſont obligés de faire de petites pilules, qu'ils avalent.

La plaiſante manière de manger ! Mais ce que cet écrivain ajoûte eſt encore plus curieux : » Il y a d'autres » peuples, dit-il, qui ignoroient tel» lement l'uſage du feu, avant l'arri» vée d'Eudoxe dans ce pays-là ; que » charmés de cette découverte, ils » ſe faiſoient un plaiſir d'en embraſ» ſer les flammes, de cacher & » de porter dans leur ſein des char» bons ardens, juſqu'à ce qu'ils ſe » ſentiſſent brûler. » J'ai voulu rapporter ſes propres termes, afin que perſonne ne pût m'accuſer d'avoir ſuppoſé ce trait d'hiſtoire, ou de l'avoir défiguré, pour rendre l'auteur plus ridicule. Peut-on être aſſez hardi, pour écrire que des peuples entiers ignoroient ce que c'étoit que le feu ; qu'ils accouroient à ſes flammes comme des papillons ; qu'ils en deve-

noient amoureux ; qu'ils trouvoient un plaiſir extrême à les careſſer ; ce que l'auteur exprime clairement, par ces termes, *ils les cachoient dans leur ſein* ? Je demande à Mela, combien de tems on peut porter du feu dans ſon ſein, ſans ſe brûler ? Car, ſelon lui, ces peuples devoient porter quelque tems ces charbons ardens, ſans ſentir de douleur. Vous verrez que le feu, voyant un peuple amoureux de lui, l'aura reſpecté aſſez pour avoir le plaiſir de recevoir ſes careſſes, & de jouir de ſes embraſſemens. Quelle fable !

XIe. IMPOSTURE.

CEUX qui vivent avec ſobriété, ſoit par avarice, ſoit pour conſerver leur ſanté, ou pour quelque autre raiſon, doivent bien prendre garde de trop atténuer leur corps. Ils pourroient être emportés par Borée dans des régions inconnues, comme autre-

fois Orithye. Je le recommande, ſurtout à ceux qui ſont d'un tempérament maigre & ſec. Ceux-là ont particuliérement à craindre cet accident ; & c'eſt en leur faveur que je m'acquitte du devoir que la charité m'impoſe, en leur donnant un conſeil ſalutaire. Qu'ils portent des ſouliers du poids de cent livres, & qu'alors ils s'expoſent hardiment à toutes ſortes de vents.

Si on me demande où j'ai pris cette recette, je répondrai que ce n'eſt pas chez nos auteurs modernes. On n'y trouve guères d'auſſi beaux ſecrets. C'eſt Elien qui a fait cette belle découverte. « Philete de l'iſle » de Co, dit-il, étoit très-mince ; & » parce qu'au moindre ſouffle de vent, » il pouvoit être aiſément renverſé, » on écrit qu'il fit mettre à ſes ſou- » liers des ſemelles de plomb, pour » ſe garantir de cet accident ».

Varronis hiſt. lib. 9. cap 14.

Quel dommage que Philete eût un corps ſi foible, lui qui, ſelon Elien & d'autres hiſtoriens, étoit bel-eſprit,

poëte héroïque, & précepteur de Ptolomée Philadelphe ! Heureux, pourtant, d'avoir eu pour disciple un grand roi, qui pouvoit fournir à la dépense de ses souliers ! Mais ce prince ne lui eût il pas mieux marqué la reconnoissance qu'il lui devoit, en le faisant porter bien couvert en litière ? Apparemment Philete étoit philosophe, mépriſoit le faste & le luxe, & aimoit mieux s'arrêter au milieu du peuple, au hasard d'être foulé aux pieds, que de se faire porter renfermé dans une boëte, à la maniere des grands. N'est-il pas plus vraisemblable qu'il ne sortoit que quand l'air étoit tranquille, & qu'il se consoloit dans la pensée qu'il y avoit des personnes encore plus minces que lui, & plus exposées au même danger ? En effet, « le poëte Archis-
Ibid. lib. 6. cap. 10. » trate, selon le même Elien, fut » pris par les ennemis, & mis dans » une balance. Il ne pesoit qu'une » obole, qui n'est que la sixieme par- » tie d'une dragme ».

Il eſt vrai qu'Elien a ſenti lui-même qu'il rapportoit une puérilité, puiſqu'il ajoûte : « ſi Philete étoit ſi » léger & ſi foible, qu'il ne pouvoit » réſiſter au moindre vent, comment » traînoit-il des ſouliers ſi peſans ? » Cela me paroît peu vraiſemblable ; » cependant j'ai voulu rapporter tout » ce que j'ai entendu dire de cet hom- » me illuſtre ».

Au moins Elien devoit s'en tenir là, ſans citer l'exemple d'Archiſtrate, dont il ſemble ne point douter. Il ſeroit honteux de s'arrêter davantage à ces pauvretés.

XIIe. IMPOSTURE.

TITE-LIVE nous dit, dans la deſcription du ſiége de Rome par les Gaulois, que les plus courageux du ſénat entrèrent dans le capitole avec les vierges veſtales, & que cette fortereſſe ne put contenir ceux des Romains, qui par leur grand âge

étoient inutiles à la patrie. Après avoir rapporté une multitude de belles actions, & de ſentimens admirables, cet auteur ajoûte : « Ces » vieillards retournerent chez eux, » pour attendre courageuſement la » mort à l'arrivée des ennemis. » Ceux qui avoient exercé les pre» mières charges, voulurent mourir » avec les marques de leurs dignités, » ſe revétirent de leurs habits les » plus honorables, & s'aſſirent dans » leurs chaiſes d'ivoire à l'entrée de » leurs maiſons ».

Les Gaulois entrent dans la ville, ne remarquent aucune eſpèce de défenſe, trouvent les portes des maiſons du menu peuple fermées, & les palais des ſeigneurs tout ouverts, craignent quelque ſurpriſe, & font difficulté d'y faire le pillage. " Ils re» gardoient ces vieillards avec atten» tion, & comme s'ils euſſent été » des images des dieux. On dit que » Papyrius, offenſé qu'un Gaulois » oſât paſſer la main ſur ſa barbe,

» que l'on portoit longue dans ce » tems-là, lui donna ſur la tête un » coup du bâton d'ivoire qu'il tenoit » alors ; que le Gaulois en devint » furieux, & que le carnage com- » mença à l'occaſion de ce coup ».

Je ne reconnois point ici la ſageſſe des Romains dans les moyens qu'ils prirent pour la défenſe de leur ville. L'hiſtoire nous fournit un grand nombre d'exemples de vieillards, & de femmes qui ont combattu juſqu'à la mort pendant de longs ſièges. Si ces romains vouloient mourir, ils devoient périr les armes à la main, plutôt que de ſe tenir aſſis dans leurs chaiſes comme des femmes. Avoient-ils plus à cœur de perdre la vie avec leurs auguſtes vêtemens, que d'employer leurs derniers momens à défendre l'honneur & la liberté de la patrie ? Nous n'appellerons pas un trait de folie la délibération des magiſtrats de Rome, lorſqu'elle fut aſſiégée par l'armée de l'empereur Charles-Quint. Mais c'en eût été un,

ſi les princes romains, vétus d'habits éclatants, ſe fuſſent aſſis à la porte de leurs palais pour attendre l'ennemi. Un empereur que l'on preſſoit de ſe mettre au lit, parce qu'il étoit malade, répondit : *qu'il falloit qu'un prince mourût de bout.* Mais les conſuls, les grands généraux de Tite-Live, voulurent mourir à leur aiſe, aſſis & bien garnis contre le froid. Que n'y auroit-il pas à dire ſur le gaulois qui toucha la barbe de Papyrius, & ſur le coup que ce ſénateur lui donna de ſon bâton de commandement ? Tout lecteur ſenſé y ſuppléera ſans peine.

XIIe. IMPOSTURE.

JE n'ai que trop entendu dire que les anciens romains, dans les extrêmes beſoins de la république, alloient chercher dans les villages des laboureurs pour commander leurs armées, & qu'après avoir triomphé des ennemis

nemis de la patrie, ils retournoient dans leur cabane pour se livrer aux travaux champêtres.

Tite-Live assure que les romains attaqués par les Sabins & par les Eques, crurent qu'ils n'avoient pas de généraux assez habiles, & nommèrent dictateur L. Quintius Cincinnatus; ils en agissoient ainsi dans les cas désespérés. Il est important, « ajoûte l'auteur, que ceux qui mé-» prisent toutes choses, excepté les » richesses, écoutent ce que je vais » rapporter : car ils ne croient pas » que la vertu puisse procurer de » grands honneurs, si les grands biens » lui en ouvrent le chemin »

Cincinnatus cultivoit alors environ quatre arpens de terre, situés au-delà du Tybre. Les députés du Sénat le trouvèrent une bèche à la main, lui déclarèrent l'objet de leur mission, & le prièrent d'aller mettre sa robe pour recevoir plus décemment le décret du Sénat. Etonné de ce discours, il leur demanda l'état

des affaires, & ordonna en même tems à Racilie, sa femme, d'aller chercher sa robe, la mit, & se présenta aux députés qui lui apprirent le danger où étoit l'armée, & le conduisirent dans la ville. Cincinnatus donna les ordres nécessaires, & commanda les troupes avec tant de sagesse, qu'il triompha des ennemis en seize jours, & se démit de sa dignité.

N'est-il pas bien extraordinaire qu'une ville telle que Rome envoyât chercher Cincinnatus, qui ne s'occupoit qu'à cultiver son champ, & que sans le bien connoître elle l'honorât d'une place si importante; place qui demandoit autant d'expérience que de courage? L'histoire ne nous apprend pas qu'on ait pris cette précaution. Tite-Live auroit dû s'étendre sur le génie de ce grand homme, & nous indiquer les principales rencontres où il en avoit donné des preuves?

Pourquoi le peuple jetta-t-il les yeux sur lui seul? Ou Cincinnatus

étoit noble, & pour ſon plaiſir s'adonnoit à la culture de la terre, ou il étoit pauvre & ſimple villageois. Dans ce dernier cas, le beau choix de la part des romains ! Qui lui auroit appris l'art militaire, à ranimer le courage des troupes, à ranger une armée en bataille, à combattre, à vaincre en ſeize jours ? A peine les généraux qui ont blanchi ſous les armes oſent-ils ſe flatter de cette rare capacité.

S'il étoit noble, & de race patricienne, pourquoi ne ſervoit-il pas la patrie, qui étoit alors dans le plus grand danger ? S'il n'avoit jamais exercé de charge publique, s'il avoit toujour vécu hors de Rome, & dans l'obſcurité, comment étoit-il ſi connu de toute la ville pour être déclaré dictateur ? Nous prêtons trop aiſément l'oreille aux auteurs de l'hiſtoire de Rome. Nous ſommes trop perſuadés que, qui dit romain, annonce un homme doué de toute vertu, de toute capacité, de tout mérite.

XIVe. IMPOSTURE.

Varronis hiſt. lib. 13. c. 23. ELIEN aſſure que la honte de fuir le danger, quelque preſſant qu'il fût, étoit ſi grande chez les Celtes, que s'ils s'étoient trouvés dans une maiſon prête à tomber ou à périr par le feu, ils ſeroient reſtés inébranlables au milieu des flammes. Pline prétend que, lorſqu'un bâtiment menace ruine, les ſouris en ſortent, & les araignées en tombent avec leur toile. Sans doute, les Celtes vouloient reprocher aux ſouris & aux araignées leur lâcheté de ſe ſauver des lieux qu'ils habitoient à la moindre apparence de danger. Peut-être avoit-il en vue les romains eux-mêmes, ce peuple qui ſe croyoit le plus courageux de toute la terre : car plus d'une fois ils ont tourné le dos aux ennemis. Lucullus fut obligé de châtier une partie de ſes troupes qui avoient pris la fuite au combat qu'il
Lib. cap. 28.

livra au roi Mithridate. Il leur fit ôter la ceinture (*a*), & les condamna à creuſer un foſſé de douze pieds de largeur en préſence de toute l'armée, pour les noter d'infamie.

L'ordre etabli par Auguſte, conſervé par Claude, & par tant d'empereurs, qui créerent des Ediles, & qui placerent des ſoldats dans la ville pour éteindre le feu, étoit regardé par les Celtes comme une police honteuſe. Chez eux, lorſqu'il arrivoit des embraſemens, perſonne ne portoit de l'eau, perſonne ne crioit au feu, & ne s'enfuyoit. On tenoit à

(*a*) Les ſoldats Romains recevoient une ceinture en s'enrollant; on croyoit qu'elle les rendoit plus leſtes & plus diſpoſés à combattre. On la leur ôtoit quand ils avoient commis quelque crime de déſobéiſſance ou de lâcheté. Suivant la nature de leur faute, on les en privoit pour quelques heures, quelques jours, ou à jamais. C'étoit pour eux une marque d'infamie. *Voyez Lipſe, & ſur-tout Gérard Sichterman dans ſon traité des peines militaires, chap.* 13.

honneur de ſe laiſſer brûler par les flammes. Eſt-ce-là un conte, ou non ?

XVe. IMPOSTURE.

PLINE, quelque exact qu'il ſoit dans pluſieurs de ſes récits, ne laiſſe pas de nous débiter des erreurs. Témoin ce qu'il dit, l. 2, cap. 107, du lac de Thraſimène, aujourd'hui le lac de Perouſe. Selon lui, *tout le lac de Thraſimène prit feu.* Il avance ce fait avec autant d'aſſurance que s'il fût arrivé de ſon tems, & ſous ſes yeux. Un lac de près de dix lieues de circuit, d'une grande profondeur, qui forme une eſpèce de golphe avec trois iſles, a-t-il pu prendre feu ? Il faudroit ſuppoſer que cette maſſe d'eau ſe fût convertie en paille, en bois, en ſoufre, bitume, &c. Pourquoi Pline ne nous inſtruit-il pas de la maniere dont ce phénomène arriva ? Il devoit appuyer ſon récit de plus de probabilités en faveur des incrédules. S'il

nous eût dit avoir vu des flammes voltiger ſur le lac, on auroit pu mettre ce fait au rang de ces prodiges, dont les auteurs nous bercent ſi ſouvent. Mais dire abſolument que le *lac de Thraſimène prit feu*, cela reſſemble beaucoup à ce qu'il rapporte de Hiera, l'une des iſles de Vulcain. « Hiera, qui eſt, dit-il, une des iſles » Éolides, au milieu de la mer, & » proche de l'Italie, & la mer même, » parurent en feu pendant la guerre » des alliés, & ce feu continua juſ- » qu'à ce qu'il fût appaiſé par une » députation du Sénat ». L'auteur devoit dire ici que toutes ces iſles, & toute la mer s'embraſerent. Il eût cauſé un plus grand étonnement. Mais que penſer du reſpect que ce même feu porta aux députés romains ? Une pareille abſurdité doit faire jetter le livre bien loin de ſoi.

Lib. 2. c. 106.

XVIe. IMPOSTURE.

Lib. 1 c. 23. PLINE nous propoſe deux exemples d'une fermeté & d'une patience extraordinaires. Le premier, qu'il trouve parmi les femmes, eſt celui de Léene. Malgré tous les tourmens qu'on lui fit ſouffrir, elle ne voulut jamais déclarer Harmodius & Ariſtogiton, qui avoient délivré leur patrie du tyran Hyparque. Je ne nierai point ce fait; je craindrois d'offenſer le ſexe.

Le ſecond eſt celui d'Anaxarque. Ce philoſophe tomba au pouvoir du tyran qu'il avoit grièvement offenſé. Celui-ci, pour s'en venger, le fit jetter dans une pierre creuſée exprès, & piler avec des barres de fer. Anaxarque brava ce ſupplice, & ne répéta que ces mots: « Pilez tant qu'il vous » plaira le petit vaſe d'Anaxarque, » vous ne pourrez jamais piler Ana» xarque ».

Le

Le tyran ordonna qu'on lui coupât la langue. Le philoſophe la coupa lui-même avec ſes dents, & la jetta au viſage du tyran. Se couper ſoi-même la langue, me paroît une choſe impoſſible. Quelle douleur ne ſentons-nous pas, lorſqu'en mangeant elle s'eſt trouvée par haſard, entre les dents ! Mais ſuppoſons que cela ſe puiſſe, il me ſemble, & Diogène Laerce penſe que cette action ſi vantée d'Anaxarque doit être plutôt attribuée à la rage qu'à la vertu. Plutarque, qui la releve avec emphaſe en pluſieurs endroits, nous apprend néanmoins qu'Anaxarque, pour conſoler Alexandre le Grand affligé de la mort de Clytus, lui diſoit que tout ce qu'un roi faiſoit, étoit permis & juſte. Il s'enſuit qu'un homme ſi impudent, ſi bas flatteur, ne doit point être propoſé pour un modele de patience ; que par ſes emportemens il avoit mérité ſon ſupplice, & que c'eſt au moins perdre ſon tems que

de vanter le courage d'un criminel à ſouffrir de juſtes tourmens.

XVIIe. IMPOSTURE.

PERSONNE n'ignore que les hommes s'empreſſent à plaire aux grands & à les flatter, pour s'inſinuer dans leurs bonnes graces, & pour s'attirer leurs bienfaits Ils n'épargnent rien pour ſe conformer à leur humeur, & pour juſtifier leurs inclinations. Souvent même ils n'imitent que leurs défauts. Le caméléon, ſelon Plutarque, prend toutes les couleurs, excepté la blanche. Il en eſt de même du flatteur. Il tâche de reſſembler au prince dans le mal, afin que celui-ci ſe voyant avec des défauts, & les appercevant dans les autres, en ſoit moins honteux. Si le flatteur, ajoûte le même auteur, ſe propoſe d'imiter les vertus du Souverain, il n'a garde de paroître en avoir plus que lui. Sans attaquer

la ſolidité de ces réflexions, nous n'en conclurons point qu'il y ait eu des hommes aſſez politiques pour avoir pouſſé la flatterie juſqu'à ſe rendre boiteux à l'imitation de leur prince. On aſſure, cependant, que les domeſtiques de Platon contrefaiſoient ſes hautes épaules, ceux d'Ariſtote ſon bégaiement, ceux d'Alexandre ſon torticolis, & ſa voix rauque. Mais eſt-il probable que ce prince, que ces philoſophes ſe ſoient fait un honneur de défauts que les hommes ſages ont toujours regardés comme des diſgraces de la Nature? La flatterie des Ethiopiens eſt encore plus extraordinaire. C'eſt Diodore de Sicile qui nous rapporte ce trait. « Si quelquefois, dit-il, il arrivoit » que le roi, par quelque accident, » devînt infirme dans un de ſes mem» bres, tous ſes domeſtiques s'eſtro» pioient de même. Ils croyoient qu'il » étoit honteux que le roi fût boiteux, » & que ſes contriſans & ſes domeſ» tiques ne le fuſſent pas ».

Comment faiſoient-ils donc ? ſe coupoient-ils les nerfs & les jambes ? Qu'on ſe repréſente un roi Ethiopien boiteux, ſortir de ſon palais, & marcher par la ville, accompagné de deux ou trois cens boiteux. Le joli ſpectacle ! Mais s'il n'étoit pas ſéant que le roi fût boiteux, & que ſes courtiſans marchaſſent droit, tous les ſeigneurs du royaume devoient imiter ces derniers, pour perſuader au monarque qu'ils ne lui étoient pas moins attachés que ceux qui boitoient à ſa cour. Qui ne riroit pas d'une induction ſi extravagante ?

Diſons-en autant des flatteurs de Hieron, qui, ſelon Athenée, feignoient d'avoir beſoin de guide, pour perſuader au tyran, qu'il avoit la vue meilleure qu'eux; & de ceux de Denis, qui lui préſentoient leurs viſages pour recevoir ſes crachats, les léchoient, & lui diſoient qu'ils étoient plus doux que le miel. Ne ſont-ce pas-là des flatteries auſſi exceſſives, que dégoûtantes, qu'incroyables ? Le même

Lib. 6. p. 248.

auteur nous apprend encore qu'un roi avoit ſix cens perſonnes toujours prêtes à s'eſtropier, & à mourir avec lui. « Nicolas Damaſcène, dit-il, » raconte qu'Adiatomus, roi des So- » tiani, peuples d'entre les Celtes, » (dans l'Aquitaine, aujourd'hui » Gaſcogne,) avoit auprès de lui ſix » cens perſonnes d'élite ; dans la » langue du pays, ils s'appelloient » *Siloduni*. Les Grecs les nommoient » dévoués. Ils ſouhaitoient de vivre » & de mourir avec le roi, & même » en faiſoient ſerment. Après cette » promeſſe, ils regnoient avec le » roi, portoient les mêmes habits, » & avoient la même nourriture. Ils » mouroient, en effet, tous avec le » roi, ſoit qu'il perdît la vie natu- » rellement, ou en bataille ». Il ne faut point ici beaucoup de jugement pour penſer que cet écrivain nous en impoſe.

XVIIIe. IMPOSTURE.

Georg. lib. 2. vers 122.

SI, en rapportant les vers de Virgile traduits ainſi : » que dirai-je de » ces forêts que l'on voit dans l'en- » droit le plus reculé des Indes, » proche l'Océan, où les arbres ſont » ſi hauts qu'une flèche n'en peut » atteindre la cime, quoique les » peuples de ces pays ſoient très- » habiles à tirer de l'arc : » ſi, dis-je, en rapportant ces vers, je cenſurois Virgile, on me reprocheroit d'ignorer que les Poëtes nourriſſent leur eſprit d'hyperboles & de fictions. Mais Pline n'eſt pas poëte, & cependant il dit : » qu'il y a des arbres d'une » telle hauteur, qu'avec des traits on » n'en ſçauroit toucher le ſommet. » C'eſt la fertilité de la terre, la tem- » pérature du climat & l'abondance » des eaux, qui font croître ainſi ces » arbres. Si l'on veut m'en croire, » une compagnie de cavalerie auroit

Lib. 7. cap. 2.

» pû ſe cacher ſous un figuier ». Que les compagnies de ſoldats à cheval devoient être enchantées de demeurer ſous ce figuier ! Après y avoir mangé des figues à leur aiſe, avec quelle ardeur, quel courage, ils fendoient les ennemis ! Pline n'eſt pas le ſeul qui rapporte cette fable. Strabon & Arrien font mention d'arbres qui étoient peut-être plus gros que ceux dont il parle. Le premier ſoutient qu'il y a aux Indes des arbres qui élèvent leurs branches à la hauteur de douze coudées : ces branches croiſſent encore autant ; alors elles forment de nouveaux troncs & de nouveaux rameaux, qui s'abbaiſſent enſuite juſques dans la terre, & y pouſſent des racines comme des provins. Un ſeul arbre occupe un eſpace très-vaſte & reſſemble à un pavillon ſéparé par pluſieurs colonnes. D'autres ſont d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que cinq hommes peuvent à peine les embraſſer, & cinquante autres à cheval s'y tiennent à l'ombre.

Lib. 15. p. 694.

Ces arbres ne ſont-ils pas plus extraordinaires encore que ceux de Pline? Néarque, ſelon le même Strabon, va plus loin, & dit: » que l'ombre de ces arbres pouvoit garantir » du ſoleil quatre cens hommes, & » qu'il y en avoit un, qui à midi faiſoit une ombre de cinq ſtades. » Quand donc le ſoleil étoit au levant, ou au couchant, cette ombre, ſi je ne me trompe, devoit s'étendre une lieue; la belle commodité pour prendre le frais!

Hiſt. Ind. pag. 25. Arrien rapporte » qu'il y avoit aux » Indes des arbres dont l'ombre occupoit cinq arpens de terre tout autour, & que ſous les branches d'un » ſeul, dix mille ſoldats à cheval » pouvoient ſe garantir des ardeurs » du ſoleil. » L'auteur ne marque pas ſi c'étoit à midi, ou dans une autre partie du jour, ce qu'il ſeroit néanmoins bien eſſentiel de ſçavoir. Cet arbre, pour couvrir, le matin ou le ſoir, dix mille perſonnes, devoit fournir une ombre de près de trois lieues

d'étendue. Qui ne voit que ces arbres monſtrueux ne ſont que ceux de Virgile, & que les auteurs qui les ont décrits après lui, ont ajoûté à ſa fable exagérations ſur exagérations ?

XIXe. IMPOSTURE.

PLUTARQUE, dans la vie de Publicola, rapporte un fait que je n'entends pas bien. Ceux qui ont plus de jugement que moi pourront en décider. » Il dit que Marius, frère de » Publicola, gagna de grandes ba- » tailles ſans perdre un ſeul homme » des ſiens ; & que pour ces victoires, » outre les honneurs de triomphe, » on lui bâtit une maiſon aux dépens » de la république, ſur le Mont Pa- » latin ; enfin qu'il lui fut permis » d'ouvrir les portes de cette maiſon » en dehors, (ce qui étoit contre l'u- » ſage,) privilége qu'on lui accorda, » afin qu'il ne pût jamais ouvrir ſa » porte ſans prendre quelque choſe » ſur le public. »

La rare reconnoiſſance, le beau privilége qu'il eut de la république, d'ouvrir ſa porte à la manière de nos remiſes ! Plutarque ajoûte : » On dit » qu'anciennement toutes les portes » s'ouvroient ainſi. Ce que l'on infére » des anciennes comédies, où l'on » voit toujours que ceux qui veulent » ſortir font du bruit avant d'ouvrir, » pour que les paſſans s'éloignent, & » ne ſoient ni pouſſés ni bleſſés. »

Ce commentaire ne me prouve point les avantages du privilége accordé à Marius. J'y vois, au contraire, qu'on l'aſſujettit à une précaution gênante & incommode, dont les Romains s'étoient affranchis, en ouvrant par un nouvel uſage leurs portes en dedans. Eſt-ce récompenſer le mérite, que de le mettre dans de nouvelles entraves ? Convenoit-il aux Romains d'attacher au prix même des ſervices ſignalés de Marius, l'obligation indiſpenſable d'avoir chaque jour la vue fixée ſur les marques de leur reconnoiſſance ? Ce genre de

gratitude étoit-il bien digne des Romains ? Peut-on concevoir qu'une République auſſi ſage ſe ſoit aviſée de donner une récompenſe auſſi ridicule à un de ſes meilleurs généraux ? Publicola, dont le nom ſeul marque l'extrême affection qu'il avoit pour le peuple, eût-il permis à ſon frère d'accepter un honneur qui l'expoſoit à écraſer ce même peuple toutes les fois qu'il ouvriroit ſes portes privilégiées? Quoi qu'il en ſoit, la manière dont nous ouvrons nos portes, moins honorable, ſi l'on veut, que celle du héros Romain, eſt auſſi plus prompte & moins embarraſſante : & nous avons plus de charité pour notre prochain, qui ne court aucun danger quand nous ſortons (*a*).

(*a*) Ce n'eſt pas par l'importance des objets qu'on doit juger de l'honneur qu'on étoit parvenu à leur attacher. On ſçait avec quel ardeur les anciens briguoient une couronne de lierre & de feuilles de chêne. Les Romains accor-

XXe. IMPOSTURE.

CERTAINS hommes de distinction devinrent amoureux de quelques arbres, jusqu'à leur donner toutes sortes de marques de leur tendresse. Pline

Lib. 16. c. 44.

---

doient des droits qui n'étoient guères de plus grande conséquence que l'ouverture des portes. Mettre de certains ornemens sur le haut des maisons étoit une de leurs faveurs. Nos girouettes, qui semblent les avoir remplacés, ne sont-elles pas un honneur encore aujourd'hui? Plutarque, dans la vie de Publicola, pag. 425, fait mention d'un char en terre à quatre chevaux, qu'il vouloit mettre sur le faîte du temple de Jupiter, qu'il avoit fait bâtir sur le capitole. Rome accordoit quelquefois aux princes de mettre de pareils ornemens sur le haut de leurs palais; & c'étoit un grand honneur : car par-là on marquoit qu'on devoit regarder ces maisons comme des temples. C'est ce pinacle ou cet ornement que, selon quelques-uns, Calpurnia, femme de César, songea qu'elle voyoit arracher, la nuit qui précéda le jour de la mort de

nous assure ce fait sans dire d'où il l'a tiré. Il l'a inséré dans ses écrits, comme s'il étoit arrivé de son tems. Il dit que dans le territoire de Tusculum, il y avoit un bois de hêtres que les Latins avoient autrefois consacré à Diane. « Passiénus Crispus, orateur, » qui avoit été deux fois consul, & » qui s'étoit dans la suite rendu plus » illustre pour avoir été mari d'A-

---

ce dictateur. Car, il y avoit selon Plutarque, (vie de César, p. 315,) au comble de sa maison, une espèce de pinacle, que le Sénat lui avoit accordé par honneur, & comme un ornement qui distinguât sa maison de toutes les autres; ainsi que *Tite-Live* l'écrit lui-même. Il ne dépendoit pas des citoyens de mettre ces ornemens sur leurs maisons. Il en falloit obtenir le droit du Sénat. C'est dans le même esprit qu'il permit au frère de Publicola que sa porte s'ouvrît dans la rue. Peut-être les hommes seroient-ils plus avides de gloire, si l'or n'en étoit pas devenu le prix. Au reste, ce pinacle étoit orné de statues des Dieux, de quelques figures de la victoire, selon le rang & la qualité des personnes à qui ce privilége étoit accordé.

» grippine, & beau-pere de Néron, » devint amoureux du plus grand de » ces hêtres. Il avoit coutume de »l'embraſſer, de coucher auprès de » lui, & de l'arroſer de vin ».

Lequel eſt le plus biſarre de Paſſiénus avec ſa paſſion, ou de Pline qui l'a rapportée ? Celui qui pourroit y donner croyance, ne ſeroit-il pas encore plus ridicule qu'eux ? Paſſiénus, pour couronner ſon extravagance, auroit dû épouſer cet heureux arbre. Xercès, ce roi ſi extrême en tout, fit paroître un meilleur goût dans ſon choix. Il aimoit un plane, arbre plus noble & plus commode pour jouir de ſon ombre. J'ai pour garants de cette hiſtoire, Elien & Hérodote. Je ne citerai que les paroles de ce dernier:

[Lib. 7. pag. 896.] « Xercès trouva un plane qui lui » ſembla ſi beau, qu'il le fit envi» ronner d'un cercle d'or, & donna » ordre de le garder à un homme » qu'on appelloit *immortel* ».

Hérodote nous apprend dans un autre droit ce qu'étoit cet homme

immortel. Il dit qu'il étoit Gète de nation, & que ces peuples s'imaginoient en mourant aller vivre dans le ſein du dieu Zamolœis.

A propos de ce plane, je ne puis paſſer ſous ſilence, ce que Pauſanias raconte d'un bois de planes, planté ſur le bord de la riviere Pierius. « Il » y avoit là, dit-il, des planes ſi » vieux, ſi prodigieuſement hauts, » & ſi creux en dedans, qu'ils formoient » des vuides capables de contenir » beaucoup de monde, qui pouvoient » y manger, & y coucher commodément ». Lib 7. p. 449.

Seroit-ce un crime contre la ſaine critique de regarder tous ces faits comme fabuleux ?

XXIe. IMPOSTURE.

LES hommes n'ont jamais donné plus de marques d'une exceſſive crédulité, qu'à l'égard des vertus des anciens Romains, & ſur-tout des Spartiates. Quels faſtueux éloges ne prodigue-t-on point aux loix établies dans leur ville par Lycurgue, & à la pureté de leurs mœurs ? Il ſuffira d'en rapporter un ſeul exemple. Dans les beaux jours de leur république, les Lacédémoniens étoient ſi vertueux, que non-ſeulement on ne commettoit point d'adultère parmi eux, mais qu'on en ignoroit juſqu'au nom. Tel fut, ſelon Plutarque, le fondement de la réponſe qu'un Spartiate fit à un étranger, qui lui avoit demandé quelles peines ils infligeoient aux coupables de ce crime. Quelle ſageſſe ! Mais ſuppoſons, continua l'étranger, que quelqu'un de vous tombât dans cette faute, comment ſeroit-il puni ?....

Vie de Lycur. pag. 49.

Il

Il paieroit un taureau ſi grand, que du haut du Mont Taygete il pût boire dans l'Eurotas..... Il ſeroit impoſſible de trouver un taureau de cette grandeur.... Vous le trouverez quand vous aurez découvert dans la ville de Sparte un homme qui ait commis l'adultère.....

Il n'y avoit donc à Sparte point d'adultere ; & ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'il ne pouvoit y en avoir. O ville heureuſe ! j'ai preſque dit, ô ville ſainte ! Il y a des perſonnes aſſez entêtées, pour ſoutenir ces fables, & pour ne pas ſentir qu'en les croyant, elles bleſſent toutes les lumières de la raiſon & du ſens commun. Les Spartiates ſont donc le ſeul peuple à qui on ne pouvoit reprocher ce crime, & dès-là les ſeuls maris qui n'auront eu du penchant que pour leurs femmes, comme leurs femmes n'auront eu de tendreſſe que pour eux ? Ecoutons ce même Plutarque, ce célèbre panégyriſte des Lacédémoniens. Il oublie l'éloge ma-

XXIe. IMPOSTURE.

LES hommes n'ont jamais donné plus de marques d'une exceſſive crédulité, qu'à l'égard des vertus des anciens Romains, & ſur-tout des Spartiates. Quels faſtueux éloges ne prodigue-t-on point aux loix établies dans leur ville par Lycurgue, & à la pureté de leurs mœurs ? Il ſuffira d'en rapporter un ſeul exemple. Dans les beaux jours de leur république, les Lacédémoniens étoient ſi vertueux, que non-ſeulement on ne commettoit point d'adultère parmi eux, mais qu'on en ignoroit juſqu'au nom. Tel fut, ſelon Plutarque, le fondement de la réponſe qu'un Spartiate fit à un étranger, qui lui avoit demandé quelles peines ils infligeoient aux coupables de ce crime. Quelle ſageſſe ! Mais ſuppoſons, continua l'étranger, que quelqu'un de vous tombât dans cette faute, comment ſeroit-il puni ?....

Vie de Lycur. pag. 49.

Il

Il paieroit un taureau si grand, que du haut du Mont Taygete il pût boire dans l'Eurotas..... Il seroit impossible de trouver un taureau de cette grandeur.... Vous le trouverez quand vous aurez découvert dans la ville de Sparte un homme qui ait commis l'adultère.....

Il n'y avoit donc à Sparte point d'adultere ; & ce qui est plus remarquable, c'est qu'il ne pouvoit y en avoir. O ville heureuse ! j'ai presque dit, ô ville sainte ! Il y a des personnes assez entêtées, pour soutenir ces fables, & pour ne pas sentir qu'en les croyant, elles blessent toutes les lumières de la raison & du sens commun. Les Spartiates sont donc le seul peuple à qui on ne pouvoit reprocher ce crime, & dès-là les seuls maris qui n'auront eu du penchant que pour leurs femmes, comme leurs femmes n'auront eu de tendresse que pour eux ? Ecoutons ce même Plutarque, ce célèbre panégyriste des Lacédémoniens. Il oublie l'éloge ma-

gnifique qu'il a fait de leur continence, & avoue, dans la vie de Lycurgue, page 226, que l'adultère n'étoit inconnu à Sparte que pour y être trop commun. Ce grand législateur n'avoit-il pas permis, dans une de ſes loix, la communication des femmes ? Les Lacédémoniens ſe les prêtoient-ils ſans commettre d'adultères ? N'en eſt-ce pas un que la reine, épouſe d'Agis, commit avec Alcibiade.

On doit mettre au rang de ces fables, ce que l'auteur, que nous venons de citer, rapporte encore des femmes de Chio. " Dans l'eſpace de „ ſept cens ans, dit-il, il n'y eût „ point d'exemple de femmes ma„ riées qui euſſent été adultères, ni „ de filles qui euſſent violé les loix „ de la pudeur „.

De virt. mulier. p. 249.

XXIIe. IMPOSTURE.

Je n'oſe tenir pour une impoſture les exploits de Michieli, doge de Veniſe. Avec ſoixante & dix vaiſſeaux de guerre il défit en Syrie, l'an 1123, l'armée des Egyptiens, qui formoit le ſiége d'Aſcalone. Il en fit un tel carnage, que l'eau de la mer fut changée en ſang l'eſpace de près d'une lieue. Mais ce que je vais dire, d'après Paul Diacre, en eſt une bien certainement. Dans le fameux combat qui ſe donna, avance-t-il, dans la plaine de Châlons (*a*) entre les Huns & les Gots,

Hiſt. miſcel. lib. 5. p. 57. Mur. tom. 1.

(*a*) On ſçait de nos jours que la bataille dont il s'agit, ne fut point donnée dans la plaine de Châlons en Champagne, mais dans celle de Sologne près d'Orléans. Il eſt prouvé que ces mots *in campis Catalaunicis*, ſont corrompus & qu'il doit y avoir *in campis Secalaunicis*. C'eſt-là qu'Attila perdit en 451, près de deux cens mille hommes. Il eſt ſurprenant que les éditeurs de

commandés par Attila, & les Romains & les François, cent quatre-vingt mille hommes reſtèrent ſur le champ de bataille. « Il y eut, ajoûte cet » hiſtorien, tant de ſang répandu, » qu'un petit ruiſſeau qui couloit » dans le même endroit, devint dans » l'inſtant un grand torrent qui en- » traînoit les cadavres dans ſon » cours ».

Il eſt impoſſible que tout le ſang de ces cent quatre-vingt mille hommes ait été répandu. Dans un combat tous ne ſont pas tués, de façon que leurs veines ouvertes aient

---

la nouvelle collection des hiſtoriens d'Italie imprimée à Milan, n'aient pas corrigé le texte de Jornandès, ou au moins ne nous aient pas avertis de cette faute, qui ſe trouve auſſi dans l'hiſtoire dite *Miſcella*. Paul Diacre n'eſt pas l'auteur de cette hiſtoire, quoique beaucoup d'écrivains modernes l'aient cru. Il y a fait des additions, par ordre d'Edelberge, ducheſſe de Bénévent, & l'a continuée depuis l'empereur Valérien, juſqu'au temps de Juſtinien.

donné paſſage au ſang : les uns ſont bleſſés de la pointe d'une épée, les autres du tranchant ; les uns meurent de quelques coups, ou de quelque chûte ; les autres pour avoir été foulés ſous les pieds des chevaux, &c. Un pareil champ de bataille doit être fort étendu & fort large, pour y ranger d'auſſi nombreuſes armées. Il n'y a qu'un très-petit nombre, & tout au plus une ligne qui puiſſe être placée ſur le bord d'un ruiſſeau ; comment donc le ſang des ſoldats qui étoient fort éloignés de ce ruiſſeau put-il y couler ? La terre n'aura-t-elle pas dû reſter imbibée du ſang des morts ? Ne perd-il pas ſa fluidité dès qu'il touche à la terre, ou à quelque ſubſtance froide ? Ce ſang aura-t-il été verſé ſur des pierres polies, & placées en pente vers ce ruiſſeau, ou dans un canal qui l'y conduiſit ? Peut-on concevoir, après ce que nous venons de dire, qu'il ait formé un torrent auſſi grand que l'hiſtorien nous l'aſſure ?

Mais ſuppoſons que ces cent quatre-vingt mille hommes euſſent été conduits au bord du ruiſſeau, & que les ennemis, comme autant de chirurgiens, leur euſſent ouvert les veines, ou, comme autant de bouchers, les euſſent égorgés, de ſorte qu'il ne ſe fût pas perdu une goutte de ſang, y en auroit-il eu une aſſez grande quantité pour former un torrent rapide, & entraîner les corps? Jornandès rapporte la même choſe; mais il ſemble en douter. « S'il eſt permis, dit-il, » de croire nos ancêtres, un petit » ruiſſeau de la plaine dont nous » venons de parler, & dont les eaux » étoient renfermées dans de baſſes » digues, ſe groſſit furieuſement du » ſang des ſoldats, & il ne fut ja- » mais ſi rapide par les grandes pluies » qu'il recevoit ordinairement, que » par cette quantité de ſang qui en » forma un torrent ». Il faut penſer de ce récit comme de celui de Paul Diacre.

De Reb. Get. cap. 40.

XXIIIe. IMPOSTURE.

J'AVOUE que les tyrans ſont capables des cruautés les plus inouies. Le fameux Eulin de Romans apprend que la ville de Padoue s'étoit révoltée contre lui. Il charge de fers onze mille Padouans qu'il avoit dans ſon armée, & les fait mourir dans les ſupplices les plus atroces. On lui apporte un grand baſſin rempli de leurs yeux arrachés, & il ſe réjouit de cet horrible ſpectacle. Cependant je ne puis ajoûter foi à ce que Séneque avance dans ce paſſage. « Un roi de Perſe » fit couper le nez à tout ſon peuple » en Syrie, & de-là cet endroit fut » appellé Rhinocolura. Il prit plaiſir » à ce nouveau genre de ſupplice ». Un prince peut-il ſe porter à cet excès de barbarie contre un peuple entier ? Ce peuple fut-il aſſez imbécille, pour préſenter tranquillement ſon nez aux bourreaux ? Ne devoit-il pas ſe révolter contre ſon

Sabellicus exemplor. lib. 8. cap. 3.

De irâ, lib. 3. cap. 22.

roi, & tout tenter pour ſe garantir de cette mutilation ?

Nous n'ignorons point la force du déſeſpoir : il ne connoît plus le danger. Les hiſtoriens nous en fourniſſent pluſieurs exemples. Ce fut dans cette cruelle extrémité que quinze mille Locriens défirent cent cinquante mille Crotoniates. Mais Pline en parlant de Rhinocolura, ne dit pas un mot de ce trait d'inhumanité : c'en ſeroit aſſez pour le rejetter. Sénéque prétend que cette ville prit ſon nom de ce maſſacre, parce qu'en grec ῥίνος, veut dire nez. Chacun peut bien appercevoir le ridicule qu'il y a de conclure la vérité d'un fait de l'étymologie des noms. Si cette ville prit le ſien de cette exécution tragique, comment s'appelloit-elle auparavant ? Avoit-elle été bâtie par quelque devin qui, prévoyant cette proſcription de nez, voulût qu'elle ſe nommât de la ſorte ? Le roi, inſtruit de la ſignification du nom de cette ville, prit-il plaiſir à vérifier la prédiction

Juſtin. lib. 20. cap. 3.

prédiction par l'événement ? D'ailleurs, pourquoi Séneque lui-même ou d'autres hiſtoriens ne nous ont-ils pas tranſmis le nom de ce Prince ?

XXIVe. IMPOSTURE.

LA plus belle, la plus éclatante de toutes les actions des Romains ſeroit, ſans doute, celle de Clélie. On me traitera peut-être de téméraire de penſer qu'elle eſt deſtituée de vraiſemblance & de fondement. J'admire les Romains. Je me plais à lire leur hiſtoire. Mais je me perſuade que la diſtance qu'il y a entre le tems où les événemens merveilleux ſont arrivés, & celui où ils ont été écrits, & la puiſſance ſi formidable de ce peuple auront engagé les écrivains à renchérir ſur chaque fait, & à l'embellir ſelon leurs vues : la plûpart de leurs récits tiennent plus de la poëſie que de l'hiſtoire. Selon eux, Porſenna, roi de Cluſium, au ſiège

de Rome, avoit en ôtage dix vierges romaines, & dix jeunes garçons.
Lib. 2, p. 29. Clélie, dit Tite-Live, « étoit la plus » distinguée de toutes ces filles. Elle » remarque que le camp des Etru- » riens n'étoit pas loin de la riviere. » Elle se dérobe à ses gardes, montre » le chemin à ses compagnes, passe » avec elles le Tibre à la nage, mal- » gré les efforts des ennemis, & les » rend à leurs parens ».

Lib. 5, pag. 207. Denis d'Halicarnasse rapporte, « que toutes ces filles suivirent l'exem- » ple de Clélie, passerent la riviere » à la nage, & se retirerent dans la » ville de Rome ».

De virt. mul. pag. 250. Plutarque, qui se pique de surpasser en exagération les autres historiens, assure, que « ces filles du camp de » Porsenna, allerent vers la riviere » pour se baigner; qu'à la sollicitation » de Clélie, elles entourerent leurs » têtes de leurs habillemens, se jet- » terent dans la riviere qui étoit » grosse & rapide, se tinrent les unes » aux autres, & la passerent à la nage

» avec beaucoup de peine. » Il y en a qui disent que Clélie se procura un cheval, le monta, traversa la rivière, montra le chemin aux autres, & leur inspira le courage de nager autour d'elle. Lib. 2, p. 20.

Valere-Maxime attribue à Clélie seule cette celèbre action. Il écrit que, « parmi toutes les vierges, il n'y eut » que Clélie qui fut donnée en ôtage » au roi Porsenna; qu'elle se déroba » la nuit aux gardes, monta à cheval, » passa la riviere avec toute la célé- » rité possible, & qu'ainsi elle fit lever » le siége de Rome, & rassura la » patrie ». Lib. 3. cap. 2.

Selon Silius Italicus, Clelie n'avoit alors que douze ans. Voilà des historiens bien dignes de foi! Je demande premierement s'il est possible de les concilier entr'eux. En second lieu, toutes les fois qu'on lit quelque action extraordinaire, on doit examiner si elle est possible, ou vraisemblable Lib. 10. vers. 494.

Si Clélie guidoit ses compagnes

par la ſupériorité que lui donnoit ſon courage ſur elles, il eſt vraiſemblable qu'elle les devançoit auſſi en âge. Elle n'avoit que douze ans! Combien ſes compagnes en avoient-elles donc? Dix, onze? Comment dans l'enfance ont-elles pu paſſer à la nage une ſi grande riviere? Etoit-ce une qualité attachée à la nobleſſe, & au nom Romain, que de ſçavoir nager ſans l'avoir appris? Cet art demande beaucoup de force & de diſpoſition du corps. Alexandre, campé avec ſon armée près de la ville de Nyſe, environnée d'une profonde riviere qui inquiétoit fort les Macédoniens, s'écrie tranſporté de colere: *Pourquoi, ignorant que je ſuis, ne ſais-je pas nager?* Et dix filles, ou plutôt dix enfants, le ſavent! Je ſuis ſûr que dans toute l'Italie, & dans aucun pays de l'Europe, on ne trouvera pas dix femmes mariées robuſtes, encore moins dix filles qui vouluſſent paſſer une riviere à la nage.

Plut. vie d'Alex. pag. 697.

Clélie monta à cheval; qui le lui

donna ? Suppoſons que ſes gardes & ceux des neuf autres conſentirent à s'éloigner d'elles par bienſéance, pour qu'elles euſſent la liberté de ſe baigner ; ne devoient-ils pas craindre qu'elles ne ſe noyaſſent dans une rivière impétueuſe & profonde ? Ce que Plutarque avance, que ces filles ſe tenoient par la main, eſt tout-à-fait contraire à l'art de nager. Il faut avoir les mains libres pour fendre l'eau. Ces filles, au pouvoir de Porſenna, devoient être trop accablées de triſteſſe, pour ſonger à prendre le plaiſir du bain.

Si les Romains ſe piquoient ſi fort de tenir leur parole, s'ils condamnèrent l'évaſion furtive de ces filles, & les obligèrent, comme on le prétend, de retourner au camp de Porſenna, ils ne devoient pas permettre que les hiſtoriens louaſſent une action dont ils blâmoient eux-mêmes la mauvaiſe foi. On dira que ces jeunes filles deſiroient ardemment de recouvrer leur liberté, & de retourner dans le

ſein de leurs familles & de leur patrie. Je l'accorde ; mais qu'on ne prétende plus que leur action, en la ſuppoſant vraie, ſoit héroïque & digne de tous les éloges de la poſtérité.

Si l'on ne peut donner de meilleure raiſon pour prouver qu'elles ſçavoient nager que celle d'être Romaines, pourquoi, en cette même qualité, ne furent-elles pas fidelles envers leurs ennemis, & s'expoſèrent-elles à être blâmées par leurs concitoyens ? Pourquoi envoya-t-on en ôtage au roi Porſenna des filles d'un âge ſi peu avancé, & ſans leur donner quelques hommes ſûrs, quelques ſages gouvernantes qui priſſent ſoin d'elles pendant leur eſclavage ? Répondra-t-on que dans ce tems-là le monde n'étoit pas ſi licencieux qu'à préſent, qu'on pouvoit livrer de jeunes filles entre les mains des ſoldats, ſans craindre aucune violence de leur part ? Cette conſidération eſt à la vérité ſans réplique. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt aſſurément la première fois que

j'ai lû qu'on eût demandé & envoyé en ôtage des femmes, & ſur-tout des vierges.

On dreſſa à Clélie, pour une action que toute la ville de Rome avoit condamnée, une ſtatue équeſtre au haut de la rue Sacrée, pour en conſerver la mémoire. Dans une nuit les Romains oublièrent qu'ils avoient accuſé Clélie de mauvaiſe foi. A leur réveil, ils ne virent plus qu'une intrépidité héroïque dans ſon paſſage du Tibre. C'eſt de-là que Sénèque dit, De conſol. cap. 16.
» cette ſtatue équeſtre dans la rue
» Sacrée, reproche à nos jeunes
» hommes leur molleſſe. Ils entrent en
» litière, couchés ſur des lits de
» plumes, dans cette ville, où des
» femmes méritèrent que le public leur
» fît préſent d'un cheval ».

Il laiſſe à douter ſi, par cet honneur, on voulut déſigner le paſſage du Tibre par Clélie à cheval, ou la généroſité de Porſenna, qui, ſelon Plutarque, fit préſent d'un cheval à cette héroïne.

On n'eſt pas encore certain ſi cette ſtatue repréſentoit Clélie, ou Valéria, fille de Publicola. On ſçait que celle-ci s'échappa avec trois valets, & qu'elle retourna au camp de Porſenna; que ſes autres compagnes furent priſes par Tarquin; que le fils de Porſenna les lui fit rendre, & les eſcorta dans la tente de ſon père. Pline, qui cite Piſon l'hiſtorien, dit que toutes les autres furent tuées par Tarquin. Convenons qu'il y a bien des fables & des contradictions dans toutes les hiſtoires.

Plin. lib. 34.

XXVe. IMPOSTURE.

Lib. 4. c. 8. SUIVANT Valère-Maxime, » la » ſource véritable & pure de la libé- » ralité eſt dans un jugement ſain, » & une honnête bienveillance. » A l'égard des dons que cette vertu diſpenſe, il ajoûte: » qu'à proportion de leur » grandeur on doit égaler la recon- » noiſſance, envers le bienfaiteur; & » que quand le bienfait eſt placé à

» propos, la reconnoiſſance doit être » plus forte. »

Si cette règle eſt juſte, appliquons-là à Cimon, capitaine Athénien. Plutarque écrit, » qu'il fit ôter toutes » les haies de ſes terres & de ſes jardins, afin que les paſſans y puſſent » cueillir les fruits dont ils auroient » beſoin. » Cornélius Népos raconte la même choſe. Plutarque va plus loin. » Cimon tenoit, dit-il, tous les » jours une table dans ſa maiſon, où » il y avoit à manger pour pluſieurs » perſonnes. Les pauvres citoyens y » étoient reçus, afin qu'ils n'euſſent » pas beſoin de ſe procurer la nourriture par leur travail, & qu'ils » puſſent vaquer plus facilement aux » affaires publiques ». Vie de Cim. pag. 485.

Æmilius Probus dit, » qu'il ſe » faiſoit toujours ſuivre de domeſtiques munis d'argent, & qu'il le diſtribuoit à ceux qui lui en demandoient. Par cette libéralité, il vouloit paroître ne refuſer perſonne ».

Quel heureux ſéjour que celui d'A-

thènes pendant la vie de Cimon ! Nous ne voyons plus d'hommes ſi riches & ſi bienfaiſans. Laiſſons l'ironie : ce n'eſt ni vertu, ni libéralité de donner ſans jugement & ſans examen. Diſpenſer ſes richeſſes n'eſt pas les diſſiper. La bienfaiſance a ſes bornes & ſes règles. Elle ne doit pas le même bien à tout le monde, à moins qu'on ne la confonde avec la prodigalité qui eſt un vice.

Suppoſons qu'il y ait parmi nous un ſeigneur auſſi généreux que Cimon. Combien dureroient ſes profuſions ? En moins d'un an, on détruiroit ſes arbres fruitiers & ſes domaines. Ses coffres ſe vuideroient, & il ſeroit hors d'état de continuer ſes libéralités. Plutarque comprit qu'il lui ſeroit très-difficile de convaincre ſes lecteurs de la bienfaiſance de Cimon. Il emprunte l'autorité d'Ariſtote pour en reſſerrer les bornes. Il eſt vrai, » dit-il, qu'Ariſtote a écrit que ce » repas n'étoit pas pour tous les pau» vres d'Athènes, mais pour ceux du

» bourg de Lacia où il étoit né. » Ceci peut n'être point une exagération. Ce même fait de Cimon eſt attribué par Athenée à Piſiſtrate, tyran d'Athènes. Mais comment un tyran qui ne cherche qu'à envahir les richeſſes de l'Etat, qu'à écraſer ſon peuple ſous le poids de ſes fers, tenoit-il table ouverte dans la ville & hors de la ville en faveur du peuple ?

Lib. 12. p. 533.

XXVIe. IMPOSTURE.

PHOCION fut un des plus illuſtres capitaines, & un des plus fameux orateurs de la Grèce. Comme généraliſſime des troupes, il eut pendant vingt ans le gouvernement de la République d'Athènes ſa patrie. Ses mœurs étoient ſévères & ſon maintien grave. Duris écrit, dit Plutarque, que jamais Athénien ne le vit ni rire ni pleurer, ni avoir les mains dans ſon manteau quand il le portoit, ni ſe baigner dans les bains publics. D'ail-

Vie de Phoc. pag. 143.

leurs quand il alloit à la campagne ou qu'il étoit à l'armée », il marchoit » toujours nud (*a*) & ſans ſouliers, à » moins qu'il ne fît un froid rigou- » reux ; de ſorte que les ſoldats di- » ſoient par raillerie : voilà Phocion » bien couvert, c'eſt marque d'un » grand froid».

Plutarque a emprunté ce trait de l'hiſtorien qu'il cite, mais il ne le réfute pas, & par conſéquent il l'admet. Au reſte, Phocion n'eſt pas le ſeul qui n'ait jamais ri. Les hiſtoriens nous fourniſſent pluſieurs exemples d'une ſemblable gravité. Entr'autres, Craſ-

(*a*) L'auteur n'a pas conſulté le paſſage original de Plutarque qu'il cite. Il y a ἀδίως, c'eſt-à-dire, ſans ſujet & ſans raiſon. MM. Amyot & Dacier ont mis cet adverbe dans leurs traductions. Il y a bien de la différence entre rire & ne pleurer jamais, comme dit notre auteur ; & ne point rire & ne point pleurer ſans raiſon & ſans ſujet, comme dit Plutarque. Il n'eſt point hors de vraiſemblance que Phocion ait eu ce genre de mérite.

ſus, qui pour cela fut ſurnommé Agélaſtus, Anaxagoras, Elazomène, Anacharſis & Parmenicus, qui ne rirent que très-rarement & avec peine. Je ne puis cependant me déterminer à croire ce qu'on en dit. Le rire modéré, eſt naturel à l'homme & même louable. Accordons néanmoins que Phocion ne rit, ne pleura, & n'entra jamais dans les bains publics. Que dirons-nous de ce grand homme qui s'enveloppoit dans ſon manteau, de manière qu'il ne pouvoit mettre ſes mains dehors, & qu'il y paroiſſoit emmaillotté? Celui qui ne rioit jamais, ne donnoit-il pas ſujet de rire à ceux qui le voyoient tantôt bien couvert & tantôt nud? Ce grand capitaine, cet excellent orateur fouloit-il aux pieds toutes les loix de la bienſéance? Se flattoit-il que ſon pouvoir & ſes ſervices juſtifioient aſſez ſes manières cyniques? Sa vie étoit chere à la République: pourquoi l'expoſoit-il follement, en fondant tout nud ſur les ennemis, à la tête de ſon

armée ? Ses amis, des citoyens zélés, ne devoient-ils pas le preſſer de s'habiller au moins pour aller à la guerre ? Plutarque n'avoit pas beſoin de nous dire que Phocion marchoit ſans ſouliers. Si ce capitaine n'avoit point de honte de montrer les parties qui doivent être cachées, étoit-il obligé de cacher celles qu'on montre ſans bleſſer la pudeur ? Il eſt vrai que l'hiver, notre héros portoit un grand manteau, & que ſes ſoldats en concluoient qu'il faiſoit froid. Quelle pénétration ! quelle force de raiſonnement ! quel mérite à Phocion d'être reſté nud quand le tems étoit chaud, & d'avoir mis ſon manteau quand il geloit ! Que ces circonſtances ſont dignes de la gravité de l'hiſtoire, ou plutôt qu'elles ſont peu dignes de foi !

Au reſte, je ne m'élève ici que contre le ridicule d'une nudité réelle & totale. MM. Amyot & Dacier ont traduit le mot Grec γυμνὸς, dans Plutarque, *ſans robe & ſans manteau.* Giſbert Cuper dans ſes obſervations,

liv. 2. chap. 7. fait voir que γυμνὸς, & le mot latin *nudus* ne ſignifioient pas toujours celui qui étoit nud, & qui montroit la peau; mais très-ſouvent celui qui n'avoit que les habits de deſſous, ſçavoir la tunique, que nous appellerions veſte, ſans avoir la robe & le manteau. On n'a qu'à examiner les exemples que donne cet auteur.

XXVIIe. IMPOSTURE.

NOUS ne liſons que des choſes ſurprenantes des pays barbares & éloignés. Pline, en pluſieurs endroits, Marcellin, en parlant des Huns, & Ovide des peuples inhumains chez leſquels il avoit le malheur d'être exilé, nous en font des portraits affreux. Pour moi, je ne puis croire qu'il y ait plus de cruauté chez les hommes, en quelque pays qu'ils ſoient, que chez les animaux. Quelle bête féroce n'a pas de la tendreſſe pour ſes petits, & ne ſente pas du plaiſir à les voir, à les nour-

rir, à les careſſer & à les élever, ſuivant leur inſtinct ? A en croire les hiſtoriens, il eſt des hommes incapables de goûter le charme attaché à ces ſoins, & leur inſenſibilité mérite des éloges. » Les Perſes, dit Valere-» Maxime, avoient une coutume fort » louable ; c'étoit de ne point voir » leurs enfans qu'après l'âge de ſept » ans, afin de n'avoir pas tant de re-» gret s'ils venoient à les perdre. »

Lib. 2. c. 6.

La belle raiſon ! Pour s'épargner un chagrin incertain, ils ſe privoient d'une douceur actuelle. Si leurs enfans ne mourroient point dans les ſept ans, le ſacrifice de leurs pères étoit inutile. S'ils mouroient après ce terme, ces mêmes pères joignoient à la privation de ſept années la douleur de leur perte.

Chez les Perſes, les princes, les ſeigneurs qui avoient du bien, pouvoient envoyer ailleurs leurs enfans dès qu'ils étoient nés. Mais les artiſans, les pauvres en avoient-ils la commodité ? Cependant les termes de

Valere-

Valere-Maxime comprennent tous les états. Que ces pères étoient malheureux ! il ne leur étoit pas permis de donner un baiſer à leurs enfans. On les arrachoit de leurs bras au moment même de leur naiſſance. Les enlevoit-on auſſi aux meres ? Oui, l'auteur ne les excepte point. Ces enfans étoient donc confiés à des nourrices hors de la Perſe : car, quelle femme eût voulu nourrir l'enfant d'une autre, quand l'uſage lui défendoit de nourrir les ſiens ? Les Perſes n'eurent donc jamais de guerre avec leurs voiſins ? Auroient-ils aigri contre eux des peuples à qui ils étoient forcés de donner leurs enfans à élever ? Qu'Artaxercès, qui eut cent quinze fils, dut être inquiet, juſqu'à ce que parvenus à l'âge fixé, ils fuſſent rappellés dans ſon palais !

On trouve dans les commentaires de Céſar, que les Gaulois avoient une coutume encore plus rigide que celle des Perſes. » Chez eux, dit cet auteur, les pères ne permettoient pas

De bello Gal. pag. 132.

» à leurs enfans de se présenter devant » eux en public, qu'ils ne fussent en » âge de porter les armes. Ils ju- » geoient peu séant que des enfans d'un » âge tendre se trouvassent en présence » de leurs pères. »

Il s'ensuit que les pères & les mères attendoient plus de sept ans pour voir leurs enfans. Ce mot *en public* est sans doute un adoucissement à la loi : & il n'étoit pas contre la bienséance que les jeunes gens Gaulois vissent leurs parens de nuit, ou sans témoins. Est-ce le grand César qui nous débite ces pauvretés ?

XXVIIIe. IMPOSTURE.

Lib. 7. c. 51. PLINE dit qu'il survint à Caïus Mœcenas une insomnie qui dura les trois dernières années de sa vie ; & Diogene Laerce, que le philosophe Epiménide dormit cinquante-sept ans. Plutarque en retranche sept. Mœcenas n'étoit point malade pendant cette insomnie ;

Livre I.

il buvoit, mangeoit, ſe promenoit, travailloit, ſe fatiguoit même; toutes cauſes qui provoquent le ſommeil, mais dont il ne ſentit point l'effet. La providence, qui avoit fixé le terme de ſa vie, touchée des ſervices qu'il avoit rendus à Auguſte & à l'Empire Romain l'affranchit de la loi commune, pour que ſes trois dernières années en valuſſent ſix de la vie naturelle. Paſſons à Epiménide: ſon père l'envoya chercher une brebis au village; il ſe mit en chemin l'après-dînée, s'égara, entra dans une grotte, s'y endormit, & ſon ſommeil dura cinquante-deux ans de ſuite. Je ne crois pas qu'homme au monde puiſſe publier un conte auſſi extravagant.

XXIXe. IMPOSTURE.

On peut placer parmi les exemples les plus célèbres de l'ancienne tempérance celui de Curius. Il a été, ſelon les auteurs, un grand capitaine &

assez heureux pour vaincre des peuples très-belliqueux Il dompta les Samnites, chassa d'Italie le roi Pyrrhus, & se signala par tant d'exploits, qu'il mérita trois fois les honneurs du triomphe. Les Samnites envoyèrent lui offrir une grosse somme. Leurs députés le trouvèrent auprès de son feu, occupé à faire cuire des raves pour son dîner Il répondit à leur offre: » que » celui qui se contentoit d'un tel re- » pas n'avoit pas besoin d'argent, & » que pour lui il estimoit plus glorieux » de commander à ceux qui avoient » de l'or, que d'en posséder lui-même ».

Avant de nous inscrire en faux contre cette réponse généreuse, & tenue pour véritable depuis tant de siècles, il est bon de l'examiner avec soin. C'est une opinion reçue, que dans les tems reculés, il y a eu plus de vertu que dans le nôtre C'est ainsi que nos ancêtres pensèrent; c'est ainsi que penseront ceux qui viendront aprés nous Voilà la source de bien des erreurs. Depuis quand des

Nations, au mépris de la République, ou du prince, envoyoient-ils des ambaſſadeurs à un général qui ne tenoit le commandement que de l'Etat ? Ces Romains ſi fiers, ſi jaloux de leur liberté, qu'ils avoient ôté la vie à pluſieurs citoyens ſur le ſimple ſoupçon qu'ils affectoient la ſouveraine puiſſance, virent-ils d'un œil indifférent Curius recevoir des ambaſſadeurs ? Les Samnites, qui ne les lui avoient députés que par eſtime pour ſon mérite, ignoroient-ils le danger où ils l'expoſoient ? Qu'importe ? ils arrivent avec une eſcorte nombreuſe, dans une pompe éclatante, chargés d'un riche tréſor. Curius n'entend point le bruit qu'ils dûrent faire en entrant dans ſa cour : il n'eut pas même la curioſité de demander ce que c'étoit. A l'arrivée des ambaſſadeurs, il avoit ſoin de faire bouillir ſon pot; *il y mettoit de l'huile* : quelle ſimplicité, ou plutôt quelle ruſticité ! Eſt-ce ainſi qu'on reçoit des perſonnes de ce caractère ? Si Curius n'avoit ni valet, ni ſer-

vante, ſa femme, que faiſoit-elle ? Que ces ambaſſadeurs avoient-ils à demander à Curius ? A combien ſe montoit l'or qu'ils lui offroient ? Sur quel ſujet roula leur entretien ? Caïus étoit hors de Rome, & n'avoit alors nulle part aux dignités. En quoi pouvoit-il donc ſervir les Samnites ?

Lib. 10. pag. 419. Athenée, non content que les ambaſſadeurs aient trouvé Curius à faire cuire des raves, dit qu'il ne mangea que des raves toute ſa vie. Des perſonnes raiſonnables peuvent examiner ce récit, & en porter leur jugement. Pappias, d'après Vincent de Beauvais, aſſure *que, qui mange ſouvent des raves, court riſque que ſon eſtomac ne s'enfle.* Que Curius ne connoiſſoit-il ce danger ? D'autres auteurs penſent que les raves excitent à la concupiſcence. Mais ce dernier effet ne devoit pas mettre beaucoup notre général en peine. Il avoit ſa femme avec lui ; car je lis dans Plutarque, que tandis qu'il prenoit plaiſir à faire cuire ſes raves lui-même,

Specul. Nat. lib. 10. c. 130.

In Cat. maj. pag. 355.

ſa femme de ſon côté pétriſſoit le pain. Les vrais, les charmans détails !

XXXe. IMPOSTURE.

LES auteurs ont inſéré dans leurs écrits pluſieurs prodiges des aigles. Le lecteur ne ſera pas fâché d'en trouver ici quelques-uns. Un aigle en volant prit des mains d'Amphiaraüs ſa pique, la laiſſa retomber en terre, & elle fut changée en laurier. Plut. paral. pag. 307.

On alloit ſacrifier à Sparte une Vierge (*a*) pour faire ceſſer la peſte. Un aigle arracha des mains du prêtre le couteau ſacré, & le jetta au milieu d'un troupeau. Il en arriva autant à Valeria Luperca, de la famille Valerie. On dit d'un autre aigle qu'il devint amoureux d'un jeune homme (*b*).

(*a*) C'étoit ſur Hélène que le ſort étoit tombé pour être immolée. Le couteau jetté au milieu du troupeau, ſignifioit que c'étoit là où il falloit chercher la victime.

(*b*) Notre auteur auroit dû rapporter cette

Un enfant (*a*) fut précipité du haut d'une tour. Un aigle se plaça dans l'endroit où il devoit tomber, & lui sauva la vie; un homme enleva un aigle à un serpent, qui l'avoit en-

---

aventure toute entière pour en mieux faire sentir la fausseté. Elien, dans l'histoire des animaux, *lib. 6. cap.* 29, dit qu'on fit présent d'un aiglon à un enfant. Celui-ci le nourrit & en eut un soin infini; non-seulement il le caressoit par simple amusement, mais encore il l'aimoit passionnément & en faisoit toutes ses délices; en un mot il le regardoit comme son frère. L'aigle le payoit du plus tendre retour. Le jeune homme tombe malade, l'aigle se met auprès de lui, l'assiste autant qu'il peut, ne dort que lorsqu'il repose. Il se réveilloit aussi-tôt que lui; si l'enfant ne prenoit pas de nourriture, l'aigle ne mangeoit pas non plus. Le jeune homme mourut, l'aigle le suivit dans le tombeau & se jetta dans le bûcher.

(*a*) Suivant le même auteur, *ibid. liv*, 12, *chap.* 21. les Chaldéens avoient prédit à Sacchora, roi de Babylone, que sa fille accoucheroit d'un enfant qui lui enleveroit la couronne:

veloppé

veloppé pour l'étouffer. Cet aigle n'oublia pas ce rare bienfait. Son libérateur alloit boire de l'eau empoisonnée, il vole à lui, & lui ôte le vase de la bouche. Sept aiglons tomberent de leur nid sur Marius, encore tout jeune, à la campagne. Il eut soin de les ramasser & de les envelopper dans son habit. Ce fut le pronostic de la gloire qu'il devoit acquérir, & des sept consulats dont il fut honoré. Plutarque a douté avant nous de la vérité de ce fait. Il n'ose pas le taxer de fausseté par respect pour les auteurs d'où il l'a tiré; mais il assure que plusieurs le prirent pour un conte

Elian. hist. anim. lib. 17. cap 37.

Vie de Mar. pag. 426.

---

le roi la fit enfermer & bien garder dans une tour; elle y eut commerce avec un homme de basse extraction & devint enceinte. Ses gardes, de peur que le roi n'en fût informé, jetterent l'enfant dont elle accoucha du haut de la tour. Un aigle le reçut sur ses ailes, le porta dans un jardin où il fut trouvé par le maître qui le fit élever. Ce même enfant fut reconnu dans la suite & parvint à la couronne.

que Marius crut devoir faire lui-même à ſes partiſans. L'on ſçait que les aigles ne couvent que deux œufs à la fois, & que Muſée (*a*) ſe trompe quand il avance que *l'aigle pond trois œufs, en couve deux, & n'en éleve qu'un.* Venons enfin à un paſſage de
Liv. 9. c. 12. Valere-Maxime, qui fait le principal ſujet de cet article. Voici les termes de cet auteur : « Eſchyle, fameux » poëte tragique, qui demeuroit en

(*a*) Ariſtote & Plutarque citent ce vers de Muſée : le premier, hiſtoire des animaux, *liv. 6. chap.* 6. & le ſecond à l'endroit rapporté ci-deſſus. Au reſte les anciens ſont partagés au ſujet des œufs des aigles. Ils diſent que, quoique le plus ſouvent ils n'en couvent qu'un ſeul, il y a des exemples qu'ils en couvent quelquefois juſqu'à trois. Ulyſſe Aldrovandi, dans ſon hiſtoire des oiſeaux, *liv.* 1. *pag.* 36. entre les raiſons pour leſquelles les aigles jettent leurs œufs, met la difficulté de les élever & de les nourrir. Selon cet auteur, ils ne peuvent dans ce tems-là ſe nourrir eux-mêmes, & ils deviennent ſi maigres & ſi foibles, qu'ils manquent de force pour aller chercher leur proie.

» Sicile, ſortit un jour pour prendre » l'air, & s'aſſit dans un pré. Un aigle » portoit en l'air une tortue, & vou- » loit la rompre pour la manger. La » blancheur de la tête de ce poëte le » trompa. Il laiſſa tomber la tortue » ſur cette tête chauve croyant que » c'étoit une pierre, & ce furieux coup » nous enleva l'auteur & le chef de la » tragédie ».

Ceux qui ſont chauves doivent avoir grand ſoin d'éviter de pareils accidens. C'eſt dans cette vue qu'Agathocles, tyran de Sicile, où ce malheur arriva, eut la précaution de couvrir ſa tête, dégarnie de cheveux, d'une couronne de myrthe; que Jules Céſar, qui n'avoit des cheveux que derrière la tête, fut plus ſenſible à l'honneur qu'il reçut du Sénat, de porter une couronne de laurier, qu'à tous les autres. Comment faiſoit Tibere qui étoit chauve auſſi? Quand Sejan invita cet empereur aux fêtes de la déeſſe Flore, il voulut que tous ceux qui s'y trouveroient fuſſent chau-

ves ou euſſent la tête raſée. Si alors des aigles euſſent paſſé avec des tortues dans leurs ſerres, que de meurtres n'auroient-ils pas faits ?

Mais comment cet oiſeau, qui a la vue très-perçante, prit-il la tête d'Eſchyle pour une pierre? Croirons-nous que ce poëte ſoit demeuré immobile pour recevoir le coup, & qu'aſſis au ſoleil il avoit la tête découverte ? L'aigle n'a-t-il pas un aſſez grand bec, & des ſerres aſſez fortes pour manger une tortue, ſans avoir beſoin de la caſſer ? Pourquoi Valere-Maxime ne nous a-t-il pas dit le nom de la ville d'où ſortit Eſchyle pour prendre l'air ? Elle ſeroit beaucoup illuſtrée par la mort de ce grand poëte, ſi elle ne l'étoit pas par elle-même. Une ville autour des murs de laquelle voltigeoient les aigles, méritoit bien d'être nommée. Je n'ai ni vu, ni lu, ni ouï dire, qu'il y en eût de pareille en Italie & en Sicile. Que les tems ſont changés !

XXXIe. IMPOSTURE.

QUE ne nous a-t-on point dit de l'âge d'or, des vertus que les hommes y poſſédoient au plus haut degré, & du bonheur inaltérable dont ils jouiſſoient? Les poëtes & les hiſtoriens prévenus en faveur des ſiécles paſſés, & choqués des déſordres qui ſe commettoient de leurs tems, inventèrent, pour les porter à ſe corriger, cet âge fabuleux où les mœurs étoient ſi ſimples & ſi innocentes. C'eſt dans le même deſſein qu'ils élevoient par leurs éloges certaines nations qui pratiquoient encore, diſoient-ils, les vertus les plus auſtères. Sparte ne manquoit point d'être miſe du nombre de ces exemples rares. Tout dans ſes mœurs & dans ſes uſages, annonçoit la modeſtie & la ſimplicité. Plutarque fait une mention honorable des loix de Lycurgue, qui regardoient la dépenſe & le mépris du luxe. « Il

Vie de Lyeur. pag. 47. » étoit ordonné par cette loi, dit-il, » que les planchers des maiſons fuſ- » ſent faits avec la coignée (*a*), & les » portes avec la ſcie, ſans le ſecours » d'aucun autre inſtrument ». Quel homme ſenſé pourroit s'empêcher de

Art. poët. vers 5. s'écrier avec Horace : mes amis, pouvez-vous vous empêcher de rire? N'eſt-ce pas-là une chimère ſemblable à celle de l'âge d'or ? Que les Lacédémoniens étoient adroits, de faire avec la hache la charpente de leurs maiſons ? Si quelqu'un d'eux eût ſupplié Lycurgue de lui permettre

(*a*) Les Ingriens & les Caréliens, peuples voiſins de Pétersbourg, bâtiſſent leurs maiſons avec la même économie. Ils n'emploient que la hache, qu'ils manient plus adroitement qu'aucune autre Nation. Les portes de ces maiſons ſont ſi baſſes, & le ſeuil ſi haut de terre qu'on ne peut y entrer qu'en levant les pieds, qu'en courbant le corps conſidérablement & qu'en avançant la tête la première. Voyez les nouveaux mémoires ſur l'état préſent de la Grande-Ruſſie. Je ne penſe pas qu'on doive en conclure la vérité du fait rapporté par Plutarque.

l'usage de la tarrière, du marteau, de la règle, pour achever plus promptement son ouvrage, le législateur eut été inébranlable. Qu'on ne s'avise plus de louer les inventeurs de ces instrumens. Ils sont les ennemis du genre humain, les apôtres du luxe; enfin des malheureux qui nous ont privé des délices de l'âge d'or.

XXXIIe. IMPOSTURE.

On lit dans Majolus qu'il y avoit dans le Nouveau-monde une ville très-vaste, creusée dans une seule montagne : elle contenoit maisons, rues, places, marchés & citernes pour l'usage des citoyens. Elle étoit toute bâtie de marbre, & par conséquent hors du danger d'être ruinée par le débordement des eaux, par les tremblemens de terre, & par les incendies.

On n'est pas moins étonné de ce qu'il dit avoir lu dans les vies des

peres, d'une ville de la Thébaïde, appellée Oxyrinétus (*a*) où, au rapport de ſon Evêque, il y avoit vingt mille vierges, & dix mille moines. Mais Majolus eſt un auteur moderne, d'une grande exactitude dans le choix des traits d'hiſtoire, & dans le ſoin de citer les écrivains d'où il tire ce qu'il avance. Ainſi il ne mérite pas
Lib. 5. c. 6. d'être comparé aux anciens. Pline raconte qu'il y avoit une ville (*b*) ſi fameuſe qu'il y venoit, ſelon Simoſthene, trois cents nations, qui toutes parloient une langue différente. Il eſt

(*a*) Strabon, liv. 12. pag. 812, dit qu'il y avoit anciennement dans cette ville le temple du Dieu Oxyrinétus, qui n'étoit autre choſe qu'un poiſſon appellé de ce nom.

(*b*) Cette ville ſe nommoit *Dioſcurias*, aujourd'hui Prézonde; ſelon les géographes elle forme le commencement de l'Iſthme, entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne. Le même auteur dit qu'il y avoit un commerce ſi floriſſant à Dioſcurias, qu'il y attiroit toutes les Nations voiſines. Les uns prétendent qu'il y alloit ſoixante & dix Nations, & d'autres trois cents. *Strab. liv.* 11, *pag.* 498.

aiſé de conclure de-là que cette ville avoit au moins cent lieues d'étendue, en donnant un tiers de lieue à chaque nation. Que dis-je ? Il faut accorder à cette ville une grandeur de quatre cents lieues. Si Veniſe, Naples, Milan, compoſent trois nations de langue différente ; ſi chacune de ces villes a trois ou quatre lieues de circuit, que faut-il croire d'une ville qui contient trois cents Nations qui ont chacune leur langue? Elle étoit cent fois grande comme Veniſe. Car celle-ci, qui par ſon commerce eſt la plus fréquentée de toute l'Italie, ne voit pas plus de dix nations dont le langage ne ſoit pas communément entendu. Convenons donc que cette ville & ſon étendue ſont de la plus énorme exagération.

Que dirons nous d'une autre ville qu'on met en Egypte, où *tous les hommes, auſſi bien que les femmes, étoient cabaretiers ?* C'eſt ce qu'avance Dion Chryſoſtome, dont l'autorité n'eſt pas inférieure à celle des autres anciens auteurs. Il y a des endroits en Italie,

Orat. 13. p. 223.

comme Fiorenzuola, & Scarperia, où le ſoir les cabaretiers ont coutume d'envoyer des garçons au-devant des étrangers juſqu'à un quart de lieue, pour les inviter à loger chez eux. Chacun de ces garçons plaide en faveur de ſon maître, pour attirer l'étranger dans ſon cabaret. Ceux qui ne ſont pas inſtruits de cet uſage ne ſavent pour qui ſe décider. Sans doute les habitans de Fiorenzuola tenoient cette coutume de ceux de la ville d'Egypte dont nous parlons. Ainſi au coucher du ſoleil, on voyoit donc une armée de ces garçons engager, hors de leur ville, & ſur tous les chemins qui y aboutiſſoient, les paſſans à prendre leur logement chez eux. Ces étrangers étoient-ils en aſſez grand nombre pour faire vivre des habitans qui n'avoient tous pour commerce que leur hôtellerie ? Paſſe encore ſi cette ville eût été dans le voiſinage de celle aux trois cents nations. Nos cabaretiers auroient eu là de quoi ſatisfaire leur goût pour leur profeſſion,

le moyen d'amaſſer du bien. Diogene apperçut en paſſant un jeune homme (*a*) au cabaret. Celui-ci voulut ſe cacher pour n'être point vu du philoſophe qui lui dit : « Plus vous vous « retirerez pour vous cacher, plus » vous ſerez dans le cabaret ». Que ce jeune homme ne vivoit-il dans cette ville d'Egypte ? Il n'eût point eu honte de paroître au cabaret. On pouvoit y aller ſans craindre de reproches de la part des hommes ſages, puiſqu'il n'y avoit de ſociété que celle des cabaretiers. Pline & Dion ont eu grand tort de ne pas nous laiſſer le nom d'une ville où tant de gens devoient ſe faire un plaiſir d'aller en pélerinage.

(*a*) Diogène Laërce, liv. 6. pag. 146, dit clairement que c'étoit Démoſthène l'orateur, qui, dînant au cabaret, ſe retira en dedans pour n'être point vu du philoſophe cynique.

XXXIIIe. IMPOSTURE.

DÈS ma plus tendre jeuneſſe j'ai entendu dire, j'ai lu & relu, « que les
Senec. ep. 52. » diſciples de Pythagore devoient
Lib. 8. p. 216. » garder le ſilence pendant cinq ans.
» Ces diſciples, dit Diogene Laerce,
» mettoient leur bien en commun,
» & chacun ſe ſervoit de celui de
» l'autre; ils gardoient tous le ſilence
» cinq ans entiers. Ils écoutoient les
» diſcours de Pythagore ſans le voir.
» Après cette ſorte d'épreuve, il les
» recevoit chez lui, & ne ſe cachoit
» plus à leurs yeux ».

Comment peut-on demeurer dans une école tant de tems ſans parler, ni voir le maître? Que faiſoient-ils donc là ces diſciples comme autant de muets & d'aveugles? Pythagore ne donnoit-il ſes leçons que la nuit? Juſtement.
Ibid. p. 217. C'eſt encore Diogene qui nous l'apprend: « Il n'y avoit pas moins de ſix
» cents écoliers qui alloient chez Py-

» thagore la nuit pour l'entendre ». Paſſons qu'ils ne pouvoient voir leur maître, quoique ce ſoit une fable. Etoit-il poſſible de reſter cinq ans dans une école, ſans qu'il leur fût permis d'ouvrir la bouche pour interroger Pythagore, le conſulter & ſe faire expliquer ce qu'ils ne comprenoient pas ? N'en déplaiſe à ce ſage, c'étoit bien du tems de perdu. Il n'avoit pas peu à faire de redreſſer les fauſſes idées que ſes élèves avoient priſes, & de diſſiper toutes les obſcurités accumulées dans leurs eſprits pendant cinq ans.

Aulu-Gelle, qui écrivoit peu après Diogene Laërce, penſe moins follement de ce long ſilence, & le borne à deux ans. Cet auteur nous apprend enſuite la maniere dont les jeunes gens étoient conduits au philoſophe, le ſoin qu'il avoit de bien examiner dans leur phyſionomie les diſpoſitions de leur eſprit. Voilà déja trois ans de moins, & par conſéquent la fable réduite à moins du tiers. Au reſte, le ſilence Lib. 1. p. 91

des disciples de Pythagore étoit, sans doute, aussi éloquent que celui d'Apollonius de Thyane, philosophe de la même secte. Les auteurs en rapportent quelques traits qui méritent place ici. Philostrate assure que cet Apollonius se mit à garder le silence avec toute la rigueur imaginable pendant cinq ans (a), pour n'occuper son esprit & ses yeux qu'à la contemplation. Néanmoins, (& ceci est le merveilleux); « pendant tout ce tems de » silence sa conversation n'étoit pas » désagréable; il répondoit à tout ce » qu'on lui demandoit par le mouve- » ment de ses yeux, de ses mains & » de sa tête; de sorte qu'il se faisoit » connoître pour un homme gai, & » de bonne compagnie ».

' Liv. 1. cap. 14 & 15.

(a) Philostrate ne dit point qu'Appollonius observa le silence cinq ans, mais qu'interrogé par Euxenus, pourquoi il n'avoit écrit aucun livre, il lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas gardé le silence; & dès cet instant il ne voulut plus parler pour avoir le loisir de contempler.

Que ce muet volontaire étoit divertiſſant! Cependant il voyagea ainſi, ſans dire un mot, dans pluſieurs pays. Il arriva dans je ne ſçais quelle ville où il y avoit une ſédition. » Il ſe mon-» tre au peuple, lui fait avec le mou-» vement des mains & du viſage une » harangue qu'il avoit méditée dans » ſon eſprit, aſſoupit la ſédition, & » garde toujours le ſilence, comme » ſi ç'eût été un myſtère très-im-» portant ».

Il eût été curieux de voir les geſtes d'Apollonius; car dans ceux du viſage, il devoit y avoit des mines, des grimaces tout-à-fait plaiſantes. Cet orateur ſilencieux ne ſe borna point à ce premier prodige. Philoſtrate, nous dit encore qu'arrivé à Aſpendus ville de Pamphilie, il apperçut une très-grande cherté de bled que les riches tenoient renfermé. Le peuple affamé s'étoit révolté contre ſon prince, & vouloit le brûler dans ſon palais. Apollonius ſe rendit chez le prince, » lui demanda par geſtes,

» pourquoi il donnoit ſujet à ſon peu-
» ple de ſe ſoulever contre lui ? Le
» prince répondit qu'il n'avoit rien
» fait d'injuſte. Apollonius ſe tourne
» du côté du peuple, l'avertit par
» ſignes de ceſſer d'attenter à la vie
» de ſon ſouverain, & lui fait com-
» prendre qu'il falloit entendre ſes
» raiſons. Le peuple frappé d'étonne-
» ment, de crainte & de reſpect, ſe
» tut pour écouter ſon prince, &
» jetta le feu ſur le premier autel qu'il
» trouva ».

Quel heureux ſilence d'Apollonius, qui ſçut calmer & ramener au devoir une ville mutinée contre ſon ſouverain ! Mais le prince eut-il le loiſir de ſe faire écouter d'un peuple qu'il faut ſuppoſer emporté & furieux ? Non ſans doute, puiſque le philoſophe, effrayé de la rage des ſéditieux, & touché des gémiſſemens & des cris des femmes & des vieillards, » fut ſur
» le point de rompre le ſilence, pour
» les appaiſer par un diſcours élo-
» quent ; néanmoins il ne proféra pas
» un

» un ſeul mot, il écrivit ſeulement » ſur des tablettes une vive remon- » trance contre ceux qui renfermoient » le bled ». Nous la paſſerons ſous ſilence pour n'être pas trop diffus. La jolie manière de traiter avec les princes, d'appaiſer les ſéditions, de faire renoncer les riches à l'avarice, & de les porter à la libéralité par des ſignes de tête, ſans dire un ſeul mot! Qui ne tiendra pas pour un conte fait à plaiſir ce ſilence ſi expreſſif d'Apollonius, auſſi bien que celui du philoſophe Secundus, dont je vais parler avant de finir cet article. Vincent de Beauvais aſſure qu'il entendit dire à l'école que *toute femme eſt coquette & galante*. Après le cours de ſes études, il devint philoſophe ſi auſtère, qu'il prit un bâton, une beſace, ſe laiſſa croître les cheveux & la barbe, & ſe retira chez lui. Il y vécut de façon que perſonne ne le reconnut, pas même ſa mère. Il imagina un jour d'éprouver ſi ce qu'on lui avoit dit des femmes étoit vrai. Il gagna une

Spec. Hiſt. lib. 10. c. 30.

ſervante, & lui promit dix écus ſi elle lui ménageoit le moyen de coucher avec ſa maitreſſe. Les ſoins de la ſervante réuſſirent. Il ſe mit dans le lit, & y dormit juſqu'au matin. Dès qu'il vit le jour, il voulut ſe retirer. Vous avez couché avec moi, lui dit cette femme, dans la ſeule vue de me tenter. Point du tout, répond le philoſophe; il ne me convenoit pas d'en uſer autrement avec vous.... Qui êtes-vous donc? ... Je ſuis Secundus votre fils... Cette mère, ſaiſie de honte & de déſeſpoir, mourut ſur le champ. Frappé de ce que, pour avoir parlé, il avoit cauſé la mort de ſa mère, Secundus s'impoſa la peine de ne plus parler de toute ſa vie. L'empereur Adrien alla à Athènes, apprit que Secundus gardoit un ſilence perpétuel, le fit appeller, le ſalua le premier. Secundus ne lui répondit point. Parlez, je vous prie, lui dit l'empereur, afin que nous apprenions quelque choſe d'un philoſophe tel que vous... Il ne parle point. Adrien appelle un licteur, & lui or-

donne de mener le philoſophe au ſupplice. Il dit en ſecret au licteur d'engager en chemin Secundus à parler, de lui trancher la tête s'il parloit, & de le ramener s'il perſévéroit dans le ſilence Le philoſophe eſt preſſé inutilement, arrive au lieu du ſupplice, & préſente ſa tête avec intrépidité. Quand le licteur vit qu'il préféroit conſtamment la mort à rompre le ſilence, il le reconduiſit à l'empereur, qui le conjura de répondre au moins par ſignes. On lui préſenta une plume. Il écrivit ces mots : « Vous vous trompez, Adrien, » ſi vous croyez que je vous craigne, » parce que vous êtes maître de l'u» nivers ; vous avez le pouvoir de me » faire mourir, mais vous n'avez pas » celui de m'arracher une ſyllabe de » la bouche ». Il répondit enſuite par écrit à toutes les queſtions de l'empereur. Qui pourroit garantir la vérité de ces hiſtoires, à moins que d'être abſolument dépourvu de jugement ?

XXXIVe. IMPOSTURE.

IL eſt peu de perſonnes aſſez ſages & aſſez ſobres pour ne donner jamais dans l'excès du boire & du manger. Pline, & Solin qui ne fait que le copier ſans le citer, ne trouvèrent qu'un ſeul exemple dans l'antiquité d'une tempérance continue. C'eſt celui du poëte Pomponius. La preuve, dit le premier de ces auteurs, qu'il vécut toujours avec ſobriété, c'eſt que dans toute ſa vie il n'eut jamais aucun de ces rapports qui ne viennent que de trop de plénitude & de raſſaſiement. Mais Pline & Solin ont-ils été auprès de Pomponius jour & nuit, pour vérifier & tranſmettre cette merveille à la poſtérité ? En examinant le texte de Pline qui regarde ce poëte & Antoinette de Druſe qui ne cracha jamais, on apperçoit clairement que les prétendues perfections qu'il leur attribue avoient leur ſource dans une com-

lib. 7. c. 17.

plexion infirme & délicate. « Toutes » ces choſes, dit-il, ſont des marques » d'une nature foible & malade ». Ceux qui ont la curioſité de voir une quantité de fables entaſſées les unes ſur les autres, n'ont qu'à lire Pline. Lib. 28. c. 4. Nous raconterons, dit-il, une choſe étonnante, mais qui a été confirmée par l'expérience. Si quelqu'un a donné un coup à un autre, & s'en repent, il n'a qu'à cracher au milieu de la main qui a donné le coup; d'abord celui qui l'a reçu ne ſentira plus de mal. Je ne crois pas qu'on ſoit tenté d'ajoûter foi à cette recette.

XXXV°. IMPOSTURE.

POUR peindre un homme fort & vigoureux, c'eſt aſſez de le comparer à Milon de Crotone, ville renommée de la Calabre. Pline rapporte qu'il n'étoit pas poſſible de l'ébranler quand il étoit arrêté, de lui arracher une grenade qu'il ſerroit dans ſa main, & même de lui faire remuer un doigt.

Elien dit qu'il n'y avoit que ſa maitreſſe qui réuſſît à lui enlever cette grenade. Il eſt vrai que de tout tems les femmes ont vaincu les hommes les plus forts: mais on ſçait en quoi. L'empereur Maximus fut ſurnommé Milon à cauſe de ſa grande taille. Jules Capitolin dit que ce prince étoit d'une ſi grande ſtature, qu'il excédoit huit pieds & un doigt. Il avoit le pouce ſi gros, qu'au lieu de bague il mettoit les braſſelets de ſa femme. C'étoit auſſi un fait conſtant qu'il traînoit avec ſes mains des voitures, & rouloit tout ſeul un chariot chargé. Il caſſoit les dents à un cheval d'un coup de poing, & les jambes d'un coup de pied.

Inter ſcriptor. hiſt. Aug. Salmaſii, p. 140.

Firmus, empereur ou tyran, n'en fit pas moins, ſelon Vopiſcus. « Il » tenoit ſans remuer une enclume ſur » ſa poitrine, & pluſieurs perſonnes » frappoient deſſus. Tantôt penché » d'un côté, tantôt le corps en l'air, » tantôt courbé, il ſe ſoutenoit ſur » les mains, les pieds en haut ». Je croirai volontiers tous ces faits. Mais

Ibid. p. 243.

que Milon ait tué d'un coup de poing un bœuf, qu'il l'ait mangé tout entier en un jour, j'en appelle au tribunal de la raiſon. Athénée nous donne pourtant cette aventure pour certaine. Il remarque même que ce fut un bœuf de quatre ans que Milon mangea, après l'avoir porté ſur ſes épaules autour de la place où l'on célébroit les jeux. Milon mangeoit journellement à-peu-près vingt-deux livres de viande, & autant de pain. Il buvoit environ vingt-quatre pintes de vin. On peut bien paſſer cela à un homme qui fit l'action héroïque de manger un bœuf en un jour. Je veux qu'il ſe ſoit trouvé des hommes d'une grandeur extraordinaire, d'un tempérament robuſte au-delà du naturel; mais en fut-il jamais un ſeul qui pût ſoutenir un tel excès de nourriture. Ce bœuf de quatre ans, dévoré par Milon, peſoit ſix ou ſept cents livres. Ajoûtez-y le pain & le vin à proportion. Le tout compoſa un volume, au moins égal à la corpulence de l'athléte de Cro-

Lib. 10. p. 412.

tone. Comment donc ſon eſtomac auroit-il pu le contenir? Et nous croirions que ce ventre de baleine eût exiſté!

XXXVIe. IMPOSTURE.

PLINE obſerve les différentes manières dont la mort ſurprend les hommes; il eſt étonné qu'ils ſoient ſi vains, tandis que leur orgueil peut être anéanti dans un inſtant par les moindres accidens. Anacréon, ajoûte-t-il, fut étouffé par un grain de raiſin ſec, & Fabius, ſenateur romain, par un poil qui étoit dans du lait. Valère-Maxime entre dans un plus grand détail. » Anacréon, dit-il, vé-
» çut au-delà de l'âge commun des
» hommes; il ſoutenoit le peu qui lui
» reſtoit de force avec le jus de raiſin
» ſec. Le ſuc d'un ſeul grain s'arrêta
» dans ſon goſier, & l'étouffa ». Le malheureux vieillard! ſuc perfide & maudit! qu'il me ſoit permis de de-

Lib 7. c. 7. & 50.

mander

mander comment ce poëte infortuné pouvoit ſoutenir ſes forces languiſſantes avec le ſuc de raiſins ſecs ? Combien falloit de ces raiſins? Quelle quantité de ſuc devoit-on en extraire pour nourrir un homme deſtitué de chaleur comme Anacréon ? Il eſt vrai que Pline ſe contente de nous indiquer la cauſe de la mort d'Anacréon, dans un grain de raiſin; mais, ſoit que ce fût ce grain, ſoit que ce fût le ſuc d'un grain, ſelon Valère-Maxime; il y a contradiction entre ces auteurs, & par conſéquent raiſon de douter de leur récit. Je lis dans Elien, qu'Anacréon étoit conſeiller de Polycrate, tyran de Samos. Polycrate en uſa bien froidement envers un membre de ſon Conſeil; pourquoi ne chargea-t-il pas d'habiles médecins de prendre ſoin de lui, & de lui fournir quelque moyen plus propre à ſa conſervation, que le jus de raiſins ſecs ? Pure rêverie. Venons à Fabius.

Il fut étranglé par un poil qui ſe trouva dans le lait qu'il avaloit; du

moins celui-ci fit un meilleur choix d'alimens ; le lait eſt plus nourriſſant & plus humectant que les raiſins ſecs ; mais il lui fut également funeſte. Quelle ſorte de poil étoit-ce donc ? Un poil de ſa barbe, de ſa tête, ou de chèvre, un cheveu de la femme qui avoit tiré le lait ? Je crois que cette liqueur eſt blanche dans tous les pays ; il eſt aiſé d'appercevoir tout ce qui peut y tomber. Fabius ne vit rien : apparemment qu'il prit ſon lait dans un pot de terre, ou la nuit ; mais s'il ne remarqua pas lui-même ce poil, qui le découvrit donc, pour conclure qu'il avoit été la cauſe de ſa mort ? Si l'on ouvrit ſon corps, qui aura eu des yeux aſſez perçans pour trouver ce poil fatal ? Rien ne reſſemble mieux à une fable que ces hiſtoriettes (*a*).

(*a*) Il faut pourtant convenir qu'un grain de raiſin, un ſeul pepin, une mie de pain, un poil, ſi l'on veut, entré dans la trachée-artère, & que la toux violente qui s'enſuit n'en feroit pas ſortir, cauſeroit une prompte mort ; mais

XXXVIIe. IMPOSTURE.

Je ne ſais pourquoi l'or eſſuie tant de déclamations & d'invectives. Ceux qui ont le bonheur de le poſſéder, ſont à leur aiſe; ceux qui en ſont privés, languiſſent au ſein de la diſette & des privations. Quel crime a-t-il donc fait, pour être traité avec tant de mépris par les philoſophes? On ne finiroit point ſi on vouloit rapporter tous les reproches, tous les outrages faits à l'or. Ce n'eſt pas de bouche ſeulement, que les anciens ſages ont témoigné leur haîne contre ce métal; quelques-uns le proſcrivirent de leurs maiſons & de leur ville; d'autre le jettèrent à la mer. Ariſtippe y enſevelit une groſſe ſomme d'argent, en prononçant cette belle ſentence; Si la

le récit de Pline dépouillé de toute cauſe phyſique de morts auſſi funeſtes, n'en eſt pas moins chimérique.

perte de l'argent ne venoit pas de moi, la perte de moi-même viendroit de l'argent. Démocrite jetta auſſi ſes richeſſes, en diſant qu'elles ſervoient de fardeau au bon eſprit. Mais Pline nous a conſervé un fait plus extraordinaire encore. Dans une ville appellée Babitace, ſituée vers le bord ſeptentrional du Tigre, « les habitans » haïſſoient tellement l'or qu'ils l'enterroient, afin que perſonne ne s'en » ſervît ». Je ne rapporte ces paroles, que pour faire connoître que Solin ſe plaît à ajoûter ſes propres exagérations à celles de l'original qu'il copie.

Lib. 6. c. 27 « Dans cette ville, dit-il, les habitans » cachent & enterrent tout l'or, par » la haîne qu'ils en ont, pour n'être » pas corrompus en le voyant, & pour » ne pas ſouiller leur équité par l'ava» rice ».

Mais, cet or, les bourgeois de Babitace l'avoient-ils, ou l'achetoient-ils des étrangers? S'ils l'avoient eux-mêmes, pourquoi ne le pas défendre, n'en pas empêcher le cours comme le

ſage Lycurgue ? C'étoit-là le moyen de faire ſentir tout le poids de leur colère à ce métal criminel, & d'en tirer une vengeance éclatante. S'il étoit entre les mains des étrangers, pourquoi l'achetoient-ils ? Ils le payoient auſſi cher qu'il étoit eſtimé de ceux qui le poſſédoient. Que donnoient-ils en retour ? Des lanternes? Quoi qu'ils donnaſſent, la dépenſe étoit onéreuſe. Celle des foſſes profondes où ils enfouiſſoient l'or étoit conſidérable, & il en coûtoit du tems & du travail. Ces frais devoient ſe prendre ſur les denrées; & celles-ci ne pouvoient plus ſuffire aux beſoins d'une ville entière. Comment ces habitans faiſoient-ils leur commerce ? Il leur falloit quelque ſorte de monnoie. Les Lacédémoniens en avoient de fer. De quelle matière étoit la leur ? De cuir, d'os de morts; quelques peuples s'en ſont ſervis (a); mais toute monnoie, quoique

(a) Veniſe, la Suede ont eu des monnoies de cuir, dans d'extrêmes diſettes d'argent. Le

d'une matière très-vile, dont la valeur dépend de la volonté du prince, n'aura-t-elle pas été capable d'engendrer l'avarice qu'on vouloit éviter par cet éloignement de l'or ? Quand il n'y auroit pas eu un grain d'or dans la ville dont parle Pline, croiroit-on qu'il n'y avoit point d'avares ? Je ne saurois m'imaginer qu'il y ait jamais eu d'homme assez animé contre l'or, pour le jetter. Cependant, comme Lactance le remarque, les anciens philosophes faisoient consister leur principale sagesse dans le mépris de l'or. C'est véritablement la mar-

De falsâ sapient. lib. 3. cap. 23.

Pogge, dans le quatriéme livre de *la variété de la fortune*, p. 131, raconte que les anthropophages de la partie de l'Isle de Céylan, appellée *Batheeh*, ont coutume de remplir leurs coffres de têtes d'hommes, après en avoir mangé la chair; qu'ils se servent de ces têtes, comme de monnoie pour acheter tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie ; & que ceux qui ont plus de ces têtes sont considérés comme les plus riches.

que d'un esprit désintéressé ; mais » j'attends, dit cet auteur, ce qu'ils » veulent faire par-là, & où aboutira » ce mépris. Ils fuient & abandonnent » comme un mal le patrimoine que » leurs parens leur ont laissé. Pour » n'être pas exposés à faire naufrage » pendant la tempête, ils se retirent » en lieu de sûreté, non par courage, » mais parce qu'ils sont devenus har- » dis, par la crainte même ; ils font » comme ceux qui, ayant peur d'être » égorgés par les ennemis, s'égorgent » eux-mêmes. C'est ainsi que ces phi- » losophes perdent tout le mérite de » leur désintéressement, par l'endroit » même par où ils croyoient acquérir » beaucoup de gloire ».

XXXVIIIe. IMPOSTURE.

Si jamais les anciens auteurs donnent lieu de douter de leur bonne foi, c'est assurément dans le récit qu'ils font des campagnes & des ba-

tailles. Ils débitent le même fait ſi différemment & l'altèrent ſi fort, qu'il eſt difficile de ſe déterminer. Cette différence ſe remarque, ſurtout dans la deſcription qu'ils nous donnent des défaites des groſſes armées. Ils ne manquent guère d'exagerer la perte des vaincus, & de diminuer avec une affectation incroyable celle des vainqueurs. Il en eſt de même du nombre des troupes de l'un & l'autre parti. Tite-Live avoue qu'on parloit ſi diverſement de la quantité de celles qu'on envoya en Afrique, qu'il n'eſt pas aiſé de la fixer. Hérodien, à l'occaſion de la victoire que l'empereur Sevère remporta ſur Albinus, convient que » les écrivains »de ce tems-là parlent ſelon leur ca»price des ſoldats morts, & des pri»ſonniers de l'une & l'autre armée ». Ces témoignages doivent faire aſſez connoître la contradiction manifeſte entre les écrits des anciens; contradiction qui nous oblige à former de légitimes ſoupçons contre leur ſincé-

rité. Paſſons aux victoires remportées avec un très-petit nombre de troupes, & preſque ſans perte. J'avertis mon lecteur, que je n'ai point deſſein de déſavouer ces victoires auxquelles la faveur particulière du ciel a contribué viſiblement.

Ce que Juſtin avance, touchant la victoire d'Alexandre ſur Darius, eſt une exagération ; ſoixante & onze mille tant fantaſſins que cavaliers y furent taillés en piéces, & on fit quarante mille priſonniers. Alexandre ne perdit que cent trente fantaſſins, & cent cinquante cavaliers. Eſt-il poſſible que mille ſoldats de Darius fuſſent ſi lâches, qu'ils ne puſſent ſe défendre contre deux ſoldats d'Alexandre : les Perſes avoient peut-être les mains attachées au dos ? Les Macédoniens étoient-ils des géans, des Hercules, & plus même que des Briarées ? On me dira que les Macédoniens n'avoient que deux bras comme les Perſes, mais qu'ils étoient plus courageux. Quand la valeur d'un ſeul Macédonien eût

Juſt. lib. xj. cap. 9.

égalé celle de mille Perſes, qu'en fût-il arrivé ? Il faut des bras avec de la bravoure pour combattre, & pour faire des exploits éclatans.

Dans une bataille des Romains contre des peuples barbares, les premiers, ſelon Strabon, ne perdirent que deux ſoldats, & les vaincus en eurent dix mille de tués. L'armée des barbares étoit apparemment compoſée d'hommes de paille. Maſſiniſſa, qui combattit pour les Romains, contre Siphax, ne perdit que trente hommes, & l'autre prince trente mille, outre plus de deux mille priſonniers. Les Romains paſſèrent au fil de l'épée près de cinquante mille hommes de l'armée du roi de Syrie, & ſelon Appien, il ne reſta ſur la place de leur côté, que vingt-quatre cavaliers & trois cents fantaſſins. Valerius tua aux Sabins, treize mille hommes ſans perdre un ſeul des ſiens. Marius tailla en pieces cent vingt mille Cimbres, & en fit ſoixante mille priſonniers. De cent mille fantaſſins & dix mille ca-

Lib. 16. p. 781.

Appian. de bello punic. p. 22.

vaſiers de Mitridate, il ne lui en reſta que dix mille ; & il n'en manqua que quatorze à Sylla. Le même Sylla, dans un combat contre le jeune Marius, ne perdit que vingt-trois hommes, en tua vingt mille aux ennemis, & fit huit mille priſonniers. Lorſque Lucullus défit Tigrane, il prit du côté de ce prince plus de cent mille fantaſſins, & il ſe ſauva très-peu de ſa cavalerie. Parmi les Romains, il n'en reſta que vingt ſur la place, & il n'y eut que cent bleſſés. Dans la bataille entre les Arcadiens & les Lacédémoniens, les premiers perdirent dix mille hommes, & les autres n'en perdirent pas un ſeul. Parmi les Apophthegmes des Spartiates, que Plutarque nous a conſervés, j'en lis un qui vient bien ici. Braſidas trouva parmi des figues ſèches, une ſouris qui le mordit ; il la laiſſe aller, & dit à ceux qui étoient préſens : « voyez comme il n'y a nul animal, quelque petit » qu'il ſoit, qui ne cherche à ſe ſauver, & à ſe venger contre celui qui » lui fait du mal ».

Les Arcadiens moins ſenſibles que les ſouris, ſe ſont laiſſés maſſacrer ſans aucune défenſe, & ſans reſſentiment. Il ne nous reſte à expoſer qu'un paſſage de Paul-Oroſe, ſur cette matière. Après avoir parlé d'un combat entre les Romains, & les Tarentins, ſecourus par Pyrrhus: » C'eſt, dit-il, une ancienne cou-» tume des auteurs, de ne pas dé-» tailler le nombre des morts du côté » du vainqueur, afin que ſa perte ne » dèshonore pas ſa victoire. Il faut » qu'il en ait perdu bien peu quand » les hiſtoriens en parlent. Ce petit » nombre de morts fait admirer d'a-» vantage la valeur du capitaine; » ainſi qu'il arriva dans la première » bataille entre Alexandre & Darius, » où ce premier ne perdit que neuf » ſoldats, tandis que les ennemis en » perdirent près de quarante mille ». Que doit-on penſer, d'après cet auteur, de la fidélité des hiſtoriens?

Lib. 4. cap. 1.

XXXIXe. IMPOSTURE.

NOUS tenons de Valère-Maxime le trait ſuivant. « Titus-Clélius, d'une » noble famille de Terracine, fut » trouvé tué dans ſon lit ; il n'y » avoit ni eſclaves, ni affranchis » qu'on pût ſupçonner de ce meurtre. » Les deux fils de Clélius, qui étoient » couchés dans un autre lit de la mê- » me chambre, pouvoient ſeulement » faire penſer qu'ils y euſſent eu part : » les juges voulurent bien les abſou- » dre ; parce que, lorſqu'on ouvrit » la porte de cette chambre, on les » trouva tous les deux endormis. » Ainſi ce ſommeil qui prouvoit une » innocente tranquillité d'eſprit leur » fut favorable. On décida que la na- » ture du crime ne pouvoit pas per- » mettre que les enfans goûtaſſent un » repos ſi profond & ſi paiſible au- » près du cadavre de leur père ». Lib. 8. c. 5.

Quand ouvrit-on la porte de cette

chambre? Ce ne fut ſans doute, comme il arrive dans ces ſortes de cas, que quand on fut ſurpris de ne point voir T. Clélius. Ses enfans furent donc aſſez heureux pour dormir juſqu'à ce tems, afin que leur ſommeil juſtifiât leur innocence? Qui s'apperçut le premier que Clélius étoit mort? fut-ce quelqu'un de la maiſon ou de dehors? Si c'étoient des perſonnes de la maiſon, on aura fait du bruit en ouvrant la porte: ces domeſtiques, étonnés que leur maître dormît plus qu'à l'ordinaire, ſeront venus pour le réveiller, ou pour s'aſſurer s'il ne s'étoit pas trouvé mal? Certains de ſa mort, ils auront fait retentir la chambre de leurs cris, & jetté l'allarme dans toute la maiſon. Les deux fils n'auront pû continuer de dormir dans cette conſternation lamentable & tumultueuſe. Saiſis de crainte & de douleur, ils auront couru au lit de leur père pour ſe convaincre d'une perte ſi imprévue.

Si quelqu'étranger entra dans cette

chambre, qui l'aura averti ? Sera-t-il entré ſur la pointe des pieds, en ſorte que les deux enfans ne l'entendirent point ? Se mit-il tout proche de leur lit pour juger s'ils dormoient véritablement ? Croira ce fait qui voudra: pour moi je le tiens pour une de ces fables inventées pour faire l'éloge des anciens tems, comme s'il étoit incroyable que des fils ne puſſent concevoir le déteſtable projet de tremper leurs mains dans le ſang de leur père ! Si les juges, ſans vouloir approfondir le fait, ont abſous ces deux frères, leur clémence n'eſt pas une preuve de leur ſagacité. Ils ne ſeroient pas imités des juges de notre tems qui ne puniſſent qu'après avoir convaincu le coupable, mais qui ne ſont point guidés dans l'examen du crime par les fauſſes lueurs du préjugé.

XLe. IMPOSTURE.

C'EST être bien hardi que de mettre au nombre des impoſtures une des plus belles actions des Romains; je veux dire celle de Scévola. On ſçait que ce jeune Romain ſe brûla la main qui avoit tué, par mépriſe, un officier de Porſenna, à la place de ce prince lui-même. Mais quelque accrédité que ſoit ce trait d'hiſtoire, un examen un peu réfléchi en va démontrer la fauſſeté. Combien de contradictions n'apperçoit-on pas à cet égard dans les écrivains? Denis d'Halicarnaſſe prétend que Scévola, avant que d'entrer dans le camp du roi d'Etrurie, en demanda la permiſſion au Sénat, lui fit part de ſon deſſein, & dit qu'il ne haſardoit ſa vie que pour faire une action digne de louange; & que, s'il perdoit ſon corps mortel, il acquerroit une gloire immortelle. Enſuite il s'excuſa de ne point communiquer

lib. 5. p. 296.

muniquer ſon projet au peuple, de crainte que quelqu'un, attiré par l'eſpoir de la récompenſe, ne prevînt l'ennemi. Arrêtons-nous un moment ſur cette eſpèce de préliminaire. Scévola obtint du Sénat la permiſſion d'aſſaſſiner Porſenna. N'étoit-ce plus ce Sénat qui, rougiſſant de l'atteinte portée à la foi des traités, par Clélie & ſes compagnes, les renvoya au même Porſenna, auprès duquel elles étoient en ôtage. Ce corps auguſte eut horreur que ces filles euſſent violé ſa parole, & il permet ſans peine une trahiſon infâme, un parricide abominable! Eſt-ce de cette compagnie de meurtriers que ſortit cette délibération célèbre, par laquelle le cuiſinier d'un prince redoutable, qui étoit venu offrir d'empoiſonner ſon maître, lui fut généreuſement renvoyé pieds & mains liés? Ou le Sénat Romain étoit bien changeant, ou il ne donna point une telle permiſſion à un jeune téméraire.

Scévola n'oſoit informer le peuple

de ſon complot, de peur qu'il ne le découvrît. Craignoit-il que ce peuple ne fût plus magnanime que le Sénat ? N'avoit-il pas déclaré ſon deſſein à aſſez de monde, en l'apprenant à ce même Sénat & à quatre cents jeunes Romains, au rapport de Plutarque ? Certainement il n'eût pas été plus divulgué, quand il l'auroit annoncé à ſon de trompe.

Parall. 2. pag. 395.

» Scévola donc, continue Denis » d'Halicarnaſſe, s'approche, ſous l'ap» parence d'un transfuge, du camp » des ennemis ». Fort-bien : mais comment cet auteur accordera-t-il ce qu'il dit après ; ſavoir que » Scé» vola paſſa la rivière, entra dans » le camp de Porſenna, ſous l'habit » d'un Etruſque, & qu'il trompa » d'autant plus aiſément les gardes, » qu'il paroiſſoit ne porter aucunes » armes, & qu'il ſe ſervoit de la » langue Etruſque qu'il avoit appriſe » d'une nourrice du pays » ? N'y-a-t-il pas-là une contradiction manifeſte ? Plutarque, dans l'endroit déjà

cité, dit que Scévola ſortit de Rome habillé comme un ſimple particulier. Dans la vie de Publicola, il eſt du ſentiment de Denis d'Halicarnaſſe, » & avance que Scévola prit un habit » Etruſque, & que comme il ſçavoit » la langue, il paſſa facilement dans » le camp ennemi». Nouvelle contradiction : le jeune Romain pénètre juſqu'à la tente du roi, (c'eſt Denis d'Halicarnaſſe que nous ſuivons dans ce récit) apperçoit un homme d'une grande taille, vétu de pourpre, aſſis dans le tribunal, environné de gardes, ſans doute parce qu'il faiſoit la paye aux ſoldats? Scévola n'avoit jamais vu le roi, il prit pour lui cet homme qui n'étoit que ſon ſecrétaire. Il paroît que Scévola étoit bien peu homme de cour, de ne pas diſtinguer lequel des deux étoit Porſenna ; car un roi ne fait pas les fonctions d'un officier particulier. Plutarque eſt encore, dans cette circonſtance, d'un autre ſentiment que Denis d'Halicarnaſſe. Selon lui, » Scévola trouva le roi aſſis ſur Pag. 106.

» ſon trône, & ne l'ayant pas connu » il tua un de ſes officiers à ſa
lib. 3. c. 3. » place ». Valère-Maxime dit, que le roi faiſoit alors un ſacrifice; & Plutarque, qu'il y avoit alors dans cet endroit du feu qu'on y avoit apporté pour faire un ſacrifice. Voilà donc l'officier tué pour le roi; qu'arrive-t-il à Scévola? On ſe ſaiſit de lui, on le mena devant le roi, qui, ſelon Denis d'Halicarnaſſe, avoit été averti & non témoin de ſon action. Ce prince l'interroge ſur le but de ſon entrepriſe, & uſe de menaces pour lui faire avouer les raiſons qui l'avoient porté à commettre un ſi grand crime: Scévola ne change pas de viſage; ne donne aucune marque de crainte: (les Romains les connoiſſoient-ils?) il dit au roi que ſon deſſein étoit de le tuer, & qu'il y avoit trois cents jeunes Romains, (Plutarque dit quatre cents) répandus dans ſon camp qui exécuteroient le coup qu'il avoit manqué. Le roi, ſaiſi de frayeur, parce qu'il n'étoit

pas Romain, fait redoubler la garde autour de ſa perſonne, & ordonne d'empriſonner Scévola. Plutarque, aux deux endroits cités, ajoûte que » Scévola mit fièrement ſa main droi- » te dans le feu; (a) que, pendant » qu'elle brûloit, il regarda Porſen- » na d'un air menaçant, & ſans » changer de couleur; que le roi, » étonné de ſon intrépidité, com- » manda qu'on le laiſſât aller, & lui » rendit lui-même ſon épée qu'il prit » de la main gauche: d'où l'on veut » qu'il fut nommé Scévola, nom qui » ſignifie gaucher. En prenant ſon » épée, il dit au roi, qu'il n'avoit » pû l'effrayer par ſes ménaces; » mais qu'il l'avoit vaincu par ſa gé-

(a) Lancellotti n'a pas remarqué que Denis d'Halicarnaſſe ne fait point mention de cette circonſtance; quoique la plûpart des hiſtoriens racontent que Scévola brûla ſa main. Cependant, le ſilence de cet écrivain, ſur ce fait important, ne laiſſe pas de le rendre fort ſuſpect.

» nérosité ; qu'en reconnoissance, il » lui déclaroit un secret, que la for- » ce n'auroit pû lui arracher : c'est » que trois cents Romains avoient » fait comme lui serment de le tuer ; » que le sort avoit voulu qu'il tentât » le premier l'entrepriſe ; qu'il ne se » plaignoit pas de la fortune qui » lui avoit envié la gloire du succès ; » qu'on l'avoit empêché de tremper » ses mains dans le sang d'un si » grand homme, & plus digne d'être » l'ami des Romains que leur enne- » mi. Porsenna ajoûta foi à ce dis- » cours, & dès-là il pensa à faire au » plutôt la paix avec les Romains. »

Tels sont les termes de Plutarque dans la *vie de Publicola* ; mais dans les *paralleles*, il tient un tout autre langage. Il écrit que Scévola répondit au roi avec beaucoup d'arrogance & de mépris, & lui dit : » malgré » toi, ô barbare ! je me mettrai en » liberté ; tu sçauras qu'il y a quatre » cents de mes pareils qui cherchent » l'occasion de te tuer ». Comment

quatre cents ou trois cents Romains ſe cachèrent-ils dans le camp de Porſenna ? Sçavoient-ils auſſi la langue Etruſque ? Y eût il plus de vanité de la part de Scévola dans cette exagération, ou plus de crédulité du côté de Porſenna à qui elle en impoſa ?

Lorſqu'on ſe ſaiſit d'un criminel de lèſe-Majeſté, on ne lui laiſſe, je crois, ni les bras ni les mains en liberté. Comment n'a-t-on pas pris cette précaution pour l'améner devant le roi ? Si on la prit, put-il mettre ſa main ſur le braſier pour ſe punir d'avoir inutilement commis un crime ? Ce valeureux ſoldat devoit, à mon avis, marquer plus noblement ſon courage ; combattre les ennemis avec les deux mains ; les etonner par des prodiges de bravoure, & les obliger par-là de le renvoyer. Au lieu de ſe livrer à la crainte, le roi devoit refléchir ſur l'impoſſibilité du rapport, s'irriter contre les Romains & Scévola, & pren-

dre, du menſonge de celui-ci, le deſſein de continuer la guerre aux Romains. Alors, les hiſtoriens n'euſſent pas oſé nous débiter tant de fables, ſur une action horrible & imaginaire.

XLIe. IMPOSTURE.

L'HISTORIEN Bugati nous raconte un fait qu'il a copié de quelque ancien auteur, & tel que je n'en avois jamais lu de pareil. Amycus & Amélius, chevaliers François, c'eſt ainſi que l'auteur les appelle, furent tués à Mortara, autrefois Silva-Bella, dans la bataille que Charlemagne livra à Didier, roi des Lombards; de leur vivant, ils étoient unis d'une amitié ſi tendre, que tout ce qu'on a dit de leur vie & de leur mort, eſt également ſurprenant. Ils naquirent en même lieu, furent baptiſés en même tems. Ils vécurent toujours enſemble, moururent dans le même endroit & dans le même inſtant. Ils ſe reſſemblerent

bloient parfaitement. Ils avoient les mêmes qualités, les mêmes manières; en un mot, on ne pouvoit qu'à peine les distinguer l'un de l'autre. Après leur mort, l'empereur les fit enterrer l'un d'un côté du chemin, l'autre de l'autre : le lendemain, leurs tombeaux s'étoient rapprochés & se joignoient. Le plaisant récit! deux tombeaux se mouvoir & se souder, pour ainsi dire, l'un contre l'autre! Selon Alciate, l'antipathie qui régne entre le loup & la brebis, dure même après leur mort. Si le dessus d'un tambour étoit de peau de loup, & le dessous de celle d'une brebis, le tambour ne rendroit aucun son. Ce seroit aussi un exemple d'une haîne singulière, si ce n'étoit pas une fable, que ce qui est rapporté par Ovide, Ausone & autres, d'Etéocle & de Polinice. Ces deux frères se tuèrent mutuellement, leurs corps furent mis sur le même bûcher, & la flamme, en se partageant, sembloit s'efforcer de les séparer encore.

Emblem. pag. 171.

Trist. lib. 1. Eleg. 1.

Epigram. 135

Le contraire arriva aux chevaliers François ; ils voulurent ſe rejoindre après leur mort. Aſſurément, l'amitié d'Oreſte & de Pylade, le cède à celle de ces chevaliers. Comme on ne manquoit pas d'exemples d'antipathie & de haîne, les hiſtoriens, d'où Bugati a tiré cette aventure, ont voulu qu'on en pût citer auſſi un d'une ſympathie extraordinaire ; je ne ſçais à oppoſer à cette hiſtoriette que celle rapportée par Grégoire de Tours, des ſept Dormeurs ; mais c'eſt un miracle, & nous ne révoquons point en doute l'hiſtoire ſacrée.

XLIIe. IMPOSTURE.

ARCHIMEDE eſt un des plus illuſtres ſçavans de l'antiquité ; on lui attribue un génie divin pour les mathématiques. Il en donna des preuves non équivoques, lors du ſiége de Syracuſe, ſa patrie, par les Romains, ſous les ordres de Marcellus.

Par l'invention de ſes machines, il fit perdre à Marcellus tout courage & tout eſpoir de s'emparer de la ville. Le Général fut prêt à abandonner l'entrepriſe. Archimède n'ignoroit pas lui-même la ſupériorité de ſes lumières en méchanique. Je paſſe volontiers ſur tout ce que Plutarque dit à la gloire de ce grand homme ; mais je ne ſçaurois croire que ſon habileté allât juſqu'à faire une ſphère de verre, dans laquelle on pût voir les mouvemens des cieux diſtinctement marqués. Cette invention, quoi qu'en diſent certains auteurs, me ſemble difficile ou plutôt impoſſible. Il n'y a point de matière plus fragile que le verre : dès qu'on le tire du fourneau, il s'endurcit, & par conſéquent il ne peut ſe plier & ſe prêter aux mouvemens ſi néceſſaires à un ouvrage tel que celui d'Archimède. Je n'ai rien négligé dans mes recherches, pour découvrir ſur quels témoignages la réalité de cette invention pouvoit être fondée. Aucun au-

teur n'en parle, ſi ce n'eſt Claudien, qui a fait ſur cette ſphère une épigramme qu'on peut traduire ainſi : » Jupiter regarde les cieux formés » dans un petit verre, ſe met à rire » & adreſſe la parole aux Dieux. Le » pouvoir de l'induſtrie humaine, » peut-il être venu à ce point, que » les hommes fragiles faſſent mon » ouvrage en ſe jouant » ?

De Origin. erroris. lib. 2 cap. 5.

Que ce ſoit-là une idée du poëte Claudien, ou qu'il l'ait empruntée d'un autre, elle ne peut paſſer que pour une vérité poëtique, c'eſt-à-dire, pour une preuve que l'induſtrie avoit déjà fait de grands progrès parmi les hommes. Lactance nous fournit un moyen de convaincre Claudien, qui ne la dut qu'à ſon imagination. » Croirons-nous, dit-il, qu'Ar- » chimède ait pu fabriquer la figure » du monde dans une boule de cuivre, » y former le ſoleil & la lune ; en » ſorte que tous les jours ils fiſſent » des mouvemens inégaux & ſembla- » bles à ceux du ciel ? Croirons-nous

» que cette boule, en ſe tournant, re-
» préſentât, non-ſeulement les ap-
» proches & les éloignemens du ſo-
» leil, & la lune dans ſon plein &
» dans ſes déclinaiſons, mais auſſi le
» cours inégal des planètes errantes ?

Le récit de Lactance a quelque choſe de vraiſemblable ; il fait voir que la ſphère d'Archimède étoit de cuivre & non de verre. Il falloit bien changer la matière de ce globe, ou point de merveilleux.

XLIIIe. IMPOSTURE.

LORSQUE je fais réflexion à la facilité des ſavans à croire certains faits, je manque d'expreſſions pour en témoigner ma ſurpriſe. Les anciens hiſtoriens, non contens de louer exceſſivement les mœurs & les vertus des Lacédémoniens, ont voulu nous faire entendre que leurs enfans, en naiſſant, étoient moins foibles, & avoient moins beſoin d'être ſoignés

que ceux des autres peuples. Ecoutons ce que nous dit Plutarque sur ces enfans ; sitôt qu'un enfant, dit-il, étoit né chez les Spartiates, le père étoit obligé de le porter dans un lieu appellé *Lesche*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient assemblés, le visitoient. S'ils le trouvoient bien formé, fort, vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son héritage. Si, au contraire, ils le trouvoient mal constitué, délicat & foible, ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les *Apothètes* (*a*), qui étoit une fondrière près du

Vie de Lycur. pag. 49.

(*a*) Voici la note de M. Dacier sur cet endroit de Plutarque ; *Apothètes*, c'est-à-dire le lieu où l'on exposoit les enfans. Aristote approuve cette détestable ordonnance de Lycurgue dans le septiéme livre de ses politiques, où il écrit : quant aux enfans qu'on doit nourrir ou exposer, il faut établir une loi qui défende d'en élever aucun qui soit imparfait ou mutilé de ses membres. Dans les lieux où cette loi se-

Mont Taygete. Ils croyoient qu'il n'étoit utile ni au père ni à la république qu'il vécût, puiſque, dès ſa naiſſance, il étoit conformé de manière que de ſa vie il ne pouvoit avoir ni force ni ſanté.

S'il y avoit de nos jours un ſemblable tribunal, nous ne verrions que des hommes bien faits, capables de ſupporter la fatigue, & très-propres pour la guerre & pour la paix. Il n'y avoit donc à Sparte ni louche, ni boſſu ? Pourquoi Agéſilaüs étoit-il boiteux ? Je ne trouve dans cette police que de l'inhumanité ; mais c'eſt une loi de Lycurgue. Ces hommes, que Plutarque appelle les plus anciens de chaque tribu, ne quittoient point ſans doute leur tribu-

roit contraire à celle du pays, il faut limiter le nombre d'enfans que chacun doit avoir, & enſuite faire avorter les femmes, avant que les enfans aient ſentiment & vie; ce ſeroit un crime horrible de le faire après qu'ils ſont formés. Quelle ignorance! quelle barbarie!

hal, dans l'attente qu'on leur apportât à tout moment quelque enfant à visiter. Le législateur avoit oublié un point essentiel. Les enfans, en croissant, contractent des défauts, ou par habitude, ou par des accidens qui dérangent le cours ordinaire de la nature. Les magistrats devoient donc continuer chaque jour à visiter les enfans jusqu'à l'âge de dix ou douze ans. Lycurgue ne le leur prescrivit point; & son ordonnance ne produisit qu'une partie de son effet.

Ce qu'il y avoit de commode dans leurs fonctions, c'est qu'ils n'avoient pas la peine d'ôter les langes & de les remettre aux enfans; car à Sparte il n'y avoit ni langes, ni bandes, ni couvertures mêmes pour ces petites créatures. Les nourrices, dit Plutarque, (& ceci peut être vrai) employoient tous leurs soins & tout leur art, à bien faire leurs nourritures; mais point de bandes, point de liens. Elles leur laissoient le corps libre, afin de leur donner un air noble &

dégagé. Elles les accoutumoient à être robuſtes, nullement délicats ni friands ; à n'avoir point peur dans les ténébres, ni quand on les laiſſoit ſeuls ; à ne point faire paroître de mauvaiſe humeur ; à ne point crier ni pleurer (*a*) : ce ſont autant de marques de foibleſſe & de lâcheté.

Que de leçons dans ce peu de

(*a*) Les cris que les enfans ont coutume de pouſſer, paroiſſent de puiſſans moyens que la nature emploie pour faire croître plus facilement leurs petits corps. Ces cris ſervent à hâter le cours du ſang, & à porter avec impétuoſité les ſucs nourriciers dans les vaiſſeaux les plus reculés ; ce qui doit certainement obliger les parties à ſe développer & à croître. Il cite ſur cela l'exemple de quelques Indiens, qui, au rapport de Chrétien Warlitz, tiennent auprès du berceau de leurs enfans des orties toujours prêtes, dont on les touche de tems en tems pour les faire crier, parce qu'ils ne crient jamais d'eux-mêmes Ces peuples penſent que, ſi un enfant crie au moins deux heures par jour, il en devient plus grand, plus fort, & vit plus long-tems. *Journ. de Hollande, an.* 1725, *mois de février.*

mots pour les nourrices d'aujourd'hui ! Que les nourrices Spartiates devoient être eſtimées ! Auſſi Plutarque nous aſſure-t-il, que les étrangers en achetoient à prix d'or. On dit qu'Amycla, qui nourrit Alcibiade, étoit de Lacédémone. Quel prodige d'éducation elle fit là ! que de vertus dans cet élève ! mais revevenons aux nouveaux nés proſcrits : je crois le fait abſolument faux ; & je m'appuie ſur les magnifiques éloges prodigués aux Spartiates par tant d'hiſtoriens. Un peuple de monſtres auroit-il pu être regardé par tous les écrivains comme la nation la plus ſage de l'univers ?

XLIVe. IMPOSTURE.

Y A-T-IL eu des Amazones ? Tant d'auteurs anciens en parlent, en font l'éloge, que peu de perſonnes ont oſé juſqu'à préſent ſe déclarer d'un ſentiment contraire. Pour moi,

je regarde comme une fable tout ce qu'on a débité ſur ce ſujet. Rapportons d'abord la deſcriptiou que Juſtin fait de leur origine & de leurs conquêtes. Deux jeunes hommes, Ulinos & Scolopitre, d'extraction royale, furent chaſſés de Scythie par une faction puiſſante. Ils s'établirent, avec une nombreuſe ſuite de leur âge, aux confins de la Cappadoce, près la rivière de Thermodon, ſe rendirent bientôt maîtres de tous les environs, y commirent des déſordres, des ravages inouis. Les peuples voiſins, pouſſés à bout par leurs brigandages, ſe révoltèrent contre eux, & les taillèrent en piéces. Les femmes de ces jeunes étrangers exilées, & ſans mari, prirent les armes à leur tour, & pour ſe défendre & pour attaquer les ennemis. Elles réſolurent de ſe ſéparer du commerce des hommes, de ne faire aucune alliance avec eux. Elles la regardoient comme une ſervitude & non comme un mariage. Elles établirent leur républi- Lib 2. c. 4.

que ſur ce plan: Afin qu'aucune d'entr'elles n'eût de prétexte de s'y oppoſer ; elles maſſacrèrent tous les hommes qui étoient reſtés parmi elles. Ces voiſins qui avoient tué leurs maris ſubirent le même ſort ; elles les immolèrent à leur vengeance.

Leur race eût été bientôt éteinte, ſi elles n'avoient ſongé à la perpétuer. Elles ſe mêlèrent, à certain tems de l'année, avec des peuples limitrophes ; tuèrent les enfans mâles qui naiſſoient d'elles, & ne conſervèrent que les filles. On ne leur apprenoit ni à filer, ni aucun de ces arts qui conviennent à leur ſexe. On les occupoit à manier les armes, à monter à cheval, à la chaſſe ; & à d'autres exercices ſemblables. Elles ſe brûloient la mammelle droite pour tirer plus librement de l'arc. C'eſt de cette coutume qu'elles furent appellées *Amazones*. Elles eurent pluſieurs reines, ſous les ordres deſquelles elles conquirent une grande partie de l'Europe & de l'Aſie.

Voilà en abrégé l'hiſtoire, ou plutôt la fable des Amazones. Pour y ajoûter foi, il faut ſuppoſer que tous ces jeunes gens chaſſés de Scythie emmenèrent beaucoup de femmes, & qu'ils ſe retirèrent plutôt en vainqueurs qu'en bannis ; que les payſans qui les maſſacrèrent, pour ſe ſouſtraire à leur tyrannie, reſpectèrent aſſez ces femmes pour ne les pas envelopper dans leur vengeance & que celles-ci furent en aſſez grand nombre pour tailler en piéces ces furieux, enflés de cette victoire contre leurs maris, & pour ſuffire aux exploits & aux conquêtes qu'on leur attribue. La haîne qu'elles conçurent pour les hommes, malgré le penchant naturel d'un ſexe pour l'autre, la réſolution de ne point ſe marier, & de tuer tous ceux qui avoient ſurvécu, afin que l'une n'ait pas plus de préférence que l'autre, ſont de ces excès dont les femmes ne ſont point capables. D'ailleurs, qui les intruiſit dans l'art militaire ? Devin-

rent-elles tout d'un coup guerrières, propres à commander des armées, & assez habiles pour n'avoir pas besoin de conseil ? Ne pouvoient-elles mettre les hommes aux fers & s'en servir pour la conservation de leur race, plutôt que d'appeller à leur aide des étrangers ?

Remarquons que Justin dit qu'elles se vengèrent dela mort de leurs maris par celle des peuples voisins & ailleurs qu'après la paix elles se marièrent avec les peuples voisins, afin que leur race ne s'éteignît pas. Comment accorder ensemble la mort & le mariage de ces peuples ? L'auteur veut peut-être parler d'autres voisins qu'elles n'avoient pas défaits ; mais ce n'est-là qu'une conjecture.

Elles faisoient périr les enfans mâles qui naissoient d'elles. Les historiens nous peignent les nations trop verteuses ou trop barbares Tous leurs récits sont contre la nature dont la voix parle à tous les cœurs. Se priver, par le

feu, de la mammelle, ſeroit s'expoſer à perdre la vie. Celles qui avoient peu d'embonpoint, ſouffroient inutilement ce tourment cruel. Une ſeule mammelle ſuffiſoit-elle à nourrir leurs filles ? Si elles étoient toutes, & toujours occupées à la guerre, qui cultivoit leurs champs, avoit ſoin du ménage, élevoit leurs enfans, exerçoit tous ces arts utiles à une république ? Travailloient-elles elles-même aux armes & aux machines de guerre ? Qui leur en avoit appris la fabrique, ainſi qu'à bâtir des maiſons & des villes auſſi grandes qu'Ephèſe, au rapport de Juſtin ? Je n'ignore pas qu'il y a eu des femmes guerrières, telles que Jeanne d'Arc, qui fit contre les Anglois des exploits héroïques, & une autre jeune fille (*a*)

(*a*) Enéas Sylvius Piccolomini, qui fut depuis pape, ſous le nom de Pie V, parle dans ſon hiſtoire de Bohême, chap. 5 & 6, de Libuſſa, fille de Crocus, & au chap. 7 de Volaſca, que notre auteur déſigne ici ſans la nommer. Nous dirons

qui avec plusieurs de ses compagnes a tenu le sceptre de Bohême pendant sept ans ; mais l'histoire de ces femmes est-elle bien authentique ?

---

un mot de ces deux princesses, qui ne sont peut-être pas aussi connues que la pucelle d'Orléans, Libussa, fille d'un des premiers princes qui ont commandé en Bohême, héritière des états de son père, les gouverna quelque tems sans être mariée. Pressée par ses sujets de leur donner un roi, elle consentit de prendre pour mari celui que le sort lui présenteroit. Elle lâcha à l'abandon son cheval dans une campagne, & leur fit entendre que celui chez lequel ce cheval se retireroit seroit son mari. Le cheval alla chez un paysan, nommée Prémislas, qu'elle épousa, & qui fut le premier roi de Bohême. Volasca, illustre princesse de ce pays, conspira avec les plus courageuses dames de sa cour contre les hommes, les défit, & fonda une nouvelle république d'Amazones qui subsista plusieurs années. Les Bohémiens leur firent la guerre. Elles se défendirent avec autant de courage que d'adresse. Volasca fut néanmoins surprise par stratagême, & vit la fin de sa république.

On

On dit, enfin, que les Amazones dominoient ſur une grande partie de l'Europe & de l'Aſie. Quand on parle de ces parties du monde, on entend un nombre preſque infini de villes, de provinces & de royaumes. Suppoſons que, de notre tems, la France, l'Eſpagne & l'Italie fuſſent occupées par des Amazones ſans hommes, qu'elles en fiſſent venir d'Allemagne, d'Angleterre ou d'Afrique, & de l'Aſie : ces hommes, après avoir eu commerce avec elles, ſeroient renvoyés ſuivant la loi. (*a*) S'ils arri-

(*a*) Pogge, dans le quatriéme livre de ſon hiſtoire de la variété de la fortune, dit que dans le Royaume de Calicut, vis-à-vis l'Iſle de Séchutera, il y en a deux autres, dont chacune eſt habitée alternativement par les hommes & par les femmes. Tantôt ce ſont les hommes qui vont trouver les femmes, tantôt ce ſont celles-ci qui vont trouver les hommes. Il ajoûte qu'avant l'eſpace de dix ans, il faut que chacun retourne en ſon Iſle, & que ceux qui reſtent dans l'Iſle d'autrui, après ce tems, meu-

voient tous enſemble, leur étoit-il bien difficile de s'emparer du pays & des Amazones elles-mêmes ? Si on n'en recevoit qu'un petit nombre à la fois, comment s'en faiſoit le partage ? Qui avoit la préférence ? Avec un peu de bon ſens, on ne peut s'empêcher de rire d'une telle négociation.

Les hiſtoriens rapportent comme un fait certain, que Miniſſeya, ou, ſelon d'autres, Thaleſtris, reine des Amazones, alla avec une nombreuſe ſuite trouver Alexandre pour avoir des enfans de lui. Ce qui me ſurprend, c'eſt que ce voyage des Amazones, ſelon Plutarque, eſt confirmé par Clytarque, Polycrite, Onéſicrite, Antigone & Iſter ; mais il eſt vrai auſſi, que Charès, de la ville de Théangela, Ptolomée, Anticlide,

---

rent ſubitement. Bonne raiſon, pour qu'on en ſorte avec autant de diligence qu'on y eſt venu. Cette mort ſubite manque à l'hiſtoire des Amazones.

Philon le Thébain, Philippe, de la même ville de Théangela, Hécatée d'Erétrie, Philippe de Chalcis, & Duris de Samos, ſoutiennent que cette hiſtoire eſt une pure fiction Il ſemble qu'Alexandre même eſt d'accord avec ceux-ci. En écrivant à Antipater, à qui il envoyoit le détail de tout ce qui ſe paſſoit, il lui mande que le roi des Scythes lui offroit ſa fille en mariage; mais il ne dit pas un ſeul mot de l'Amazone. Ajoûtons que, pluſieurs années après, Onéſicrite, liſant à Lyſimachus, qui étoit ſur ſon trône, le quatriéme livre de ſon hiſtoire, où étoit l'aventure de Thaleſtris, ce prince lui dit en ſouriant: où étois-je donc en ce tems là? Cinq auteurs Grecs, & deux Latins, Juſtin & Quinte-Curce, ſoutiennent ce fait; ceux qui le nient ſont au nombre de neuf: de quel parti ſe ranger?

On pourra m'oppoſer encore l'autorité de Vopiſcus qui dit: » qu'au triomphe d'Aurélien, on mena dix Vie d'Aurel. pag. 220.

» femmes vétues en Amazones, qui » combattoient parmi les Goths; leur » deviſe indiquoit qu'elles deſcen- » doient des Amazones ». Je répondrai qu'il étoit très-poſſible que ces femmes cruſſent être de cette race imaginaire, ou s'en vantaſſent, ſans le croire, pour ſe donner plus de conſidération.

Juſtin prétend, que Thaleſtris s'en retourna dans ſon pays dès qu'elle eut couché avec Alexandre, mourut peu de temps après, & que le nom des Amazones fut éteint. Comment donc les guerrières de Vopiſcus étoient-elles de cette race ? Arrien va encore dépoſer contre elles; » ni » Ariſtobule, dit-il, ni Ptolomée, » ni aucun auteur accrédité ne rap- » porte ce fait; ce qui me porte à » croire que la nation des Amazones » n'a pu ſubſiſter juſqu'à ce tems-là ».

Liv. 7. p. 21.

D'autres, après avoir lû dans Appien que, parmi les otages & les priſonniers que fit Pompée à la défaite du roi Orezès, il y eut des fem-

mes bleſſées, ont cru qu'elles étoient des Amazones : mais Arrien paroît s'en moquer.

Enfin, pour convaincre de fauſſeté ce prétendu royaume des Amazones, dès que les Romains commencèrent à porter les armes dans tout l'univers, on n'a jamais entendu dire que les Amazones, ou d'autres femmes, fuſſent maitreſſes abſolues d'une partie de l'Europe & de l'Aſie.

XLVe. IMPOSTURE.

VOICI un terrible événement & bien digne d'attention : on avoit préparé des figues pour Philémon, un âne s'aviſa de les manger en ſa préſence. Philémon, qui étoit vieux & peut-être incommodé, crie à ſon valet d'accourir pour ſauver les figues. Le valet n'entendit pas la voix de ſon maître, & arriva quand l'âne les eut toutes englouties. Le vieillard lui dit : je vous ſçais bon gré, vous

deviez encore attendre plus longtems ; à préſent que l'âne a mangé, apportez-lui à boire. Philémon rit tant de cette ſaillie, dit Valère-Maxime, qu'il en étouffa : voilà un mot bien cher. Eſt-il croyable qu'un vieillard, tel que Philémon, s'échappât en ris ſi immodérés, pour une pointe aſſez commune ? Trouva-t-il tant de charmes en deux paroles, que le tranſport de les avoir dites le fît mourir ? Les auteurs qui nous ont rapporté ce trait d'hiſtoire, ont-ils eu deſſein de nous peindre Philémon comme un homme à bons mots ? Ils devoient donc nous citer d'autres ſaillies de lui ; car certainement, celle-ci n'eſt pas des meilleures que nous liſions dans les anciens. A-t-on prétendu louer ce vieillard, d'être encore capable de gaieté & d'enjouement ? Rappellons nous les loix qu'Ovide preſcrit aux femmes pour le rire : qu'il ne vous faſſe point, leur dit-il, remuer les hanches par une ſecouſſe trop violente ; qu'il ait

Art. aman. liv. 3. v. 285.

une certaine modération & une grace qui convienne à votre ſexe.

Ce conſeil regarde auſſi les hommes, & ſurtout ceux qui, de l'âge de Philémon, doivent avoir un maintien plus grave & plus compoſé. Ciceron traite du ris, en évite la définition, mais en condamne l'excès. Un bel-eſprit Allemand le définit ainſi. Le ris n'eſt qu'une ouverture de la bouche, que l'homme fait pour témoigner le plaiſir de ſon ame quand il a entendu ou obſervé quelque choſe d'agréable ou de ridicule. S. Baſile dit que cette ouverture ne doit point être trop grande, que c'eſt une marque de folie que de rire avec trop d'éclat, & qu'il faut montrer la ſatisfaction de ſon eſprit, ſeulement par un ſouris.

Lib. 2. de orat.

Lib. regula fuſiùs diſputata. Inter. 17 pag. 446.

Selon ces principes uniformes ſur le ris, Philémon ne mérite aucun éloge. Au contraire, il a donné dans l'excès blâmé, & d'autant plus blâmable, qu'il lui a coûté la vie. Les auteurs n'auroient-ils pas imaginé

cette hiſtoire ; pour avoir un exemple d'homme mort à force de rire ? Dans ce cas, nous appellerons le ris de Philémon un ris Sardonien (*a*). Démocrite rioit toujours ; cependant il n'en n'eſt point mort Dans ſa vieilleſſe, il ſe ſera corrigé de rire ; ou il n'aura ri qu'avec modération.

Valère-Maxime dit que ces figues étoient préparées pour Philémon ; que même il les avoit devant lui. Il ne dit point où cet infortuné vieillard étoit alors ; apparemment dans la ſalle à manger. L'âne y ſera donc entré ? Dans quel pays ces ânes ont-ils jamais joui de cette liberté ?

(*a*) C'eſt un ris forcé ; ainſi nommé, parce que dans la Sardaigne il y a une herbe dont le ſuc venimeux, quand on le porte à la bouche & qu'on le mange, cauſe une telle contraction des muſcles du viſage, qu'il ſemble que l'on rit même en mourant.

XLVIe. IMPOSTURE.

IL y eut un tems où l'on ignoroit ce que c'étoit que le bled, & Rome reſta environ ſix cents ans ſans boulangers. Selon Virgile, « ce fut Céres » qui la premiere apprit aux hommes » à ouvrir le ſein de la terre avec la » charrue. Alors, les arbres ne four- » niſſoient plus de fruits, ni les bois » ſacrés, & ſur-tout celui de Dodo- » ne, ne produiſoient plus de glands, » ni autre choſe pour la nourriture. Georg. lib. 1. vers. 147.

C'eſt-là le langage de preſque tous les poëtes; que n'ont-ils fait honneur à un homme plutôt qu'à une femme, de l'art de labourer la terre & de ſémer le bled? Leur réçit eût paru moins extraordinaire, mais plus vraiſemblable. Contents d'avoir avancé que les hommes ne ſe nourriſſoient que de glands, ils ne devoient point abuſer de notre crédulité, en nous aſſurant que le gland manqua ſur la

terre. & qu'une femme imagina l'uſage du bled.

Voyons ſi les hommes reſtèrent auſſi long-tems qu'on le dit, ſans bled & ſans pain. Les hiſtoriens qui mêloient leur fauſſe théologie à leurs annales, nous fourniront eux-mêmes le moyen de détruire leur opinion ſur ce point.

» Après la mort de Nyctimus, dit » Pauſanias, Arcas, fils de Caliſto, » ſuccéda au royaume ; ce fut ce » prince qui reçut du bled de » Triptolême, le diſtribua à ſes ſu- » jets, & leur apprit à faire du pain ».

Lib. 8. p. 259.

Il n'eſt point ici queſtion de Cérès ; peut-être l'auteur ſuppoſe-t-il qu'elle communiqua ce grand ſecret à Triptolème ſon fils ou ſon éleve. Les femmes de ce tems donnoient une grande application à l'étude de la Nature ! Cérès étoit une excellente botaniſte, elle n'ignoroit rien de ce qui regarde les herbes & les plantes. C'eſt à cette profonde connoiſſance qu'elle dut & après elle l'univers entier, la dé-

couverte du bled. Le tems où nous vivons eſt véritablement un âge de fer. Des ſiécles entiers s'écoulent ſouvent ſans que nous puiſſions compter parmi nous une ſeule femme phyſicienne. Il eſt vrai que cette étude de la Nature commença par Cérès & finit en elle; mais l'invention du bled ne ſuffit-elle pas pour effacer la gloire de tous les ſiécles? Comment put-elle y parvenir; où trouva-t-elle des épis? Alors la terre n'étoit couverte que de chênes, & combien n'en falloit-il pas pour fournir du gland à tous les hommes? S'il y avoit des épis, il y avoit donc alors du bled; il y en avoit donc encore auparavant. Que les hommes, je le répete, eurent peu d'eſprit & de curioſité de ne point s'appliquer à cette recherche, & de ſouffrir qu'une femme l'emportât ſur eux à cet égard! Ces ignorants-là méritoient bien de ne manger jamais que du gland.

Depuis cette découverte on commença à labourer la terre. Cérès en-

taſſa inventions ſur inventions pour rendre cette culture plus facile & plus avantageuſe. On lui dut la charrue, les bœufs, leur attelage, enfin tout l'attirail qu'exige l'agriculture. Diſons plutôt que nous ne devons aux hiſtoriens qu'une belle fable. L'écriture-ſainte fait mention de pain, de vin, & jamais de glands. Les hiſtoriens Romains, quelqu'empreſſés qu'ils ſoient à célébrer la frugalité & la tempérance de leur Nation, ne diſent point qu'elle ne connut pas le froment. Que Rome eut du bled, preſque dès le premier tems de ſa fondation; on peut le prouver par le champ des Tarquins. On ſçait qu'il leur fut ôté quand ils furent chaſſés du trône, & que les épis de ce champ furent jettés dans le Tybre.

Quant à ce qu'on dit que Rome ne ſe ſervit point de boulangers (*a*)

(*a*) Le nom de *Piſtor* ou de *Pinſor*, à proprement parler, ne convenoit qu'à celui qui piloit le bled, ſelon Varron, dans la vie des Romains,

pendant près de ſix cents ans ; voici les termes de Pline : » il n'y en eut » point (de boulangers) juſqu'à la Lib. 18. c. 1.

Liv. 1. Dans la ſuite des tems on appella de ce nom celui qui faiſoit & cuiſoit le pain, que nous nommons boulanger aujourd'hui. Au reſte, je ne ſçais ſi Pline ne veut pas dire que l'on ne ſe ſervit de ce terme pour ſignifier un boulanger que dans le tems qu'il marque. Si, dès le commencement de Rome, il y avoit du bled, il étoit de néceſſité qu'il y eût quelqu'un pour le piler, pour façonner la pâte & pour la faire cuire, c'eſt-à-dire, des boulangers. Pline ne pouvoit pas l'ignorer aſſurément. Je crois que ce paſſage a été altéré ; ce qui paroît auſſi par la contradiction relevée même par notre auteur, en ces termes : *Les Romains faiſoient du pain eux-mêmes, & c'étoit l'ouvrage des femmes.* Si Pline avoit écrit : on faiſoit le pain chez les Romains mêmes, & c'étoit l'ouvrage des femmes, le ſens ſeroit clair. Le père Hardouin n'a pas remarqué cet endroit. Pline n'a-t-il pas voulu dire en effet que le pain ſe faiſoit dans chaque maiſon, & qu'alors la boulangerie n'étoit pas affectée, comme elle le fut depuis, à une communauté d'artiſans ?

» guerre contre Perſée, cinq cent
» quatre vingts ans après la fondation
» de Rome ; les Romains faiſoient
» eux-mêmes le pain ; c'étoit l'ou-
» vrage des femmes, comme il ſe pra-
» tique à préſent dans la plus grande
» partie des Nations ».

Je demande ce qu'on veut dire par ces mots : les Romains faiſoient eux-mêmes le pain, & c'étoit l'ouvrage des femmes. Il falloit donc dire qu'il n'y avoit que des boulangères, & qu'on avoit défendu le métier de boulanger aux hommes. Le mari ne pouvoit-il pas aider ſa femme ? S'il l'aidoit, ne boulangeoit-il pas ? A qui la femme laiſſoit-elle ſa boutique, ſon four & tout l'attirail de ſa boulangerie après ſa mort ; puiſque ſon mari ne pouvoit pas exercer la même profeſſion ? Que de miſères !

Je ne puis concevoir quelle louange il revient aux Romains d'avoir été ſi long-tems ſans boulangers. La même, ſans doute, que d'avoir été ſans bar-

biers (*a*) pendant l'eſpace de quatre cent cinquante-quatre ans. Rome dans ſon commencement, c'eſt-à-dire lors du ſiége qu'en firent les Gaulois, eut des boulangers. Lactance Fir-

(*a*) Ce fut Licinius Ménas, à ce que dit Pline, lib. 7. cap. 59, qui le premier fit venir de Sicile des barbiers à Rome. Perſonne ne ſe raſoit avant cette époque. Varron, lib 3. cap. 11. de l'agriculture, prouve par des ſtatues antiques, que dans les premiers tems on portoit les cheveux & la barbe. Le premier des Romains qui commença à ſe raſer fut Scipion Emilien, ſelon Aulu-Gelle, lib. 3. cap. 4. Dion, lib. 48, pag. 377, rapporte qu'Auguſte ſe fit raſer la première fois, l'an de Rome 715. Il ſe ſervit de raſoirs, ſelon Pline, depuis ce tems-là: il ſe plaiſoit à avoir les joues unies, & les Romains imiterent ſon exemple. Suétone, qui en cela n'eſt pas d'accord avec Dion, raconte, dans la vie d'Auguſte, chap. 79. qu'il n'étoit pas beaucoup curieux de ſe faire raſer ſi ſouvent, & d'être long-tems à ſa toilette. Qu i qu'il en ſoit, Dion nous aſſure qu'Auguſte ſolemniſa le jour qu'il fit abattre ſa barbe comme une grande fête, & qu'il donna un repas public. Il faut que les pré-

mien eſt mon garant. Dans le même tems, dit-il, on dreſſa un autel à Jupiter *Piſtor*, (boulanger) parce qu'il avertit en ſonge les Romains de faire du pain de tout le bled qu'ils avoient, & de le jetter dans le camp des ennemis.

Pluſieurs milliers d'années auparavant, les Egyptiens avoient des boulangers, & ceux-ci avoient un chef qui étoit un des premiers officiers de la cour. Les auteurs Romains ſe moquent donc de nous, quand ils nous diſent que leurs compatriotes reſterent ſix cents ans ſans boulangers.

---

paratifs & les cérémonies pratiquées dans cette fête de la barbe d'Auguſte aient fait beaucoup d'éclat à Rome & ailleurs, pour mérirer qu'un hiſtorien auſſi grave que Dion, nous en ait conſervé ſi exactement l'époque & le détail.

XLVIIe. IMPOSTURE.

CHEZ les Juifs, un mari qui avoit des ſoupçons contre ſa femme la menoit devant le grand-prêtre, qui la convainquoit de cette manière : il lui faiſoit boire d'une certaine liqueur, & proféroit des imprécations. Si la femme étoit coupable, elle mouroit ſur le champ. Le mari étoit éclairci de ſes doutes & délivré d'une infidelle. Il n'eſt plus permis de s'aſſurer par de telles épreuves de la fidélité de ſa femme, & par conſéquent de la légitimité de ſes enfans. Num. cap. 5.

On lit dans Elien que quelques peuples de la Lybie, dans le cas de pareils ſoupçons, mettoient l'enfant dans un tonneau rempli de ſerpens appellés *Céraſtes*. Si ces reptiles ſe dépouilloient de leur cruauté naturelle, & ne faiſoient aucun mal à l'enfant, il étoit déclaré légitime. Ce phénomène ne mérite ni d'être appro- Hiſt. animali cap. 57.

fondi ni d'être réfuté. Ce que l'on débite des anciens Germains ſur le même ſujet, n'eſt guères plus digne d'attention. Dès qu'il leur étoit né un enfant, ils le portoient ſur le bord du Rhin, le mettoient ſur un bouclier & le laiſſoient aller au courant de l'eau; s'il couloit à fond, il étoit regardé comme bâtard, s'il nageoit ſur l'eau on le tenoit pour légitime. Claudien fait alluſion à cette coutume, quand il dit, en parlant de ce peuple, que le Rhin examinoit les enfans par ſes eaux. J'aurois regardé ce récit comme une fable, ſi d'autres auteurs n'en euſſent point parlé. Juſte-Lipſe, critique très-ſçavant de notre ſiécle, s'étonne que Tacite ne rapporte point ce trait dans ſon livre des mœurs des Germains. Mais le ſilence de Tacite en prouve la fauſſeté; il étoit trop homme de ſens pour admettre de telles erreurs. La belle idée que de coucher un enfant ſur un bouclier, & de le confier aux vagues d'un fleuve auſſi rapide que le Rhin, pour

Comment. 443 & 444.

ſçavoir ſi on en étoit le père! Quelle vertu, quelle qualité avoit l'eau du Rhin, pour être plus propre que celle d'une autre rivière à ſatisfaire la curioſité des maris? Quel privilége avoient les Germains mariés ſur les autres Nations, pour prétendre à une fidélité parfaite? Les hommes peuvent être groſſiers, ſuperſtitieux: mais ils aimeront toujours à ſe prévenir en leur faveur & à s'abuſer.

XLVIIIe. IMPOSTURE.

PLINE eſt un excellent auteur, mais les fautes qui ſe ſont gliſſées dans ſes écrits, commencent à diminuer ſa réputation. Ange Politien (*a*) penſe

(*a*) Ce n'eſt point Politien, mais Hermolaüs Barbarus qui dit avoir trouvé tant de fautes dans les livres de Pline; ces fautes d'ailleurs ſont moins de cet auteur que des grammairiens & des copiſtes qui l'ont tranſcrit. Parmi les lettres de Politien, dans le liv. 12, eſt la lettre d'Hermolaüs, où il aſſure qu'il a corrigé Pline.

qu'on pourroit compoſer un gros volume de ces mêmes fautes. On met communément de ce nombre, ce qu'il dit des ſurnoms des familles Romaines. » Les premiers ſurnoms, ſe-
Lib. 18. c. 3. » lon lui, étoient dérivés des légumes » & d'autres choſes qui appartenoient » à la campagne. Celui de Pilumnus » provient de *pilon* (*a*), pour en

(*a*) La langue françoiſe ne peut pas faire connoître auſſi diſtinctement que la latine, l'origine de quelques-uns de ces ſurnoms ; comme celui de Cicéron *à Cicere*, pois chiche ; de Stolon *à Stolone*, rejetton inutile qui vient au pied de l'arbre ; de Séranus *à Serendo*, enſemencer. Quant au ſurnom de Cicéron, Plutarque, qui a écrit ſa vie, n'eſt pas du ſentiment de Pline. Je ne ferai que rapporter ici les termes du premier. Pour le père de Cicéron, dit-il, on en parle fort diverſement ; les uns prétendent qu'il naquit, & qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon ; les autres rapportent ſon origine à Tullius Attius qui régna avec beaucoup d'éclat ſur les Volſques, & qui fit la guerre aux Romains. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le premier de cette race qui porta le ſurnom de Cicéron paroît

» avoir fait la découverte ; Piſon de » *piler*, Fabius, Lentulus, & Cicéron, » d'avoir ſemé des *fèves*, des *lentilles* » & des *pois chiches* ». Ne voilà-t-il pas des origines bien ingénieuſement trouvées ! Ce qui me ſurprend, c'eſt qu'Alexandre, auteur d'une érudition

---

avoir été un perſonnage conſidérable : c'eſt pourquoi ſes deſcendans ne rejettèrent pas ce nom & le porterent avec plaiſir, quoique la plûpart s'en mocquerent, parce que *Cicer* en latin ſignifie un pois chiche, & que celui qui le portoit avoit au bout du nez une petite excroiſſance de chair comme une verrue, qui reſſembloit à un pois ; ce qui lui fit donner ce ſurnom. La première fois que Cicéron brigua une charge & qu'il commença à vouloir s'entremettre du gouvernement, ſes amis étoient d'avis qu'il quittât ce ſurnom, & qu'il en prît un autre : il n'en voulut rien faire, & leur dit avec une hardieſſe pleine de fierté, qu'il feroit tous ſes efforts pour rendre ce nom de *Cicéron* plus glorieux & plus célèbre que celui des Scaures & des Catulles. Queſteur en Sicile, il offrit aux Dieux un vaſe ou une ſtatue d'argent où il fit graver tout au long ſes deux premiers noms

reconnue, ait copié Pline ici; mais en ajoûtant de nouvelles réflexions à ſon récit. » Rien de plus vrai, dit-il, » que ce que pluſieurs ont raconté » que les anciens qui n'étoient pas » de la lie du peuple, & qui étoient » employés dans les armées, ont tiré » leurs ſurnoms des objets connus à la » campagne, à cauſe du long ſéjour » qu'ils y faiſoient. De-là on peut » conjecturer que tous les perſon- » nages, auſſi recommandables par » leur courage que par leur eſprit, & » qui avoient coutume d'être chargés » des affaires publiques, ne croyoient » pas comme nous qu'il fût au-deſſous » d'eux de tailler la vigne, d'engraiſ- » ſer & d'enſemencer les terres ».

Marcus Tullius. Pour le troiſiéme, il ordonna par plaiſanterie au graveur de mettre un pois chiche qui indiquoit Cicéron. Voilà donc Pline & Plutarque qui ſe contrédiſent ſur l'origine de ce nom. Je ſuis ſurpris que l'abbé Lancellotti n'y ait pas fait attention. *Voyez M. Dacier dans ſa note ſur ce paſſage de Plutarque.*

Faiſons ici une digreſſion ſur l'idée déjà réfutée, que les conſuls étoient élevés à la campagne, au labourage, & qu'on les en retiroit pour les faire dictateurs & généraux. Quand donc, ſelon cet auteur, ils avoient du loiſir, ils le donnoient aux ſoins de la campagne. Il paroît cependant faire quelque difficulté de le croire, puiſqu'il ne ſe ſert que d'expreſſions très-modérées; de peur qu'on ne puiſſe penſer que de ſimples cultivateurs qui n'habitoient que des cabanes, qui ne connoiſſoient que les travaux ruſtiques, fuſſent tout-à-coup élevés au conſulat, à la dictature, au généralat. De quel loiſir jouiſſoient donc ces grands perſonnages, à la tête d'une république où il y avoit tant d'affaires à expédier? Prenons pour exemple le gouvernement de Veniſe; y a-t-il un cloître où les religieux perdent moins de tems, & aient plus d'occupations réglées que les nobles Vénitiens dans la place (*a*), ſur

(*a*) Il y a dans cette place un endroit qui

le pont de Rialto (*a*), dans le collége (*b*) & dans le sénat ?

Accordons néanmoins que les Romains avoient quelque loisir qui leur permettoit de courts voyages à la campagne ; qu'ils s'y délassoient de leurs occupations, prenoient plaisir d'arra-

---

s'appelle de *Broglio*, où tous les nobles Vénitiens se rendent le matin de fort bonne heure ; c'est-là où ils sollicitent les uns auprès des autres les dignités de la République.

(*a*) Les Magistrats s'assemblent dans des bâtimens qui s'appellent *Fabriche*, & qui sont élevés tout près de ce pont.

(*b*) Le collége de la République peut s'entendre de deux manières. Quand il représente l'Etat, alors l'assemblée est composée du Doge, de six conseillers, de trois présidens de la quarantie criminelle, de six sages du conseil, de cinq sages de terre-ferme, & de cinq autres des ordres. Lorsqu'il y a ce nombre entier, il s'appelle le *plein collége*. On prend aussi ce nom de collége pour la consulte, lorsque les sages seuls s'y trouvent, & examinent les matières d'Etat pour les proposer au Sénat, qui a seul droit d'en décider.

cher

cher des herbes nuiſibles, de couper des rameaux inutiles, de former des planches à la bêche & d'arroſer les fleurs de leurs jardins. De tels amuſemens étoient très-honnêtes & très-convenables à la ſanté. L'eſprit égayé par ces douces occupations devenoit enſuite plus propre aux affaires. Mais ce n'eſt point-là l'opinion des anciens auteurs. Ces chefs du peuple Romain quittoient la ville, renonçoient à l'adminiſtration de la République, s'établiſſoient dans les villages ou hameaux, atteloient eux-mêmes les chevaux ou les bœufs à la charrue. Accablés de fatigue, trempés de ſueur depuis le lever juſqu'au coucher du ſoleil, ils répandoient les engrais, creuſoient les ſillons, enſemençoient leur champ & les moiſſonnoient. Pendant que ces ſeigneurs ſe chargeoient de ces travaux pénibles, les villageois & les laboureurs s'amuſoient ſans doute à les regarder. Quel ſyſtême! Revenons à ce que Pline nous dit que certains légumes, & pluſieurs des ſoins

champêtres ont donné leur nom à quelques familles Romaines. Il falloit que les Romains euſſent une meilleure méthode que la nôtre, de cultiver les pois, les fèves, les lentilles, les laitues & les vignes, pour mériter ces ſurnoms & les regarder comme des qualifications diſtinguées. Cicéron qui dans tous ſes ouvrages parle ſi avantageuſement de lui, de ſa famille, de ſa maiſon d'*Arpinum*, ne devoit-il pas mettre au nombre de ſes titres les pois chiches, que lui ou ſes ancêtres avoient cultivés ? Pourquoi a-t-il omis une circonſtance ſi propre à donner un nouveau luſtre à ſa naiſſance & à ſes belles actions ? Soyons aſſurés que les Romains n'avoient pas ſur nous l'avantage de ſçavoir l'origine de leurs ſurnoms, le tems précis où l'on commença à les leur donner, & les raiſons pour leſquelles on les leur donna ; ils n'étoient pas plus ſçavans que nous à cet égard, quoiqu'il ſe trouve encore parmi nous, (parmi les Italiens), des perſonnes

dont l'eſprit eſt ſi frappé de la grandeur Romaine, que, pour relever l'antiquité de leur race, elles s'appliquent à tirer leurs noms de ces familles illuſtres : quelques-uns même vont juſqu'à eſtropier le leur, pour le rendre conforme à celui des anciens. Ils ne voient pas qu'un ſurnom, à proprement parler, n'étoit qu'un ſobriquet, (*a*) & qu'on doit en dire autant des

(*a*) M. Muratori dans la préface *Delle antichita Eſtenſi*, *pag.* 13 & 14, tourne en ridicule, & les généalogiſtes qui font remonter l'origine des familles qu'ils flattent, au tems des conſuls, & la vanité de ceux qui prétendent deſcendre de cette ſource. Il ajoûte qu'il eſt difficile que perſonne puiſſe avoir des preuves certaines de ſa nobleſſe de cinq ou ſix ſiécles; qu'il eſt encore plus difficile d'en montrer de ſept ou de huit de ſuite, puiſque très-peu de maiſons, même des plus renommées de l'Europe, leur généalogie bien examinée, peuvent à peine prouver une antiquité de huit cents ans. Quant au ſurnom dont on cherche l'origine & l'étymologie ſi inutilement dans des tems ſi reculés, l'auteur cité ci-deſſus, chap 26, le

Porciens & des Caprariens, ainſi nommés parce qu'ils furent noblement garder les pourceaux & les chèvres. Finiſſons cet article, & plaignons l'en-

---

Pere Mabillon, liv. 2, chap. 7 de ſa diplomatique, & Baluze, en faveur des anciens titres de la maiſon de Bouillon, démontrent qu'ils n'ont commencé à être en uſage qu'à la fin du dixiéme ſiécle. C'eſt dans ce tems-là que l'on ajoûta au nom de baptême quelqu'autre nom ou ſurnom: celui-ci étoit tiré de quelque aventure, de quelque profeſſion, du nom de la patrie, du père, d'une ſeigneurie, d'un fief, & d'autres choſes ſemblables. La coutume, qui ſubſiſte même encore de notre tems, de ſurnommer des particuliers, de quelque défaut du corps ou de l'eſprit, n'épargnoit pas dans ces ſiécles groſſiers les marquis & les comtes, qui étoient alors des ſeigneurs ſouverains. Ce qui paroît étrange, c'eſt que ces ſeigneurs étoient en quelque ſorte forcés d'accepter ces ſobriquets; que peu-à-peu ils leur devinrent familiers, & qu'enfin ils les ajoûtèrent eux-mêmes à leurs noms. Ils paſſerent à leur poſtérité, & ils ſont maintenant retenus & & conſervés comme des noms très-glorieux,

têtement de ceux qui n'oſent regarder qu'avec reſpect les anciens auteurs, ni rejetter les contes puériles dont ils fatiguent nos oreilles.

Le Pere Mabillon & Muratori donnent beaucoup d'exemples de ſurnoms tirés des raiſons rapportées ci-deſſus & de ces ſobriquets. Les Evêques & les autres gens d'égliſe étoient les ſeuls à qui on donnât rarement des ſurnoms, ſoit parce qu'ils étoient aſſez connus par leurs dignités, ſoit par reſpect pour leur caractère, ſoit enfin qu'on ne jugeât pas à propos de leur impoſer des noms de fiefs, &c. qui ne convenoient qu'à des princes ſéculiers. Le premier ſurnom que l'on ait trouvé au commencement du dixieme ſiécle eſt celui de Robert *de Avalende*, d'une ancienne famille du Limoſin. Il en eſt fait mention dans un cartulaire, de l'an 938, de l'Egliſe de Tulles, dont Robert fut bienfaiteur.

XLIXe. IMPOSTURE.

Plut. in cor. pag. 215.

NUMA établit un miniſtre qui, pendant que les magiſtrats & les pontifes offroient des ſacrifices, prononçoient tout haut, & de tems en tems, ces mots : *faites ceci avec attention* ; cet avis contribuoit à tenir l'eſprit du ſacrificateur recueilli, & l'empêchoit d'être diſſipé par des penſées ou des objets profanes. Je ne puis qu'approuver une ſi ſage inſtitution : mais admettra qui voudra l'effet qu'une ancienne tradition aſſure qu'elle produiſit.

Un jeune barbare aſſiſtoit à un ſacrifice offert en préſence d'Alexandre-le-grand. » C'étoit, dit Valère-Ma-» xime, un ancien uſage de la Macé-» doine, que de jeunes gens envi-» ronnaſſent Alexandre pendant la cé-» lébration des ſacrifices. Un d'entre » eux prit l'encenſoir avec trop de » précipitation, & fit tomber ſur ſon

» bras un charbon de feu. Il ſe laiſſa » brûler en ſilence, tellement que l'o- » deur en fut ſentie de tous les aſſiſ- » tans. Il tint toujours ſon bras immo- » bile, ſouffrit ſans plainte la vive dou- » leur qu'il reſſentoit, pour ne pas » détourner Alexandre, en ſecouant » fortement l'encenſoir, ou en fai- » ſant des cris ».

Lorſqu'il s'agit d'embellir une fable, Valère-Maxime l'emporte ſur tous les autres écrivains. Demandons d'abord ſi dans ce trait d'hiſtoire l'encenſoir de ce tems-là étoit comme le nôtre ; ſi on le tenoit ſuſpendu par des chaînettes, comme à préſent ; ſi les parties inférieure & ſupérieure, percées de manière que l'exhalaiſon du parfum ſe répandît, pouvoient ſe rejoindre. En le ſuppoſant de la ſorte, comment le charbon ardent tomba-t-il ſur le bras du jeune homme ? Par quelque ſecouſſe violente qui avoit renverſé l'encenſoir ? Qu'on remue tant que l'on voudra, & le plus maladroitement du monde, un encenſoir ;

il ne ſera pas poſſible que les charbons tombent ſur le bras de celui qui s'en ſert. Plus on jette l'encenſoir en haut, plus la main s'élève, plus le bras s'abaiſſe vers le coude, & par-conſéquent plus le charbon trouve de facilité à rouler & à tomber à terre : étendez le bras ſur une table, jettez-y un charbon exprès, ce charbon ordinairement rond comme le bras lui-même, ne pourra pas y reſter. Le bras de ce jeune Macédonien, & ceux des hommes de ce tems-là, auſſi-bien que les charbons étoient-ils quarrés ou canelés ? Il tenoit peut-être la cuvette de l'encenſoir... Je le veux encore ; comment ce charbon ſauta-t-il dehors & tomba-t-il juſtement ſur le bras ? le vent en fut-il la cauſe ? Il n'eſt pas croyable que le temple ou la chapelle du prince fût à découvert. Si l'auteur eût dit que le charbon tomba ſur la main ou ſur le pied, il y auroit plus de vraiſemblance dans ſon récit ; mais avancer que ce charbon fut placé comme avec des pincettes

pincettes sur le bras de notre Grec, c'est une invention insoutenable.

» L'odeur de la chair fut sentie de » tous les assistans ». Les expressions de Valère-Maxime auroient-elles été plus fortes, si l'on eût rôti un bœuf dans cette chapelle? Qui n'a pas de la peine à comprendre qu'il sortît une si grande odeur d'une petite brûlure? Que sacrifioit alors Alexandre, une brebis, un veau, ou quelqu'autre animal de cette espèce? On étouffoit donc de mauvaise odeur dans cette chapelle, ou plutôt l'odeur de la victime brûlée n'étouffoit-elle pas celle du bras? Mais passons à quelque chose de plus intéressant.

» Alexandre le Grand, continue » l'auteur, fut si satisfait de la fermeté » & de la patience du jeune Grec, » que, loin que cette action le dérangeât de la cérémonie, il fit durer » le sacrifice plus long-tems ».

Alexandre s'apperçut donc, en tournant la vue de côté & d'autre, de cet accident. S'il n'ordonna pas d'ôter

le charbon que ce malheureux avoit ſur ſon bras, il donna des marques d'une grande cruauté. Ce malheur n'étoit pas de l'eſſence du ſacrifice. D'ailleurs, dès que le Macédonien vit que le roi l'avoit apperçu, pourquoi ne ſecoua-t-il pas le charbon au plus vîte? Il ne devoit plus craindre d'interrompre Alexandre. Ce prince, loin d'être touché de la douleur & du courage du jeune Grec, fit durer le ſacrifice plus long-tems. Ne voilà-t-il pas dans le roi de Macédoine une grande manière de récompenſer la vertu, & dans le jeune homme un ſoin bien imaginé de faire ſa cour à ſon prince? La réflexion de Valère-Maxime ſur ce ſujet mérite de terminer ce chapitre. » Si Darius, dit-il, avoit été ſpecta-» teur de ce grand événement, il eût » jugé que les ſoldats d'Alexandre ne » pouvoient pas être vaincus, puiſ-» qu'il auroit vu tant de courage dans » les jeunes hommes qui lui apparte-» noient ». La conſéquence eſt juſte.

Lᶜ. IMPOSTURE.

SI l'on pouvoit, ſelon l'opinion des plus grands philoſophes, établir dans une république l'égalité parmi les citoyens, il eſt certain qu'elle ſeroit le fondement d'une véritable union; on y vivroit dans une parfaite amitié. Les uns ne porteroient point envie à la fortune & au bonheur des autres. Cette communauté de biens banniroit ces diſputes, ces déſordres que l'avarice & la paſſion de tout envahir & de dominer ont toujours produits. Mais une inſtitution ſi louable n'a t-elle pas un obſtacle invincible dans l'eſſence même de l'homme? Plutarque nous répond du contraire, & nous aſſure qu'il a trouvé cette égalité ſi deſirée dans la République de Lycurgue. Dès qu'il eut fait le partage des terres, Lacédémone ne forma plus qu'une nombreuſe famille, qui jouiſſoit de ſon domaine par portions.

In Lycurgo pag. 44.

égales. Plus de riches, plus de pauvres; Lacédémone n'avoit pour habitans que des heureux. Quelques années après un établissement qui tenoit du divin, Lycurgue revenoit d'un long voyage, & traversoit la Laconie. » Il vit les tas de gerbes si égaux, que » l'un n'étoit pas plus grand que » l'autre; il se tourne vers ceux qui » l'accompagnoient & leur dit en sou» riant : ne semble-t-il pas que la La» conie soit l'héritage de plusieurs » frères qui viennent de faire leur par» tage »?

L'auteur ne nous a pas dit de combien de gerbes chaque tas étoit composé, & de combien de pieds l'un étoit distant de l'autre. Pourquoi manquer à cette circonstance? cette connoissance étoit-elle réservée aux Spartiates? Ils ne cultivoient point le territoire de Lacédémone en commun; chaque famille en avoit une portion particulière. Si les champs des uns étoient négligés, mal cultivés ou ingrats; si ceux des autres produisirent

plus abondamment qu'à l'ordinaire, comment s'arrangeoient-ils enſemble? Y avoit-il au tems de la moiſſon des gens deſtinés à compter les gerbes, à les peſer, à meſurer la diſtance qu'il falloit obſerver entre les tas? Etoit-ce les moiſſonneurs mêmes qui prenoient ces ſoins? Lycurgue ne manquoit ni de combinaiſon, ni d'arrangement dans tout ce qu'il faiſoit; il aura pris de ſages meſures pour que tout fût exécuté exactement & à peu de frais: on peut bien accorder ces bagatelles-là à un ſi grand légiſlateur.

Pour bannir plus irrévocablement de ſa République l'envie, la fraude, le luxe & les deux plus grandes peſtes des villes & des Etats, l'avarice & la pauvreté, il fit un autre établiſſement qui fut celui des repas publics. Il ordonna que tous les citoyens mangeroient les mêmes mets & aux mêmes heures; il leur défendit de manger chez eux ſur des lits magnifiques, & à des tables ſomptueuſes; il ſçavoient que précédemment ils s'a-

bandonnoient à des excès, à des diſſolutions, qui demandoient enſuite un long ſommeil, des bains chauds & des remèdes, comme s'ils euſſent été malades; en leur donnant une nourriture réglée & commune, il les corrigeoit de leur intempérance. » Il n'é» toit pas permis de manger chez ſoi, » & d'arriver bien raſſaſié aux ſalles » publiques, dit le même auteur, & au » même endroit; parce que tous les » autres obſervoient avec grand ſoin » celui qui ne buvoit & ne mangeoit » pas. Ils lui reprochoient ſon intem» pérance, ou ſa trop grande délica» teſſe qui lui faiſoit mépriſer la table » publique ».

Nous n'avons point aujourd'hui de peuple aſſez docile pour leur propoſer d'auſſi beaux établiſſemens, & les faire exécuter avec ſuccès. Félicitons l'antiquité qui en produiſit un. Il eſt vrai que Lycurgue trouva de riches Spartiates qui ne reçurent pas cette nouveauté de bon gré. Ils s'aſſemblerent en grand nombre, murmu-

rerent, crierent hautement contre lui, l'attaquerent à coups de pierres, & l'obligerent à prendre la fuite. » Il » avoit, dit Plutarque, échappé à la » fureur de ces mutins, & s'étoit re» fugié dans un temple. Un jeune » homme, nommé Alexandre, plus » emporté & plus opiniâtre que les » autres, l'y ſuivit, l'atteignit, lui » donna un coup de bâton ſur le vi» ſage & lui creva un œil. »

Lycurgue, cet intrépide Républicain, & cependant aſſez modéré pour ſouffrir qu'on lui crevât un œil, ſe ſera-t il rendu ce jour là dans la ſalle à manger? Plutarque nous laiſſe toujours deſirer les circonſtances les plus curieuſes & les plus intéreſſantes. Croyons qu'il s'en ſera abſenté, & même pendant pluſieurs jours. S'il y étoit allé, il lui en auroit peut-être coûté l'autre œil. Revenons aux repas publics. Combien y avoit-il de maîtres d'hôtel pour faire une proviſion ſuffiſante à traiter tous les habitans d'une ville? On n'en parle point, non plus

que de la quantité des cuisiniers & des autres officiers. Où dressoit-on une table pour tant de monde ? étoit-ce dans la place ? la pluie & les autres injures du tems ne respectoient-elles pas aussi ces hommes supérieurs à l'humanité ? Point du tout. Lycurgue étoit un homme d'ordre & prévint tout inconvénient. Voici ses réglemens à cet égard; les tables étoient chacune de quinze personnes, un peu plus, ou un peu moins. Chacun portoit par mois à la dépense un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromages, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour acheter de la viande.

L'usage de ces délicieux festins s'observa fort long-tems, & fut continué avec la derniere exactitude. Le roi Agis, au retour d'une expédition où il avoit défait les Athéniens, voulut souper avec la reine, & envoya chercher ses portions (*a*) : les Polé-

(*a*) Les rois de Sparte avoient deux portions;

marques (*a*) les lui refuſerent : le prince, offenſé de ce refus, négligea le lendemain d'offrir le ſacrifice d'actions de graces, comme c'étoit la coutume après une campagne heureuſe. Ces officiers le condamnerent à une amende qu'il fut contraint de payer. Les Spartiates n'avoient ni humanité, ni reconnoiſſance. Qu'il fut beau à ce peuple de refuſer un morceau de pain, une chopine de vin & deux figues à un roi victorieux, qui, fatigué d'une campagne laborieuſe & du voyage, vouloit ſouper avec ſa femme ! Il n'y avoit que les Lacédémoniens capables d'un tel procédé, & que Plutarque,

---

non pas, comme dit Amophon, afin qu'ils mangeaſſent plus que les autres, mais afin qu'ils puſſent donner une de ces portions à celui qu'ils jugeroient digne de cet honneur.

(*a*) Les Polémarques étoient les généraux d'armée : ſous les rois c'étoient toujours les premiers de l'Etat qui étoient établis pour faire les portions. *Voyez* Dacier.

ce grave compilateur d'inepties, qui pût le croire & l'écrire. Ecoutons l'éloge qu'il fait d'un de leurs mets. « Le plus exquis de leurs ragoûts étoit » ce qu'ils appelloient le brouet noir. » Les vieillards le trouvoient si bon, » qu'ils laissoient la viande aux jeunes » gens, & se mettoient tous du » même côté pour manger de ce » brouet ».

Il faut encore deviner si c'étoit, parce qu'ils trouvoient ce mets meilleur, ou si faute de dents ils le mangeoient plus facilement que les viandes rôties ou bouillies On devoit, au moins, nous apprendre les ingrédiens qui y entroient, & la manière de le composer. Nous en aurions goûté, & nous aurions décidé du bon goût des Spartiates; nous avons lieu de croire qu'ils le trouvoient excellent, & fort nourrissant, puisqu'il étoit préféré des vieillards. Cependant un roi de Pont, dont Plutarque fait mention, pour manger de ce brouet, acheta exprès un cuisinier

de Lacédémone (*a*). Il n'en eut pas plutôt goûté, qu'il le trouva fort mauvais, & se mit en colère. Ce cuisinier lui dit : « Seigneur, ce qu'il » y a de meilleur manque à ce brouet : » c'est qu'avant de le manger il faut » se baigner dans l'Eurotas ». Réponse pleine de sens. Tout, jusqu'aux cuisiniers, étoit philosophe à Sparte.

Lycurgue n'a pas prescrit aux Spartiates combien de tems ils devoient rester à table. Il paroît qu'ils ne s'y ennuyoient pas, & qu'ils y restoient jusqu'à la nuit, & même au-delà. Il falloit donc des flambeaux ou des lanternes pour s'en retourner chacun chez soi. Des flambeaux à des Spartiates ! Après qu'ils avoient mangé, (c'est toujours Plutarque qui parle,)

(*a*) Elien, dans son histoire mêlée, liv. 4, chap. 7, prétend qu'il n'y avoit à Sparte que des cuisiniers qui sussent cuire la viande, & que l'on exiloit ceux qui savoient apprêter tout autre chose. Qui faisoit donc ce brouet noir ?

» il s'en retournoient chez eux ſans » lumière ; car il n'étoit pas permis » de ſe faire éclairer. Lycurgue vou- » loit qu'on marchât hardiment par- » tout, de nuit & dans les ténèbres ». Je ne ſuis point ſurpris qu'il s'attirât des coups de pierres & de bâton. Son inſtitution étoit bonne pour les jeunes gens, qui étoient alertes & diſpos. Mais les vieillards, ceux qui avoient été eſtropiés à la guerre, & tant d'autres qui pouvoient être incommodés de diverſes manières, déteſtoient apparemment la loi, & ſon auteur qui les expoſoit à des chutes continuelles & dangereuſes.

Remarquons que Plutarque ne nous dit point ſi Lycurgue avoit établi une pareille égalité & communauté de biens entre les femmes. Son ſilence, & celui des autres anciens auteurs, nous laiſſent ignorer ſi leurs biens étoient juſtement partagés entre elles ; ſi elles mangeoient enſemble, ou ſi chaque mari emmenoit ſa femme avec lui aux repas publics. Que de beaux

traits ce ſujet n'eût-il pas fournis à une imagination auſſi féconde que la ſienne ! Nous allons voir dans le chapitre qui ſuit une nouvelle preuve de ſa fertilité & de ſon jugement.

LIe. IMPOSTURE.

LYCURGUE, nous dit Plutarque, très-ſérieuſement, endurciſſoit le corps des filles, en les exerçant à la courſe, à la lutte, à jetter le palet, à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la ſuite, prît une complexion forte dans un corps robuſte & vigoureux; & qu'elles mêmes, fortifiées par ces exercices, euſſent plus de facilité, de force & de courage à ſupporter les douleurs de l'enfantement. In. Lieug pag. 47.

Cet auteur fut bien enchanté d'avoir ſaiſi ces grands motifs de la loi de Lycurgue. Quoiqu'il ſoit facile de prouver à ce légiſlateur, & à ſon

panégyriſte, que les filles devoient ſavoir autre choſe que lutter, & donner gaiement des enfants à la république. Nous coulerons légerement ſur cet article, pour pouvoir nous étendre davantage ſur un point qui nous paroît le mériter. « Pour leur » retrancher, continue Plutarque, » toute ſorte de délicateſſe & de mol- » leſſe, il les accoutuma à lutter toutes » nues, de même que les jeunes gar- » çons; à danſer & à chanter en » public dans cet état ». Ne ſemble-t-il pas que Plutarque veuille ſe réjouir aux dépens du ſens commun? En vain il ſavoit que dans toutes les autres parties de la Grece, les filles, loin de ſe montrer nues, avoient coutume de s'envelopper ſoigneuſement dans leurs robes, & de ſe mettre un voile ſur les yeux. Mais à Sparte, il y avoit des hommes, des femmes, des loix & des mœurs d'une nouvelle eſpèce. On n'y connoiſſoit ni les paſſions, ni les deſirs comme ailleurs. Nous n'avons vu qu'une partie des

motifs de cette ordonnance. En voici d'autres qui ne ſont pas moins reſpectables. « C'étoit une amorce pour » le mariage. Je parle de ces danſes » & de ces combats de jeunes filles » nues, devant les garçons attirés » par une forte inclination qui pro- » céde d'un attrait d'amour ».

Notre auteur s'apperçoit, à la fin, qu'il a pu bleſſer la modeſtie du lecteur. Il adoucit ſon tableau par une penſée des plus ridicules. « Quant à » ces filles qui ſe montroient ainſi » nues, il n'y a rien là de honteux. » Sparte étoit le trône de la pudeur. » L'incontinence ni étoit pas même » connue ». Qu'eſt-ce qui ſera donc honteux pour les filles, ſi la nudité ne l'eſt pas en elles? Les hommes & leurs penchants ont toujours été les mêmes. Mais dans tous les Etats policés, il y a eu une petite portion d'hommes qui ont proſcrit les indécences; & les eſprits les plus déréglés rougiroient de rendre le public témoin de leurs excès. Comment donc

les Spartiates ſe ſont-ils oubliés eux-mêmes juſqu'à donner dans toutes les innovations de Lycurgue ? L'ont-ils regardé comme un homme deſcendu du Ciel pour les refondre, pour étouffer en eux les ſentimens de la nature, & violer les loix de la pudeur ? Je le comprends d'autant moins que, ſelon Hérodote, les Spartiates, avant Lycurgue, étoient ſauvages, jaloux de leur liberté, mépriſoient les autres peuples avec leſquels ils ne vouloient point avoir de commerce ; en un mot, étoient d'un naturel chagrin & indocile.

Lib. 1, p. 66.

Quoique la loi de Lycurgue, dans ces danſes & dans ces combats, ne tendît qu'à exciter l'amour réciproque des deux ſexes pour les porter au mariage, ce qui ſuppoſe que les paſſions n'étoient point éteintes dans le cœur des Spartiates, & qu'ils n'étoient pas à l'abri des déſordres qu'un ſpectacle auſſi déshonnête que ſéduiſant pouvoit cauſer ; cet amour mutuel qu'ils puiſoient dans ces exer-

cices ne suffisoit pas pour les unir ensemble. «Ceux qui vouloient se marier étoient obligés d'enlever furti» vement leurs maitresses ; & il ne » falloit pas les choisir ni trop pe» tites, ni trop jeunes (*a*) ». Il ne devoit donc être permis aux filles de lutter nues que quand elles étoient en âge d'être mariées, puisque cet exercice avoit pour but principal de leur procurer des maris ; & que les desirs qu'elles auroient inspirés avant d'avoir les qualités requises pour le mariage, n'auroient pu être satisfaits, ou qu'ils les auroient exposées à perdre leur innocence.

(*a*) Les mariages des Lacédémoniens se faisoient d'une manière bien moins honnête, selon Hernuppus. Cet auteur écrit, dans son traité des législateurs, qu'il y avoit à Lacédémone une maison fort obscure, où l'on renfermoit les jeunes filles & les jeunes hommes qui étoient à marier ; & que chacun emmenoit & prenoit pour sa femme celle qui lui étoit tombée en partage. *Dacier.*

Quand on avoit enlevé une de ces filles, la femme qui préſidoit aux mariages la prenoit, lui coupoit les cheveux, la couvroit d'un habit d'homme, la couchoit ſur une paillaſſe, & la laiſſoit ſeule ſans lumière. Il n'y a rien à dire à cela. Les Spartiates étoient peu cérémonieux, & n'avoient ni matelas, ni bougies. Le marié entroit, délioit la ceinture de ſa femme, la prenoit dans ſes bras & la portoit ſur un autre lit. Il y demeuroit avec elle un peu de tems, & s'en retournoit enſuite coucher dans ſa chambre ordinaire. Encore ceci eſt-il dans le goût du mariage, & approche-t-il de la manière des grands. Il n'alloit plus voir ſa femme qu'à la dérobée. Il lui eût été honteux d'être apperçu en lui rendant viſite. La jeune mariée, de ſon côté, n'épargnoit rien pour imaginer des ruſes & des ſtratagêmes qui leur facilitaſſent de ſecrettes entrevues. Ce commerce furtif, ſelon Plutarque, duroit ſi long-tems, que ſouvent les

maris avoient des enfans sans avoir vu deux jours leurs femmes. Quel roman, & comment conçu ! Cet auteur nous le donne, cependant, avec autant de confiance & de hardiesse que s'il eût écrit des vérités universellement reconnues.

LIIe. IMPOSTURE.

PERSONNE n'ignore que les loix données aux hommes pour établir & maintenir le bon ordre parmi eux, ont dû tirer leur source de la nature. Ainsi, une loi juste par elle-même ne peut exiger de nous aucune contrainte pour l'accomplir. Si nous en examinons l'esprit, nous sentons sans efforts sa nécessité & son équité. Sensibles à ce qui frappe notre raison, nous nous soumettons volontiers à toutes les ordonnances qui s'accordent avec elle; nous n'avons pas besoin de maîtres ni de longs argumens pour faire ce discernement naturel à

l'homme. Il n'y a perſonne qui ſe refuſe, par exemple, à ce précepte: « il ne faut pas faire à autrui le mal » que nous ne voudrions pas qu'il » nous fît ». Sur ce principe, une loi qui ordonne le vol ne peut s'attirer notre approbation. Elle répugne à la lumière naturelle. Cependant une loi ſi étrange eſt au nombre de celles de Lycurgue. Quel chef-d'œuvre de légiſlation humaine! Dans la réforme qu'il fit à Sparte, il ordonna le larcin. On nous perſuade que Minos, roi de Crète, reçut ſes loix de Jupiter, & que Numa tint les ſiennes de la nymphe Egerie. De même, on aſſure que Lycurgue fit de grands voyages pour tirer ſes ordonnances de l'oracle de Delphes. Il ne falloit pas prendre la peine de courir ſi loin, pour ordonner aux hommes de devenir frippons. Comment accorderons-nous cette loi avec celle du partage égal des terres, ſur lequel Plutarque débite de ſi jolies choſes? L'une de ces loix détruit l'autre; il ne peut

y avoir un juſte partage de biens, où il eſt permis de voler ces mêmes biens. La loi d'Egypte, qui reſſemble aſſez à celle de Lycurgue pour être miſe au même rang, avoit du moins une modification. Selon Diodore de Sicile, ceux qui vouloient faire profeſſion de voler ſe faiſoient inſcrire auparavant chez le chef des voleurs, & lui apportoient tout ce qu'ils avoient pris. Ceux qui avoient été volés, lui écrivoient ſur le champ, en lui ſpécifiant le jour & l'heure, & cet honnête capitaine leur rendoit ce qui leur appartenoit, moyennant une modique ſomme d'argent. Il n'y avoit pas à ſe plaindre. Mais on ne rendoit rien à Sparte. Il eſt vrai qu'il n'étoit pas permis de dérober des choſes de prix. Eh ! le pouvoit-on dans une République où il n'y avoit rien de précieux d'aucune eſpèce, & où les ſeuls jeunes gens avoient le privilége de voler, non pour s'enrichir & s'accoutumer à l'avarice, mais pour s'occuper & s'exercer à

L. 1, p. 72.

« Les plus grands & les plus forts » de ces jeunes gens, dit le crédule » Plutarque, portoient le bois ; les » plus petits & les plus foibles portoient les herbes qu'ils alloient » voler dans les jardins & dans les » salles à manger, où ils se glissoient » le plus finement qu'ils pouvoient. » S'ils étoient découverts, ils avoient » le fouet pour avoir manqué de vigilance ou d'adresse. Ils déroboient » aussi toutes les viandes sur lesquelles » ils pouvoient mettre la main ; très-» habiles à profiter de l'occasion, » quand on dormoit ou qu'on ne les » observoit pas. S'ils étoient surpris » en cette occasion, on ne se contentoit pas de leur donner le fouet, » on les condamnoit encore à un » jeûne très-rigoureux. On ne leur » laissoit même faire par jour qu'un » très-léger repas, afin que la né-» cessité de subvenir eux-mêmes à » leurs besoins les rendît plus hardis » & plus rusés ».

In. Licurg. p. 50.

Quel bois les plus forts d'entre les

jeunes Spartiates portoient-ils? Etoit-ce celui des cuiſines? S'il falloit attendre que les plus petits l'euſſent dérobé, ces délais n'auroient-ils pas dérangé l'heure marquée des repas? Comment pouvoient-ils porter ce bois ſans être découverts? Etoit-ce ſous leur manteau? Ils n'en prenoient donc que de très-petits morceaux à la fois. Porter du bois & des herbes volés, étoit-ce un exercice bien noble pour ces jeunes gens qui devoient être un jour des hommes extraordinaires? On nous a dit que les jeunes filles s'occupoient à la lutte, à la danſe, à la courſe, pele-mêle avec les garçons: à préſent on dreſſe ces derniers à un autre emploi. Le premier étoit indécent; le ſeconde eſt un brigandage affreux. Plutarque n'eſt-il pas honteux de nous avancer de pareils contes? En voici un plus fort encore. Un de ces enfans prit un renard, le cacha ſous ſa robe & s'enfuit. Quoique cet animal lui déchirât le ventre avec les ongles &

avec les dents, il ne jetta pas un ſeul cri, & tomba mort ſur la place. O ſort déplorable ! ce fut pourtant la faute de ce jeune homme ; que ne ſe bornoit-il a dérober les herbes, les fagots & les buches, ſelon les termes de la loi ? Il ne lui en auroit pas coûté la vie.

Plutarque s'apperçoit qu'il a débité une hiſtoriette qu'on auroit peine à croire, & il ſe cite lui-même pour prouver la patience des jeunes Spartiates. Je ne paroîtrai pas incroyable, dit-il, à ceux qui ſavent ce que les enfans de la même ville font encore aujourd'hui. Nous en avons vu pluſieurs expirer ſous les verges, ſur l'autel de Diane ſurnommée *Orthia*, ſans dire une ſeule parole. Nous ne contredirons point cet auteur ſur un fait qu'il dit avoir vu : mais nous obſerverons qu'autre choſe eſt de ſe laiſſer tuer par quelqu'un dont on ne peut éviter les coups, ou de mourir lorſqu'on eſt le maître de vivre.

LIIIe. IMPOSTURE.

DRACON (*a*), qui donna des loix aux Athéniens, défendit, ſous peine de mort, le larcin des pommes &

(*a*) Solon, autre légiſlateur d'Athènes, défendit auſſi l'oiſiveté. Plutarque dans ſa vie en parle en ces termes: La ville d'Athènes ſe peuploit tous les jours. Les hommes y accouroient de tous côtés, à cauſe de la ſûreté dont on y jouiſſoit. La plus grande partie du terroir de l'Attique étoit ingrat & ſtérile. Les Marchands qui trafiquoient par mer, n'apportoient rien à ceux qui n'avoient rien à leur donner en échange. C'eſt pour les attirer que Solon exhorta ſes citoyens à cultiver les manufactures & les arts. Car pour Lycurgue qui habitoit une ville où il n'y avoit point d'étrangers, & qui poſſédoit un territoire ſi fertile qu'il auroit, dit Euripide, ſuffi au double d'habitans; &, ce qui eſt encore plus conſidérable, qui ſe voyoit environné d'un grand nombre d'Ilotes, qu'il falloit abbattre par un travail accablant & ſans re-

des poires, & la vie oisive. Lycurgue ordonna l'un & l'autre : il voulut que les jeunes gens s'occupassent à voler, & que les hommes faits vécussent dans l'oisiveté. Si on a besoin de repos après le travail, la paresse est une maladie. Quoi ! ni lettres, ni études, ni philosophie, ni aucun des délassemens nécessaires à un honnête loisir ; l'auteur ne donne rien de tout cela aux Spartiates. Il nous les peint dans un parfait désœuvrement (*a*). Les Ilotes cultivoient

---

lâche ; Lycurgue, dis-je, fit très-bien de décharger ses citoyens de tous les arts méchaniques & bas, & de ne les accoutumer qu'au seul exercice des armes.

(*a*) A la page 50 de la vie de Lycurgue, il dit que les Lacédémoniens n'apprenoient des lettres que ce qu'il leur en falloit pour leur besoin ; & à la page suivante, il nous instruit qu'on élevoit les enfans à composer des vers & de belles chansons ; que leur poësie avoit je ne sais quel aiguillon qui excitoit le courage, & un certain feu qui portoit l'ame aux belles ac-

leurs terres (*a*), & leur en rendoient un certain revenu. On ne peut concevoir une ville ſans l'établiſſement des arts. Qui coupoit donc & couſoit les étoffes pour les vêtemens? Qui faiſoit mille autres choſes néceſſaires à la vie, & dont on ne peut ſe paſſer dans une ville auſſi peuplée que l'étoit Sparte? Qui fabriquoit les armes & les machines de guerre? Alloit-on au devant des ennemis avec les uſtenſiles de cuiſine? Ils avoient peut-être, comme les Amazones, des

---

tions. Le ſtyle en étoit ſimple & mâle, & le ſujet grave & moral. Elien, dans ſon hiſtoire mêlée, liv. 12, chap. 50, penſe différemment que Plutarque; car, ſelon lui, les Spartiates n'avoient connoiſſance ni des lettres, ni de la muſique.

(*a*) Les Ilotes ou Hélotes, étoient les habitans de Hélos, ville maritime de la Laconie. Les Spartiates les ſubjuguèrent, les réduiſirent en eſclavage, & donnèrent dans la ſuite leur nom à tous leurs eſclaves.

boucliers, des épées, des dards, des javelots tombés du Ciel!

Pour ce qui eſt du courage, perſonne ne pouvoit le leur diſputer. Ils n'avoient qu'à ſe mettre à leur toilette pour être les plus grands guerriers. Avant le combat, on permettoit aux ſoldats de s'orner de beaux habits, & d'embellir leurs armes. On étoit bien-aiſe de les voir élégamment parés. Ils parfumoient même leurs cheveux, & ſe ſouvenoient de cette ſentence mémorable de Lycurgue: les cheveux longs embelliſſent les beaux hommes, & rendent les laids plus hideux. Il falloit que Lycurgue eût bien du loiſir pour établir des uſages ſi contraires à la ſimplicité de mœurs, qu'il recherchoit avec tant de ſoin. Nos petits-maîtres, nos élégans ſavent au moins des Spartiates, que l'art de la toilette eſt fort ancien. Leur célèbre légiſlateur l'aura tenu, ſans doute, comme ſes autres loix, de l'oracle de Delphes.

Le roi, avant l'attaque, « donnoit

» ordre aux ſoldats de ſe couronner » de chapeaux de fleurs, & comman- » doit aux joueurs de flûtes de jouer » l'air de Caſtor. . . . » Ainſi parfu- més, couronnés de roſes, qui ne les eût pris pour de voluptueux Sybarites? Il n'y a que Plutarque qui ſache amuſer ſes lecteurs par d'auſſi jolis traits.

« Un Spartiate étoit à Athènes » un jour qu'on venoit de condamner » à l'amende un citoyen coupable » d'oiſiveté, & pria qu'on lui mon- » trât cet homme puni pour avoir » vécu noblement. . . . » Un Spartiate a donc quitté ſon pays, & voyagé chez les étrangers. Mais Plutarque dit plus bas, qu'il n'étoit pas permis aux Lacédémoniens de voyager ni de recevoir d'étrangers dans leur ville. Tant de contradictions nous prouvent qu'il n'y a pas un mot de vrai dans les récits qu'il vient de nous faire. Terminons ce chapitre par un trait de gaiété que nous emprunterons de cet auteur. Que faiſoient les Lacédémoniens en tems de paix, lui de-

Rer. hiſt. lib. 6. cap. 6. manderoit Elien, qui ſoutenoit que Lycurgue avoit banni de Sparte tout art méchanique ? Sa réponſe eſt toute prête. Chez eux, « ce n'étoient que » des fêtes, jeux, danſes, feſtins, pag. 54. » chaſſes & aſſemblées ». Puiſqu'ils aimoient tant à danſer & à chanter, pourquoi Lycurgue n'a-t-il pas introduit, au moins dans leur ville, des faiſeurs d'inſtrumens & des maîtres de muſique ? Sont-ce là les ſages loix de cet illuſtre légiſlateur, & les graves occupations d'un peuple ſi rigide ? Tant de merveilles qu'on nous raconte de l'un & de l'autre, ne ſont-elles que de beaux rèves ? Que le lecteur décide cette queſtion, ou plutôt qu'il s'occupe avec moi à examiner la ſageſſe d'une autre ordonnance de Lycurgue.

LIVe. IMPOSTURE.

J'AI cru quelque tems que cet habile réformateur avoit vécu au commencement du monde, ou immédiatement après le déluge, quand les hommes se réunirent & formèrent de petites sociétés ; que ce législateur avoit trouvé un peuple stupide & ignorant, qui, par hasard, avoit reconnu sa capacité, & l'avoit prié de le gouverner. De-là, je concluois qu'il avoit été facile à ce Prince de bâtir une ville, de publier des loix sévères, & de les faire exécuter par un peuple grossier & incapable de discerner le bon du mauvais, & beaucoup moins de résister à un chef qu'il s'étoit choisi. Je suis revenu de mon erreur. J'ai appris que Lycurgue parut vers le tems que Rome fut fondée, qu'il fut roi de Sparte, ville déjà ancienne, qui renfermoit de bons & de mauvais citoyens, des

ignorans & des hommes éclairés ; que le pere de Lycurgue voulut ſéparer des Lacédémoniens qui ſe battoient, & reçut un coup de couteau.

D'après ces lumières, voici comme je raiſonnai. Les Spartiates avoient donc de la malice, & même de la cruauté. Ils pouſſoient donc l'emportement & la fureur, juſqu'à mépriſer l'entremiſe & l'autorité de leurs Princes. Lycurgue, malgré ſon génie & ſa prudence, put-il réduire ſur le champ ces eſprits turbulens & indociles, & les rendre capables de concorde, de douceur, de patience & de ſoumiſſion ? Nous avons vu en Europe un peuple dévoué à ſes maîtres ſe ſoulever contre eux, & rejetter, au péril de leur vie, une légiſlation ſage, mais nouvelle. Il en eſt un autre, peut-être auſſi indocile & non moins éclairé ſur ſes intérêts que les Spartiates, qui ſe baigneroit dans ſon ſang, plutôt que d'admettre la moindre réforme contraire à la conſtitution actuelle. L'hiſtoire de Lycurgue eſt un

tiſſu d'événemens oppoſés à la fois aux inclinations humaines, aux lumières de la raiſon, & à la politique de toutes les nations. J'en conclus qu'elle ne renferme que des fables. En voici une très-plaiſante, touchant la monnoie dont il permit le cours dans ſa république. « Pour détruire » l'avarice juſques dans ſes fonde- » mens, il décria les monnoies d'or » & d'argent, & ordonna qu'on ne ſe » ſervît que de celle de fer. Il en fit » fabriquer d'un ſi grand poids, & » d'un prix ſi modique, qu'il falloit » une charrette à deux bœufs pour » traîner une ſomme de dix mines, » (*a*) & une ſalle entière pour la » contenir ».

Ce paſſage me fait reſſouvenir que Pline & d'autres auteurs croient que le mot latin *pecunia*, argent monnoié, dérive de *pecus*, bétail. Et *pecus* d'où

(*a*) Dix mines valoient cinq cents livres de notre monnoie, ſelon M. Dacier; & cent ſeulement, ſelon Amyot.

dérive-t-il ? Une bonne partie des richeſſes de l'ancien tems a pu conſiſter dans le bétail ; nous en avons des exemples dans Abraham, dans Loth, dans Jacob, & dans les autres Patriarches (*a*). Mais qui peut croire, comme pluſieurs le ſoutiennent, qu'on donnât des brebis, des agneaux, des chèvres & des bœufs, pour acheter ce qui étoit néceſſaire à la vie ? Il auroit donc fallu porter en poche des brebis, des chèvres pour acheter tout ce dont ils avoient beſoin ; ou ces

(*a*) Les anciens marquoient ſur leurs monnoies des figures d'animaux, & ſouvent donnoient, à ces monnoies, le nom des animaux qui y étoient empreints. Cet uſage fut commun chez les patriarches, & chez tous les anciens peuples. Ainſi, on diſoit cent agneaux, cent bœufs, cent tortues, cent hiboux, cent porcs, &c. pour marquer cent pièces d'une même monnoie ; cela ſuffit pour prouver que notre auteur ne s'eſt pas donné la peine d'approfondir la matière qu'il traite dans cette digreſſion, & que nous avons fort abrégée.

animaux étoient instruits à suivre leurs maîtres au marché & dans les rues, pour n'être pas obligés d'aller sans cesse à l'étable? D'autres, cependant, prétendent que ce mot latin *pecus* signifie bétail, parce que les premières monnoies portoient le nom & la figure de quelques animaux. Chacun peut penser là-dessus ce qu'il lui plaira. Quel mal l'or & l'argent avoient-ils donc fait à Lycurgue pour les proscrire de sa république? Qu'importe? il sut s'en passer, & faire subsister sa nation avec la seule monnoie de fer. Je n'ose dire que Sparte ait été une ville imaginaire; mais je crois être en droit d'en rabattre beaucoup sur l'ignorance & la simplicité de ses habitans, si susceptibles de toutes les impressions que leur donnoit Lycurgue; & sur la sagesse de celui-ci, qui fut plutôt un homme singulier qu'un grand homme. Celui qui avoit su réduire son peuple à partager son bien, à vivre en commun, à prostituer ses filles par une

honteuſe nudité, à coucher dans la même ſalle ſur des paillaſſes de roſeaux & de joncs, qui croiſſoient ſur les bords de l'Eurotas, à marcher la nuit ſans lumière, à avoir des enfans ſans voir leurs femmes, ni en être vus : celui, dis-je, qui imagina de ſi grandes choſes, & les fit exécuter, n'aura pu inſpirer à ſes ſujets la modération pour l'or & pour l'argent! Il n'aura pu empêcher les ſuites qui pouvoient réſulter du mauvais uſage qu'ils en auroient fait ! Ce grand génie trouva donc plus facile de les bannir, que d'en régler l'attachement & l'emploi. Il leur ſubſtitua de la monnoie de fer, & une monnoie ſi peſante & de ſi peu de valeur, qu'il falloit, à chaque Spartiate, une charrette pour la tranſporter, & une chambre de plus pour la renfermer. Rappellons-nous ces repas publics, pour leſquels les citoyens donnoient de l'argent pour leurs viandes. Je me repréſente tous les cuiſiniers chargés d'en faire l'achat, obligé de

traîner, comme des chevaux, leurs charrettes remplies de groſſes pièces de fer, dont ils payoient leurs proviſions. Y a-t-il rien de plus incommode & de plus ridicule que cette monnoie? Je me trompe, elle produiſit un effet merveilleux, au rapport de Plutarque. « Cette nouvelle monnoie, dit-il, ne fut pas plutôt répandue, qu'elle chaſſa de Lacédémone toutes les injuſtices & tous les crimes ».

Mais ce fer converti en monnoie, n'étoit-il pas auſſi propre à exciter l'avarice, & à porter les hommes aux vices, que les eſpèces d'or & d'argent? Celles-ci ont-elles d'autre valeur que celle qu'y met la loi du Prince? « Qui auroit pu voler ou recevoir pour prix de ſon injuſtice une choſe qu'on ne pouvoit cacher, dont la poſſeſſion n'étoit point enviée, & qui, miſe en pièces, étoit inutile à tout? ». Le fer inutile à tout! cette ſcie, cette coignée avec leſquelles Lycurgue avoit ordonné que les plan-

chers, & les portes des maisons fussent façonnés, de quelle matière étoient-elles ? Les armes, les poignards qu'on portoit dans les embuscades (*a*, les ustensiles de cuisine, n'étoient-ils pas de fer pour la plûpart ? Oui, mais celui de la monnoie n'y étoit plus propre. Des ouvriers, selon Plutarque, avoient ordre de

(*a*) Les gouverneurs des jeunes gens choisissoient de tems en tems ceux qui leur paroissoient plus prudens & plus hardis. Ils leur donnoient des poignards & des vivres, & les envoyoient battre la campagne. Ils se cachoient le jour dans des lieux couverts, & dans des cavernes. La nuit ils s'embusquoient sur les grands chemins, & égorgeoient tous les Ilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même ils marchoient en plein jour, & tuoient ces esclaves malheureux, comme le rapporte Thucydide, dans le liv. 4 de son histoire. Ce réglement est une atrocité monstrueuse. De quelque côté qu'on l'envisage, il fait frémir, & montre l'imperfection de la prétendue morale établie par Lycurgue parmi les Spartiates.

tremper le fer tout rouge dans du vinaigre, pour le rendre inutile à tout autre uſage ; & ce fer, ainſi trempé, devenoit ſi aigre & ſi ſec, qu'on ne pouvoit le battre ni le forger. Voilà des ouvriers qui trempent le fer. Il y avoit auſſi des vinaigriers, car on devoit uſer beaucoup de cette liqueur pour la fabrique de la monnoie. Il y avoit donc des arts méchaniques à Sparte ? Il n'y a preſque pas un mot dans le récit de cet auteur qui ne ſoit une contradiction, & delà quelque choſe de plus.

LVe. IMPOSTURE.

LE génie de Lycurgue réforma non-seulement les mœurs & les loix de Lacédémone, mais encore son langage. « On enseignoit aux enfans, » dit Plutarque, à parler de manière » que leur discours fût toujours as- » saisonné d'une pointe mêlée de » grace, & comprît beaucoup de » sens en peu de mot. Lycurgue vou- » loit, comme on l'a déjà dit, que » la monnoie fut pesante & de peu » de valeur, & au contraire, les pa- » roles simples & légères, & cepen- » dant d'un fort grand poids. Il ac- » coutumoit les enfans par un long » silence à avoir la répartie vive & » fine. Car comme la débauche rend » les hommes inféconds & stériles, » de même l'intempérance de la lan- » gue rend le discours foible & in- » sipide ».

Bien imaginé ! on ne pouvoit mieux

mieux prendre ſon tems que de commencer par apprendre aux enfans à parler ſentences. Qu'on ne nous diſe point que l'eſprit étoit trop peu formé, & incapable de ce bon-ſens, de ces réparties conciſes, enfin de ce ſel laconique. Lycurgue en ſavoit plus que nous à cet égard. S'il avoit eu la puiſſance de transformer les hommes en enfans, peut-on lui refuſer celle de changer les enfans en hommes ? Il eſt certain, inſiſtera-t-on, que le diſcours eſt la fonction propre de cette noble partie de l'homme qu'on appelle raiſon : c'eſt en quoi nous différons des animaux. De-là, Ciceron dit que « quoique les hommes » ſoient, à bien des égards, plus foi- » bles & plus infirmes que les bêtes, » ils ſont, cependant, d'une nature » plus noble & plus parfaite, en ce » qu'ils ont l'uſage de la parole », La raiſon de l'homme, lors de ſa naiſſance, eſt renfermée comme dans une priſon. Ce n'eſt que quand elle

[Lycurg. 1, de Inven.

commence à se développer, qu'elle lui fournit le moyen d'articuler les premiers mots. Marchant ensuite pas à pas, selon le degré de développement dans les organes, elle ne s'en rend guère la maîtresse qu'à l'âge de sept ans. Il arrive même souvent qu'elle ne peut pas, dans ce tems-là, diriger notre langue, beaucoup moins nos idées, ni produire des discours réfléchis & judicieux. Il faut pour cela un esprit mûr, de l'acquis & de l'expérience ; ce qu'il est impossible de supposer dans les enfans. Cicéron l'a encore senti. « Combien » de peines & de sueurs faut-il es- » suyer, dit-il, pour que, par cette » qualité qui nous distingue des » bêtes, nous l'emportions sur les » hommes » !

Liv. 1. de Orat.

Cependant, il n'est pas impossible qu'avec d'heureuses dispositions des organes, la raison produise d'avance de semblables fruits dans quelques enfans. Mais que l'on en compte

peu ! Comment pourra-t-on croire que les enfans Spartiates mettoient dans leurs diſcours, une pointe aſſaiſonnée de grace, & qu'il comprît beaucoup de ſens en peu de paroles ? Pour nous mieux faire ſaiſir ſa penſée, Plutarque dit que Phocion avoit un langage plein de conceptions heureuſes, d'idées nobles, & étoit toujours renfermé dans une briéveté propre au commandement, & aſſaiſonnée d'une auſtérité qui n'étoit mêlée d'aucune douceur. Mais Phocion n'étoit point alors un enfant, ni un diſeur d'inutilités comme Plutarque, &, comme lui, ne nous préſentoit point les Spartiates parfaits depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe. S'il prétend nous propoſer cet exemple, afin que nous accoutumions nos enfans de bonne heure à dire des ſentences, nous ne le ſuivrons point, parce qu'il eſt impraticable. Il y auroit même autant d'indiſcrétion à exiger d'eux ces qualités du langage, qu'à ne point ſupporter

leur babil vuide, ſans idées, & convenable à leur âge.

Inſtitu Lacon. p. 29. Voici encore une preuve de l'exactitude de cet auteur. » Les Spar» tiates, dit-il, avoient coutume de » ne jamais frapper aux portes de » ceux à qui ils avoient affaire ; ils » les appelloient de la rue. » L'embarras, le bruit des charrettes qui portoient la monnoie dans la ville ; le grand monde qui marchoit, chantoit, danſoit ſans ceſſe dans les rues ; la confuſion des voix de ces appellans, n'empêchoient-ils pas qu'ils ne fuſſent entendus ? Ce n'étoient donc à Sparte que cris continuels ? Que l'admirateur de ce peuple ne nous a-t-il appris ſi les maiſons Lacédémoniennes avoient un quatrième & un cinquième étage comme à Paris, à Rome, à Veniſe ? Nous admirerions l'ouïe, la voix, la poitrine des Spartiates. Il devoit enſuite nous dire ſi les hommes & les femmes qui étoient appellés, ſe montroient à la fenêtre

& y lioient l'entretien. Concluons qu'il a voulu nous jouer dans le récit de cette ridicule pratique, comme dans tous les contes que nous avons rapportés de cet auteur.

LVIe. IMPOSTURE.

En vain on donne la torture à ſon eſprit, pour chercher dans la nuit des ſiècles l'origine des grandes villes & de leurs fondateurs. C'eſt au lecteur judicieux à juger de la croyance qu'on doit, à cet égard, aux prétendues découvertes des ſavants. Il eſt certain qu'on ignore encore aujourd'hui le commencement de la ville de Rome, & le nom de ſon fondateur. Aucun auteur ne peut nous donner ſur ce ſujet des idées nettes & préciſes. L'hiſtoire de Romulus & de Rémus eſt une fable, d'où les Romains, ces vainqueurs du monde, tirent leur origine. Ces deux enfans étoient,

ſelon cette fable, fils de Rhéa Silvia, ou Ilia, vierge veſtale. Amulius, leur oncle, les fit jetter dans le Tybre dès qu'ils furent nés. Ceux qu'il en chargea les dépoſerent dans un marécage éloigné du courant de l'eau. La rivière ſe retira, & laiſſa le berceau à ſec. Une louve deſcendue des montagnes voiſines accourut à leurs cris, & les allaita. Fauſtulus, berger du roi, la trouva qui les léchoit. Il les emporta, & les fit nourrir par ſa femme.

Cette louve ne trouva-t-elle point à boire ailleurs dans la campagne, dans un tems, où, ſelon Denis d'Halicarnaſſe, le fleuve enflé par de groſſes pluies étoit débordé? Elle eſt ſenſible aux cris de ces jumeaux, oublie ſes propres petits pour les allaiter. Les hiſtoriens ne doivent-ils pas s'applaudir d'avoir dépouillé cet animal de ſa voracité naturelle, & de lui avoir inſpiré une compaſſion de préférence pour deux innocens? Tite-Live trouve

L. 1. p. 65.

Lib. p. 2.

ce récit trop outré. « Il y en a, dit-» il, qui croient que cette femme » fut appellée Louve, parce qu'elle » ſe proſtituoit à tout le monde, & » que c'eſt ce qui a donné lieu à la » fable ». Plutarque rapporte ce trait d'hiſtoire avec toute l'aſſurance d'un homme convaincu. Il ne doute pas non plus de celle de Lycaſtus & de Parraſius qui, jettés dans l'Erimanthe, eurent auſſi le bonheur d'être nourris par une louve, & d'être rois d'Arcadie. Denis d'Halicarnaſſe ne rejette pas cette fable de Romulus & de Rémus, ni celle de Cyrus, ſauvé de même miraculeuſement, & nourri par une chienne. Tous ces faits ne ſont que de pompeuſes exagérations.

Fin de la première Partie.

BRITISH
30 MY 74
MUSEUM

TABLE DES IMPOSTURES.

PREMIERE PARTIE.

IMPOSTURE I. ZALEUCUS *se fait arracher un œil pour se dispenser de faire crever les deux à son fils*, page 1.

II. *Les peuples situés près des cataractes du Nil, sont sourds*, pag. 4.

III. DEMOCRITE *se fait crever les yeux; différens motifs auxquels cette action est attribuée.* 9.

IV. *L'armée de Xerxès desseche les fleuves*, pag. 14.

V. SPURINA *se défigure le visage pour ne pas inspirer aux femmes des*

pensées déshonnêtes, pag. 16.

VI. FORCE *& effets de l'éloquence de Marc-Antoine, & de celle d'Hégétias*, pag. 21.

VII. CATON *dépose un sénateur pour avoir embrassé sa femme en présence de sa fille*, pag. 24.

VIII. PHILOPOEMEN, *invité à dîner chez un ami, fend le bois de la cuisine*, pag. 26.

IX. AUSSI-TOT *que les femmes de l'Isle de Corse sont accouchées, le mari se met au lit en leur place. En Egypte les femmes s'occupent au commerce, & les hommes restent à la maison pour travailler à la toile*, page 29.

X. CERTAINS *peuples embrassent le feu & le cachent dans leur sein*, pag. 32.

XI. MAIGREUR *du Poëte Philete & ses précautions contre le vent*, p. 34.

XII. RESOLUTION *des sénateurs Romains, désespérant de pouvoir défendre leur ville contre les Gaulois*, page 37.

XIII. *Labourburs déclarés consuls & dictateurs chez les Romains*, p. 40.
XIV. *Les Celtes ne fuyoient point les dangers les plus pressans*, pag. 44.
XV. *Le lac de Trasimène prend feu*, page 46.
XVI. *Le philosophe Anaxarque se coupa la langue avec les dents pour la cracher au visage du tyran*, p. 48.
XVII. *Chez les Éthiopiens, le roi étant boiteux, tous ses amis l'imitoient & se faisoient boiteux comme lui*, p. 50.
XVIII. *Arbres d'une hauteur prodigieuse*, pag. 54.
XIX. *Les portes des maisons s'ouvroient en dehors & non en dedans comme il se pratique de nos jours*, page. 57.
XX. *Hommes de distinction devinrent amoureux de certains arbres*, p. 60.
XXI. *Les Spartiates ignoroient ce que c'étoit que l'adultère*, page 64.
XXII. *Dans un combat entre Aétius & Attila, le sang des soldats tués forma un si grand torrent qu'il en-*

traîna les cadavres, page 64.

XXIII. *Un roi de Perſe fait couper le nez à tout ſon peuple*, pag. 71.

XXIV. *Dix vierges Romaines, à la tête deſquelles étoit Clélie, après avoir été envoyées en ôtage au roi Porſenna, retournent à Rome ayant paſſé le Tybre à la nâge*, pag. 73.

XXV. *Cimon fait ôter toutes les clôtures & les barrières de ſes terres, & par quel motif*, page 80.

XXVI. *Phocion ne rioit ni ne pleuroit jamais : & marchoit tout nud*, page 83.

XXVII. *Les Perſes ne voyoient leurs enfans qu'après l'âge de ſept ans, & les Gaulois à un âge fort avancé*, page 87.

XXVIII. *Mécene vit trois ans ſans dormir, & Epiménide dort cinquante ans*, page 90.

XXIX. *Les ambaſſadeurs des Samnites trouvent Curius capitaine Romain faiſant cuire des raves*, p. 91.

XXX. *Eschyle tué par une tortue*

qu'un aigle lui laiſſa tomber ſur la tête, page 98.

XXXI. *Lycurgue ordonne de ne faire les planches des maiſons qu'avec la coignée, & de ne conſtruire les portes qu'avec la ſcie*, page 101.

XXXII. *Il y avoit dans une ville trois cents nations parlant differentes langues, & dans une autre tous les habitans étoient cabaretiers*, page. 103.

XXXIII *Dans l'école de Pythagore, les diſciples gardoient le ſilence pendant cinq ans*, page 108.

XXXIV. *Homme qui n'eut jamais de rapport, femme qui ne cracha jamais*, page 116.

XXXV. *Force & appétit de Milon de Crotone*, pag. 117.

XXXVI. *Un grain de raiſin cauſe la mort à Anacréon, & Fabius, ſenateur, eſt étouffé d'un poil qui ſe trouva dans du lait*, pag. 120.

XXXVII. *Certains peuples haïſſoient tellement l'or qu'ils l'ache-*

toient pour l'enterrer, page 123.
XXXVIII. *Les Romains & autres peuples, dans les défaites de groſſes armées, ne perdent que peu de monde*, page 127
XXXIX. *Deux freres trouvés endormis dans la chambre où leur pere à été tué, abſous par les juges*, p. 133.
XL. *Mutius-Scevola brûla ſa main*, page 136.
XLI. *Deux tombeaux qui renfermoient les corps de deux amis ſe joignirent enſemble*, pag. 144.
XLII. *Sphère de verre d'Archimede, avec tous les mouvemens des cieux*, page 144.
XLIII. *Cruauté des Spartiates envers les enfans nés délicats ou mal conformés*, page 149.
XLIV. *Amazones, vivent ſans hommes*, page 154.
XLV. *Philemon prit tant de plaiſir à voir un âne manger un plat de figues qu'il mourut à force de rire*, page 165.

XLVI. *Le monde à été autrefois ſans bled ; & Rome à été près de ſix ans ſans boulangers*, page 169.

XLVII. *Les Allemans, pour ſçavoir ſi leurs enfans étoient légitimes ou non, les jettoient dans le Rhin*, page. 177.

XLVIII. *Plusieurs ſurnoms des Romains ont pris leur origine des légumes & des animaux*, p. 179.

XLIX *Un jeune Grec de la ſuite d'Alexandre-le-Grand, ſe laiſſa brûler un bras par un charbon allumé, qui lui étoit tombé deſſus, pour ne pas interrompre le ſacrifice qu'Alexandre faiſoit*, pag. 190.

L. *Chez les Spartiates, tous les hommes vivoient en commun, & mangeoient en public dans le méme endroit*, page 195.

LI. *Les jeunes filles de Sparte s'occupoient à faire toutes nues des exercices publics*, page 205.

LII. *Lycurgue permet dans ſa ré-*

publique aux jeunes hommes de s'exercer à dérober, page 211.

LIII. *Il n'y avoit point dans la république de Sparte d'art mécanique, ni d'argent; & ce peuple vivoit dans l'oisiveté*, p. 217.

LIV. *Lycurgue défend dans sa république la monnoie d'or ou d'argent. Il permit qu'on en fit de fer, & d'une grosseur extraordinaire*, page 223.

LV. *Lycurgue, auteur du langage concis, sentencieux, appellé communément* Laconique. *Les Spartiates ne frappoient point aux portes des maisons, lorsqu'ils demandoient quelqu'un*, page 232.

LVI. *Romulus & Remus, allaités par une louve, & Cyrus, par une chienne*, page 237.

Fin de la Table de la I. Partie.

BRITISH 30 MY 74 MUSEUM